3763

Tabl. XXXVI - 46.

584316

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME TREIZIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue de Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

PAR M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE

de la première édition.

J'AIME Lucain, & le pratique volontiers, diſoit Montaigne, ce Philoſophe d'un ſens ſi droit & d'un goût ſi ſolide; *non tant*, ajoutoit-il, *pour ſon ſtyle, que pour ſa valeur propre* (*a*); & c'eſt auſſi de ſa valeur propre que Tacite, Quintilien, le grand Corneille faiſoient cas: ils n'étoient pas hommes à ſe laiſſer ſéduire par de l'enflure & du faux ſublime. Il y a donc autre choſe que du faux ſublime & de l'enflure dans le Poème de Lucain; & lorſqu'en le liſant avec réflexion, j'y ai

(*a*) Eſſais, liv. 2, chap. 10.

trouvé ce talent dont la naiſſante renommée bleſſoit les yeux de Néron (*a*), & qui faiſoit dire à Tacite, en parlant du père de ce Poète, que *l'honneur de l'avoir mis au jour avoit grandement contribué à le rendre illuſtre lui-même* (*b*) ; lorſque j'y ai trouvé *cette chaleur, cette véhémence, cet éclat de penſées* qui avoient frappé Quintilien (*c*), ces caractères, ces mœurs, ces peintures, ces belles ſcènes que le grand Corneille jugeoit dignes de lui, & dont il ornoit ſes chef-d'œuvres (*d*) ; j'ai cru pou-

(*a*) *Famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare, vanus æmulatione.* Tac. Ann. lib. 15.

(*b*) *Idem* (*Annæus Mella*) *Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis.* Ib. lib. 16.

(*c*) *Lucanus ardens, & concitatus, & ſententiis clariſſimus.* Quint. Inſt. orat. lib. 10. c. 1.

(*d*) Cinna, les Horaces, la mort de Pompée.

voir, à leur exemple, louer Lucain, ſans paſſer pour être le partiſan du mauvais goût. On n'a pas laiſſé de trouver étrange une eſtime autoriſée par des ſuffrages d'un ſi grand poids. J'ai eu beau mettre des reſtrictions aux éloges que je donnois au Poème de la Pharſale, on perſiſte à me croire épris de ſes défauts, & j'ai beſoin de m'expliquer encore.

Lucain eſt mort à vingt-ſept ans (*a*), avant même d'avoir fini de tracer l'eſquiſſe de ſon Poème. Ce que la méditation & la maturité du goût peuvent ſeules donner à un ouvrage de cette étendue, doit donc manquer à celui-ci. Ce bel

(*a*) Né ſous le conſulat de Céſar Auguſte Germanicus, & ſous le premier conſulat de L. Cæſianus; mort la veille des Kal. de Mai, ſous le conſulat d'Atticus Veſtinus & de Nerva Syllanus.

ordre, cet heureux accord, cet enchaînement des parties, cette diſtribution & cette économie des ornemens épiſodiques, d'où réſulte un tout harmonieux & accompli, ſe trouve quelquefois dans la première conception du plan d'un long Poème ; mais cela ſuppoſe un eſprit conſommé. Ici c'eſt un jeune homme impatient de produire, qui répand ſes idées à flots preſſés, laiſſant en arrière à la réflexion le ſoin du choix & de l'ordonnance. Ce n'eſt point une illuſion que je me fais en faveur de Lucain ; ſon âge annonce, & ſon Poème atteſte que ce n'étoit là que ſa première ébauche, & c'eſt en quoi il eſt prodigieux. C'eſt auſſi ce qui m'a fait voir quelque avantage à le traduire : s'il étoit par-tout comme dans les morceaux qu'il a travaillés

avec ſoin, s'il avoit eu le tems de donner à ſon ſtyle l'élégance, le coloris, l'harmonie des vers de Virgile, je n'aurois eu garde d'y toucher ; mais preſque tout s'y reſſent de la précipitation, preſque tout y eſt fait à la hâte. On voit ce Poète, quelquefois ſi heureux dans la rencontre de l'expreſſion forte, préciſe & juſte, ſe contenter ailleurs d'indiquer ſa penſée en termes vagues & confus, dont on a peine à démêler le ſens. Sa poéſie eſt harmonieuſe par intervalles, mais le plus grand nombre de ſes vers ſont briſés ; & ces ruptures qui, dans le Dramatique, ſont favorables à l'expreſſion des mouvemens paſſionnés, privent l'Epique de cette rapidité nombreuſe qui enchante l'oreille & qui l'attache à la narration. Son coloris eſt ſombre

& monotone, & il n'y a jamais employé la magie du clair-obſcur. Il s'engage dans des détails qui, en épuiſant la deſcription, rendent l'impreſſion du tableau moins vive : il les accumuloit, pour avoir à choiſir. Après avoir atteint les bornes du grand & du vrai, ſa fougue l'emporte, il les franchit, & donne fréquemment dans cette enflure qu'on lui reproche. De plus, ſon Poème a le défaut de preſque tous les Poèmes épiques, il manque d'enſemble, il eſt mal tiſſu ; l'action en eſt éparſe, les événemens ne s'y enchaînent pas ; toutes les ſcènes ſont iſolées : il a négligé l'art d'Homere, l'art des groupes & des contraſtes, & ſemble avoir oublié ce grand principe d'Ariſtote, que *l'Epopée ne doit être qu'une tragédie en récit.*

La proximité de l'événement ne lui ayant pas permis de le manier à ſon gré pour former le nœud d'une intrigue, il a ſuivi le fil de l'Hiſtoire; & ſe bornant au mérite de la peinture, il a preſque abſolument renoncé à la gloire de l'invention. Enfin le peu de merveilleux qu'il emploie n'a qu'un effet momentané; l'action du Poème en eſt indépendante. Voilà les défauts de Lucain. Après cet aveu, je ne crois pas qu'on me ſoupçonne de le préférer à Virgile.

Mais que reſte-t-il donc à ſon Poème, dénué des charmes de l'élégance, de l'harmonie, & du coloris, plein de longueurs & de négligences, & compoſé preſque ſans art? Ce qui lui reſte? Des vers d'une beauté ſublime, des peintures

dont la vigueur n'eſt affoiblie que par des détails qu'on efface d'un trait de plume; des morceaux dramatiques d'une éloquence rare, ſi l'on prend ſoin d'en retrancher quelques endroits de déclamation; des caractères auſſi hardiment deſſinés que ceux d'Homere & de Corneille; des penſées d'une profondeur, d'une élévation étonnante; un fond de philoſophie qu'on ne trouve au même degré dans aucun des Poèmes anciens; le mérite d'avoir fait parler dignement Pompée, Céſar, Brutus, Caton, les conſuls de Rome, & la fille des Scipions; en un mot, le plus grand des événemens politiques préſenté par un jeune homme avec une majeſté qui impoſe, & un courage qui confond.

C'eſt là ce qui rachète les défauts

de Lucain aux yeux de l'homme qui l'étudie. Mais on n'étudie guère les Poètes : on s'en fait un amuſement ; & pour peu que la lecture en ſoit pénible, elle eſt ennuyeuſe. Le ſtyle eſt une ſurface qui embellit tout, ou qui dépare tout ; & n'y eût-il dans le Poème de Lucain que les négligence du ſtyle, ce défaut ſeul obſcurciroit toutes les beautés du fond, ſur-tout aux yeux de ceux dont le goût délicat veut trouver par-tout l'élégance, & n'eſtime rien qu'à ce prix.

Ce Poème avoit donc beſoin d'être traduit, non pas ſervilement, mais avec choix, avec intelligence ; & il faut avouer qu'il a eu le malheur de tomber dans de mauvaiſes mains. Je ne parle que de la verſion de Brebeuf, la ſeule qui juſqu'à préſent

ait été connue & citée. Quel Poète eût jamais ſoutenu un pareil travestiſſement ? C'eſt dans les vers de Brebeuf qu'on trouve à chaque inſtant cette enflure, cette déclamation, ce faux ſublime qu'on attribue à Lucain. On ne doute pas que tout ce qu'il y a de diffus, d'ampoulé, de giganteſque dans la copie, ne ſoit dans l'original ; & ſouvent ce n'eſt qu'une image très-belle, une penſée très-juſte, un ſentiment très-naturel, un vers, un demi-vers ſublime, que le Traducteur amplifie & défigure en l'exagérant. C'eſt encore pis lorſque Brebeuf s'aviſe d'ajouter au texte, non pas des vers de liaiſon, mais des épiſodes entiers : par exemple, à la fin du ſixième livre, au moment du charme de la Theſſalienne, on trouve dans le françois un incident

de deux cents vers, auſſi-froid qu'il eſt déplacé ; on le cherche dans le latin, il n'y en a pas un mot : c'eſt ce que Brebeuf appelle *une libre imitation.* Je paſſe ſous ſilence les contreſens, les obſcurités, les endroits inintelligibles, où Brebeuf lui-même ne s'eſt point entendu, & cette foule de méchans vers, parmi leſquels il s'en trouve çà & là quelques-uns d'heureux. Mon deſſein n'eſt pas de critiquer Brebeuf, mais d'avertir qu'on auroit tort de juger Lucain d'après lui.

Le moyen que j'ai pris pour détruire la prévention établie contre ce Poète, n'eſt rien moins que victorieux, & ma traduction ſera pour lui une bien foible apologie ; mais elle peut lui être avantageuſe, en ce qu'au moins ces défauts y ſont

adoucis ; & c'étoit un ſervice eſſentiel à lui rendre. Or que falloit-il pour cela ? Exprimer quelquefois plus ſimplement que lui de grandes idées & de belles images ; éviter les excès où avoit pu donner un jeune Poète plein de feu, dans la rapidité de la compoſition ; faire, autant qu'il étoit en moi, ce qu'il auroit fait lui-même, s'il fût revenu ſur ſes pas, & ſi une mort violente ne l'eût pas enlevé. Ce Poème a cela de ſingulier, que preſque toutes ſes beautés ſont dans le fond, & preſque tous ſes défauts dans la forme. Or dans une traduction, la forme change, & le fond reſte ; & ce qui eſt beau par la penſée, ſe fait ſentir dans toutes les Langues, ſoit dans la proſe, ſoit dans les vers. Quant à la préciſion & à l'énergie, mérite

éminent du ſtyle de Lucain, ce ſeroit tenter l'impoſſible que de vouloir en approcher ; mais j'ai penſé que du côté de la chaleur il pouvoit gagner dans l'enſemble, ce qu'il auroit perdu dans les détails. J'ai conſidéré l'ébauche de ce Poème comme un arbre vigoureux & touffu, dont il y avoit à retrancher bien des branches infructueuſes, & ſans le tailler au ciſeau, j'ai cru qu'il falloit l'émonder. Ainſi, quoique mon ſtyle ſoit moins ſerré, mon récit ſera plus rapide. Il le ſeroit davantage, ſi j'avois oſé m'en croire ; mais (pour ſuivre la comparaiſon qui m'a ſervi de regle) j'ai mieux aimé qu'on me reprochât d'avoir laiſſé des rameaux ſuperflus, que d'avoir coupé des rameaux utiles. Voilà mon excuſe pour les détails qu'on pourra trou-

ver un peu longs. A l'égard de la poéſie de ſtyle, toutes les fois qu'elle a contribué à l'effet du tableau, je l'ai conſervée avec ſoin; mais lorſqu'elle m'a paru nuire à la force ou à la chaleur, je l'ai réduite à l'expreſſion ſimple. Quelquefois Lucain eſt obſcur par un excès de préciſion, & ſouvent auſſi la Langue latine a un vague qui laiſſe à l'eſprit le ſoin de décider ou d'achever le ſens : alors, pour développer ou déterminer la penſée, j'ai mieux aimé alonger le texte, que de le commenter en notes. Celles que j'ai miſes au bas des pages ont pour objet d'épargner au lecteur la peine que j'ai priſe de vérifier les faits & d'éclaircir quelques détails. Enfin, pour ſuppléer à la foibleſſe de ma verſion, j'ai cru devoir don-

ner après chaque livre, non ſeulement les plus beaux morceaux du Poème, mais auſſi les endroits qui ont paſſé mes forces, & que je n'ai pu rendre à mon gré. Je ſens quel eſt pour moi le déſavantage de ne laiſſer voir que les beaux côtés de l'original : en citant les morceaux épineux ou ſtériles, je me ſerois mieux fait valoir ; mais ce n'eſt pas de moi, c'eſt de Lucain que je déſire qu'on faſſe l'éloge ; & ſi je parviens à donner de lui l'opinion que j'en ai moi-même, j'aurai le ſuccès que j'attends.

Toutefois l'intérêt que j'y attache n'eſt pas uniquement celui qu'on prend aux hommes de génie, lors même qu'ils ne ſont plus. Ce fut d'abord ce zèle qui me fit eſſayer de combattre un mépris injuſte ;

mais ce premier mouvement, je l'avoue, ſe fût bientôt ralenti, ſi l'importance de l'objet ne m'eût ſoutenu dans ce travail pénible.

Le Poème de la Pharſale eſt le tableau le plus effrayant des maux de la guerre civile. C'eſt la leçon de l'Iliade préſentée ſous une autre face ; & dans aucun temps il n'eſt inutile de faire ſentir aux peuples que, dans une guerre domeſtique, l'ambition des Grands ne les employe qu'à forger leurs propres chaînes, & qu'à verſer leur propre ſang. Mais la moralité de cet exemple eût été plus ſenſible encore, ſi le Poète, moins poſſédé de l'enthouſiaſme républicain, eût vu les hommes & les choſes comme les voit la poſtérité.

Ce ne fut ni la jalouſie de Pompée,

pée, ni l'ambition de Céſar qui perdit Rome; ce fut l'orgueil, la dureté des Patriciens; & ce que Lucain n'a pas aſſez fait ſentir, c'eſt que la diſſolution de la République, preſque dès ſa naiſſance, les guerres inteſtines élevées dans Rome depuis les Gracches, & enfin celle de Pompée & de Céſar prirent leur ſource dans le Sénat, & eurent pour cauſes premières ſa dangereuſe politique & ſon injuſte domination.

Rome ſous les Conſuls fut d'abord une Ariſtocratie. Le Sénat étoit Roi, le peuple étoit ſujet. Avec un Sénat compoſé de vrais citoyens, ce gouvernement auroit eu le même avantage que la Monarchie, ſous un Roi juſte & modéré. Mais les Sénateurs n'étoient que

Sénateurs ; & l'eſprit du corps fut toujours d'abuſer le peuple & de l'aſſervir, de ſe regarder ſoi-même comme l'Etat par excellence, & de faire de la multitude le jouet de ſa politique & l'inſtrument de ſa grandeur. Dès le temps même qu'on appelle les beaux jours de la République, on voit le Sénat partagé en trois opinions à l'égard du peuple. L'une étoit celle d'un petit nombre d'hommes ſages, vertueux, pacifiques, & ſans autre ambition que le zèle du bien public, tels que les Valerius, les Servilius, les Menenius Agrippa, les Cincinnatus, & tous ces vrais Romains qui, après leurs victoires & leurs triomphes, ne laiſſoient pas en mourant de quoi payer leur ſépulture. Ces hommes juſtes, ſim-

ples, & modeſtes, ne ceſſoient de repréſenter au Sénat, que ſon mépris pour le peuple étoit inſenſé; que c'étoit par le peuple que l'Etat ſubſiſtoit; qu'il lui devoit la puiſſance qu'il avoit acquiſe, & les biens dont il jouiſſoit; que des hommes libres, vaillans, ſans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe vainqueurs au dehors, ſe laſſeroient bientôt d'être eſclaves au dedans; & que du moins par prudence on devoit les ménager. Une autre opinion étoit celle des Appius, des Coriolans, de tous les jeunes Patriciens, hommes violens & ſuperbes, qui ſoutenoient que la douceur étoit un parti dangereux; qu'en flattant la multitude, on la rendoit plus inſolente; qu'on ne lui auroit pas plutôt cédé, qu'il faudroit lui céder

encore ; & qu'enfin le peuple étoit fait pour obéir & pour ſouffrir. Le gros du Sénat, plus modéré, ſembloit tenir le milieu entre ces deux partis contraires ; mais en uſant des ménagemens auxquels l'obligeoit ſa foibleſſe, il ne cédoit jamais au peuple que lorſqu'il y étoit forcé, & ne ſe relâchoit que pour le moment, de cette domination abſolue & tyrannique qui le perdit.

Si le Sénat n'eût rejeté que des demandes exceſſives, injuſtes, nuiſibles à l'Etat, ſa fermeté mériteroit les éloges qu'on lui a donnés. Mais quelles étoient les prétentions du peuple ? Qu'on retranchât de ſes dettes l'uſure qui le dévoroit, & qu'on lui donnât, pour ſubſiſter avec ſes enfans & ſes femmes, une

portion des terres qu'il avoit conquiſes & arroſées de ſon ſang. Voilà les ſources intariſſables de tous les troubles élevés dans Rome entre les pauvres & les riches, entre le peuple & le Sénat.

Pour ſentir toute la dureté du Sénat dans le refus conſtant de ces demandes, il faut ſe rappeler qu'à Rome, dans les premiers temps, les incurſions fréquentes des ennemis ſur les terres de la République, & l'interruption de la culture, occaſionnée par des guerres continuelles, ruinoient le peuple, & rendoient les débiteurs inſolvables; que livrés comme des eſclaves au pouvoir des créanciers, ils étoient détenus dans d'étroites priſons, & réduits à un état cent fois pire que la ſervitude; que d'un autre côté

le peuple n'avoit d'autre métier que la guerre & l'agriculture ; que les riches s'étant emparés peu à peu de toutes les terres de la République, & les faiſant cultiver par leurs eſclaves, à l'excluſion des hommes libres, le peuple de la ville & des campagnes ſe trouva n'avoir pas même pendant la paix la reſſource de ſon travail (*a*). C'étoit lui faire une néceſſité d'être ſans ceſſe ſous les armes : mais la guerre eſt un état violent, qui demande au moins du relâche ; & ce peuple, qui n'alloit aux combats que librement & par honneur, ſentoit fort bien qu'il avoit le droit de vivre en paix du fruit

(*a*) *Otio corumpebantur, quod nec propriam terram habebant, & in alienâ nullus locus erat ipſorum operæ, in tantâ ſervorum copiâ.* App. de bell. civ. lib. I.

de ſes victoires. Il ne ſouffroit pas ſans ſe plaindre, mais il ſe plaignoit ſans ſe prévaloir des forces qu'il avoit en main ; & plus ce bon peuple ſe montroit patient, modéré, docile, plus le Sénat s'enhardiſſoit à le tenir dans l'oppreſſion. Non ſeulement on fermoit l'oreille à ſes plaintes ; mais ſi quelque Patricien en paroiſſoit touché, on l'accuſoit d'ambition, ou d'une lâche complaiſance ; & on alloit juſqu'à lui refuſer le triomphe, après les victoires les plus ſignalées (*a*).

Un empire ſi dur révoltoit le peuple ; il ſaiſiſſoit le moment où l'ennemi étoit aux portes, & déclaroit qu'il ne prendroit les armes qu'après qu'on l'auroit ſatisfait.

(*a*) Comme au Conſul Servilius.

Alors on uſoit de condeſcendance ; on lui envoyoit un Dictateur, ou un Conſul, avec des paroles de paix & des promeſſes conſolantes, qu'on ne manquoit jamais de déſavouer quand il avoit ſauvé l'Etat (*a*).

La mauvaiſe foi produit la défiance. Le peuple, las d'être trompé, ne s'en tint plus à des promeſſes vaines ; il s'obſtina dans la réſolution de ne plus ſervir, s'il n'étoit ſoulagé. Le Sénat fléchit, il le fallut bien ; mais il n'étoit plus temps : l'union étoit détruite, la confiance perdue ; & ce qui, accordé librement aux beſoins du peuple, lui auroit fait adorer ſes pères, cela

(*a*) Ce fut ainſi qu'on manqua à la parole du Dictateur Marcus Valerius, après la défaite des Eques, des Volſques & des Sabins, & à celle du Conſul Valerius, après la repriſe du Capitole.

même, arraché par la force, ne lui fit voir dans le Sénat que la foibleſſe de ſes tyrans. Auſſi, profitant de ſon avantage, demanda-t-il des Magiſtrats tirés de l'ordre des Plébéiens, & chargés de la défenſe & du maintien de ſes droits. Le Sénat, pour avoir abuſé de ſon autorité, fut donc obligé de conſentir qu'on lui opposât celle des Tribuns; & dès-lors l'Etat fut diviſé en deux partis ennemis l'un de l'autre.

Le Sénat auroit dû voir enfin qu'un peuple libre, qui, comme lui, avoit la puiſſance légiſlative, qui avoit de plus celle d'empêcher l'exécution de ſes décrets, & qui, par la loi d'Agricola, étoit le juge du Sénat lui-même; qu'un peuple à qui deux cent ſoixante ans de guerre avoient appris à maintenir par les

armes l'autorité de ſes lois, ne pouvoit être retenu que par la douceur & l'équité ; mais le Sénat, au lieu de prendre pour lui-même le conſeil qu'il donna dans la ſuite au collègue du ſecond des Gracches (*a*), de s'attacher le peuple à force de bienfaits, ne conſulta que ſon orgueil, & n'en eut que plus d'arrogance.

Dans un moment de diſette, les Conſuls avoient fait venir des blés achetés à vil prix. Les Patriciens les plus ſenſés vouloient qu'on les vendît de même au peuple ; mais Coriolan, irrité du refus que le peuple avoit fait de s'enrôler & de le ſuivre, prétendit qu'il falloit maintenir la cherté, de peur de paroître

(*a*) Livius Druſus.

flatter la multitude. Cette opinion prévalut ; & le Sénat perdit Coriolan, pour avoir ſuivi le conſeil que lui avoit dicté la colère. Le peuple révolté n'en fit pas moins réduire les blés à leur juſte valeur ; mais Coriolan étoit banni, & ſon exil faillit à perdre Rome.

Dès qu'on vit que l'autorité du Sénat devenoit odieuſe, l'eſpérance d'engager le peuple à ſe donner un Roi, fit concevoir l'ambition de l'être. Le Conſul Caſſius, pour ſe concilier (dit-on) la faveur des Plébéiens, demanda pour eux au Sénat le partage des terres nouvellement conquiſes, & de celles qui, appartenant de droit à la République, avoient été uſurpées par la nobleſſe. L'intention du Conſul pouvoit être mauvaiſe ; mais ſa de-

mande ſe réduiſoit à ce que le peuple eût du pain. Le Sénat fit ſemblant d'accepter cette loi ; mais celui qui l'avoit propoſée, fut condamné, après ſon conſulat, à être précipité du roc Tarpéïen, & l'arrêt fut exécuté mieux que la loi qui en étoit la cauſe.

Cette loi ſi connue ſous le nom de *Lex agraria*, fut d'abord éludée par les riches, bientôt violée ouvertement, & à la fin miſe en oubli. On ſent bien pourquoi le Sénat laiſſoit fouler aux pieds une loi qui faiſoit le ſalut des pauvres ; il étoit compoſé de riches.

Le peuple ſans reſſource, ſans eſpoir, ſans appui, car il étoit trahi par ſes Tribuns eux-mêmes, dont le Sénat s'étoit fait corrupteur ; ce peuple qui tenoit encore à la Ré-

publique, quoi qu'on fît pour l'en détacher, ne pouvoit ſe réſoudre à rompre ſes liens. Mais il avoit l'inquiétude d'un malade qui change de ſituation, pour en trouver une moins douloureuſe. Il demandoit de nouvelles lois, dans l'eſpérance qu'elles auroient plus de force que les anciennes; il demandoit qu'on augmentât le nombre de ſes Tribuns, & en cela il faut avouer qu'il ne ſavoit ce qu'il vouloit, car, ſans l'unanimité des voix, les déciſions des Tribuns étoient nulles, & le peuple facilitoit, en les multipliant, les moyens de les diviſer. Il en revint à la loi agraire, & voulut que cette grande cauſe fût traitée dans les Comices.

Un Plébéien, appelé L. Siccius Dentatus, y parla en faveur du

peuple avec l'éloquence des faits. Il expoſa quarante ans de ſervice militaire, pendant leſquels il s'étoit trouvé à cent vingt & une batailles; il compta les bleſſures qu'il y avoit reçues, & toutes les marques d'honneur dont il étoit revenu chargé. « Si l'on ne ſavoit à Rome (ajouta-t-il) quelle eſt ma fortune, qui ne croiroit qu'elle eſt proportionnée à mes longs travaux? Mes compagnons & moi nous avons défendu la République au péril de notre vie, étendu ſes frontières, conquis de vaſtes & de fertiles champs, où nous n'avons pas la plus petite portion, & qui ſont poſſédés ſans droits par des gens ſans mérite, dont les deſſeins pernicieux ne tendent qu'à nous aſſervir (*a*) ».

(*a*) Hiſt. Rom. de Laurent Eſchard.

Malgré l'éloquence de Siccius, la loi fut différée encore, & peu de temps après il fut aſſaſſiné.

Cette façon de ſe délivrer des partiſans du peuple n'étoit pas faite pour l'adoucir. Il patientoit plus qu'on ne peut croire ; mais à la fin il ſe faiſoit juſtice ; & l'exemple des Décemvirs auroit dû frapper le Sénat. Ce corps voyoit que de jour en jour ſon deſpotiſme ſe détruiſoit lui-même ; il voyoit que chaque nouvelle injuſtice diminuoit ſon autorité ; qu'il venoit de perdre le droit de décerner le triomphe, pour l'avoir refuſé à deux Conſuls amis du peuple, à qui le peuple l'accorda (*a*). Mais ſon arrogance étoit incorrigi-

(*a*) Marcus Horatius Barbatus & L. Valerius Potitus, qui venoient de battre les Eques, les Volſques, & les Sabins.

ble. Le peuple enfin, pour l'en guérir, employa le plus violent remède : il exigea qu'on permît l'alliance des Patriciens avec lui, & qu'on admît au conſulat les Plébéiens qui en ſeroient dignes. Le Sénat, révolté de ces demandes, déclara d'abord qu'il en viendroit aux dernières extrémités plutôt que d'y conſentir ; il y conſentit cependant, & ſe réſolut à ſouffrir qu'entre le peuple & lui tout fût partagé, excepté ſes richeſſes : ce qui prouve qu'il tenoit plus à l'avarice qu'à l'orgueil.

Mais flatter un moment le peuple, ce n'étoit pas guérir ſes maux, dont les deux cauſes, l'uſure & l'indigence, ne ceſſoient de le déſoler. Il demande encore le partage des terres ; Camille s'y oppoſe ; il eſt banni

banni comme l'a été Coriolan ; & ſon exil donne le temps aux Gaulois de mettre Rome en cendre. C'étoit donc peu de diviſer l'Etat, ces troubles le privoient de ſes meilleurs appuis, de ces hommes vaillans & fiers, qui, trop paſſionnés pour un parti, devenoient ſouvent les victimes de l'autre. Ce fut ainſi qu'on perdit Manlius, & dans la ſuite les deux Gracques.

L'opulence exceſſive où ſe vit Rome après la ruine de Carthage & de Numance, le luxe immodéré que les Grands étalèrent dans leurs palais, dans leurs jardins, & à leur table, ne fit que rendre plus intolérable à la multitude l'oppreſſion où elle gémiſſoit. Pour ôter à cette inégalité monſtrueuſe ce qu'elle avoit de plus odieux, le Tribun

Tiberius Gracchus entreprit de renouveler la loi du partage des champs. On a cherché des motifs de vengeance dans la conduite de ce Tribun, reconnu pour le plus vertueux des hommes (*a*); mais l'on va voir ſi c'eſt ainſi que la paſſion ſe conduit. Par la loi du Conſul Caſſius, aucun citoyen ne pouvoit poſſéder plus de cinq cents arpens de terres, de celles qui étoient réunies au domaine, & données ſous une cenſe par la République. Ce fut cette loi que Gracchus voulut remettre en vigueur. La cauſe du peuple étoit celle de la juſtice, de l'humanité, de la patrie; elle étoit même celle des riches conſidérés

(*a*) *Tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ & induſtriâ mortalis conditio accipit.* Vell. Paterc. lib. 2.

comme citoyens ; mais Gracchus, pour donner encore plus d'autorité à ſon réglement, prit la précaution de le faire approuver par les hommes les plus éclairés & les plus intègres de la République, par Appius Claudius ſon beau-père, par le juriſconſulte Mutius Scevola, & par le ſouverain Pontife Craſſus, perſonnages révérés dans Rome. Il fit plus, & ſans ſe prévaloir du poids de leur ſuffrage, il obſerva dans ſon édit une indulgence, une modération qui auroit dû appaiſer les riches, ſi l'avarice s'appaiſoit : il publia que ceux qui avoient contrevenu à la loi, non ſeulement ne ſeroient point punis, mais qu'ils ſeroient diſpenſés de reſtituer les revenus des terres prohibées ; il ajouta, que ce que la loi retrancheroit de

leurs poſſeſſions leur ſeroit payé par la République ; enfin il ſe réduiſit à demander au nom du peuple qu'on lui fît juſtice pour l'avenir, laiſſant paiſibles, leur vie durant ; ceux qui ſe trouvoient poſſeſſeurs de plus de terres qu'il n'étoit permis d'en avoir aux termes de la loi. Mais rien ne put contenir l'avidité des riches, qui ; ſans reſpect pour la dignité inviolable de Tribun, ſe déchaînèrent contre Gracchus, le traitant de ſéditieux & de perturbateur de leur repos, qu'ils appeloient le repos public. Ce fut alors qu'il fit cette harangue ſi célèbre, dont je vais citer quelques traits.

« Les bêtes les plus ſauvages (dit-il) ont leurs gîtes & leurs tanières, tandis que des hommes, & des hommes tels que les ſoldats &

les citoyens Romains, ſont réduits à errer çà & là, avec leurs femmes & leurs enfans, ſans avoir aucun lieu où ils puiſſent ſe retirer. Eſt-il juſte que tant de vaillans hommes combattent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richeſſes & les ſuperfluités de leurs concitoyens? Comment les Généraux qui les commandent peuvent-ils leur dire qu'ils les mènent combattre pour la conſervation de leurs Dieux domeſtiques & de la ſépulture de leurs ancêtres, puiſque pas un d'eux n'a ni maiſon, ni Dieux domeſtiques, ni aucun lieu où leurs ancêtres aient eu le droit d'être enſevelis? On vous appelle (ajouta-t-il en parlant au peuple) les Maîtres de la terre; quels Maîtres! qui n'en poſsèdent pas le plus petit eſpace dont ils

puiſſent diſpoſer, & dont il leur ſoit permis de ſe faire une hutte; & cela tandis que d'autres, ſans fatigues & ſans péril, poſſèdent d'immenſes domaines (*a*) » ! A ces motifs il en ajouta d'intéreſſans pour l'avarice même (*b*) : la ſûreté des poſſeſſions, l'eſpoir de les étendre, le danger de les perdre, ſi on laiſſoit périr de misère ceux qui pouvoient ſeuls les garder. Tout fut mis en uſage par

---

(*a*) Saint-Réal, conj. des Gracques.

(*b*) *Nunc rem in ſummo diſcrimine eſſe : paraturi ne ſint reliqua per virorum fortium frequentiam ; an amiſſuri etiam ſua per infirmitatem virium, & inimicorum invidiam.... hortabatur divites conſiderarent ipſi num ſatius eſſet, ſpe futurorum commodorum, eos ultrò poſſeſſiones agrorum cedere pauperibus, alendorum liberorum onere gravatis, quam de rebus exiguis contendendo potiora negligere.* App. de bell. civ. lib. 1.

ce courageux citoyen. Quel fut le ſuccès de ſon zèle ? Peu de jours après cette harangue, il fut aſſommé dans le Capitole par l'ordre & ſous les yeux du Sénat, à la tête duquel marchoit Scipion Naſica, Souverain Pontife, l'un des plus riches patriciens, qui mourut peu de temps après dans l'opprobre & dans les remords.

Le meurtre de Gracchus n'appaiſa point la rage des Grands & des riches ; ils outragèrent ſon cadavre & ceux de ſes amis, & les firent traîner dans le Tibre : l'un d'eux même fut enfermé vivant dans un tonneau, avec des vipères & des ſerpens ; & ce fut pour punir des hommes qui vouloient qu'on retranchât quelque ſuperfluité au luxe immodéré des riches, afin de ſub-

venir aux beſoins des pauvres, que ce ſupplice fut inventé.

C. Gracchus, frère de Tiberius, auſſi vertueux & plus éloquent encore, fut bientôt, comme lui, la victime de ſon zèle pour le peuple, & de la haîne des Grands. Mais avant de mourir, il éleva le tribunal des Chevaliers, pour juger & punir les prévarications des Sénateurs: coup terrible pour la puiſſance & la dignité du Sénat.

Le peuple qui, par une lâcheté inconcevable, avoit abandonné ſes généreux défenſeurs, revenu d'un mouvement d'effroi, n'en eut qu'une plus forte haîne pour ſes tyrans qui l'avoient fait trembler. La tribune & le champ de Mars, qui, juſques au meurtre des Gracques, n'avoient jamais vu couler de ſang, en furent

dès-lors inondés ; & Rome devint un coupe-gorge.

On ſent avec quelle facilité le peuple, réduit au deſeſpoir, dut ſe livrer au premier des ſiens qui oſa lever l'étendard de la révolte, ou au premier Patricien qui le prit ſous ſa protection : de là tant de guerres civiles qui coup ſur coup ſe rallumoient & renaiſſoient comme de leurs cendres, juſqu'à ce que le Sénat & le peuple furent liés au même joug.

On a dit que le peuple Romain n'étoit plus digne d'être libre ; c'eſt le Sénat, comme on vient de le voir, qui n'étoit pas digne de le gouverner. Son orgueil, qui l'avoit mis ſi bas, le ſuivit dans l'humiliation ; & après avoir ruiné les fondemens de la République, il acheva de la renverſer.

A meſure que le Sénat devenoit plus odieux au peuple, il étoit plus ardent à perſécuter ceux des ſiens que le peuple favoriſoit; & dans ſon ſens, l'ami du peuple étoit l'ennemi de l'Etat. Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il ſe défioit des hommes puiſſans & populaires : il avoit réduit le peuple à déſirer un autre joug que le ſien ; mais ſon inquiétude ombrageuſe & farouche accéleroit ſa chûte, au lieu de la retarder. Telle étoit la ſituation des choſes du temps de Pompée & de Céſar : *ayant les misères paſſées réduit la ville de Rome au point que, n'eſpérant pas de pouvoir jamais recouvrer ſa liberté, elle ne cherchoit plus que la plus douce & la plus équitable ſervitude* (*a*). Cepen-

(*a*) Plut. Vie de Pompée, trad. d'Amyot.

dant ni Pompée, ni Céſar lui-même ne penſoient à l'aſſujettir. Pompée l'auroit pu à ſon retour d'Aſie ; l'enthouſiaſme pour lui étoit au plus haut point : mais en mettant le pied dans l'Italie, il congédia ſon armée ; & quoiqu'il eût pu diſpoſer du peuple des villes, qui le ſuivoit en foule, il ſe rendit à Rome en ſimple Citoyen. Son ambition étoit remplie après ſon triomphe, s'il eût trouvé dans le Sénat la conſidération qu'il y devoit avoir ; mais à peine on commence à le craindre, qu'on cherche à l'humilier. Les réglemens qu'il a faits en Aſie ſont tous caſſés & annullés ; & Lucullus, qui lui reproche de lui avoir dérobé l'honneur de la défaite de Mitridate, eſt l'homme que le Sénat lui oppoſe & qu'il anime contre lui. Pompée, *ſe*

trouvant ainſi rebuté & haraſſé au Sénat, fut contraint d'avoir recours aux Tribuns du peuple, & de s'accointer (dit Plutarque) *de jeunes hommes éventés, dont le plus méchant, le plus audacieux & le plus téméraire étoit un nommé Claudius.*

Il eſt aiſé de juger combien un homme qui ſe piquoit ſur-tout de décence & de dignité, étoit humilié de ſe voir réduit à ces ſortes de liaiſons; & quelle fut ſa joie lorſque Céſar, qui, à ſon retour d'Eſpagne, venoit d'obtenir le triomphe, lui propoſa de former avec Craſſus, & lui, ce triumvirat qui fut le coup mortel pour l'autorité du Sénat. Le conſulat de Céſar fut le prix de cette alliance, le mariage de Julie ſa fille avec Pompée en fut le ſceau; & Caton avoit raiſon de dire que ce

n'étoit pas leur inimitié, mais bien leur concorde qui avoit perdu la République. Mais Caton qui s'étoit mis à la tête des ennemis de Pompée, auroit dû voir que c'étoit lui-même & les ſiens qui l'avoient réduit à cette extrémité, & que Pompée, honoré dans ſon corps, n'eût jamais formé d'autres ligues.

Dès que le plus riche citoyen de Rome & ſes deux plus grands Capitaines ſe furent liés d'intérêt, le crédit de Cicéron, de Catulus, de Caton même, ne fut qu'une ombre. Céſar employa le temps de ſon conſulat à gagner le peuple par la même voie que le Sénat auroit dû prendre depuis long-tems pour ſe l'attacher : il careſſa *la multitude des ſouffreteux & indigens* (*a*) ; il propoſa de diſtri-

(*a*) Plutarq.

buer à ceux des plébéiens qui avoient trois enfans ou plus, les terres qui, dans la Campanie, appartenoient à l'Etat ; & il tira par cet édit vingt mille familles de la misère. Quelque juſte que fût la loi, le Sénat voulut, ſelon ſa coutume, en éluder la publication ; & Caton, plus emporté, s'y oppoſa formellement, diſant pour raiſon, *qu'il ne falloit jamais innover en matière de gouvernement ;* ce qui dans la circonſtance actuelle ſignifioit, qu'il ne falloit jamais donner du pain à ceux qui n'en avoient pas. Mais le décret de Céſar eut l'applaudiſſement du peuple, & le Sénat & Caton lui-même furent obligés d'y ſouſcrire, & de le ſceller de la foi du ſerment. Céſar nomma vingt Commiſſaires pour l'éxécution de ſa loi, & Pompée,

qui fut du nombre, dit hautement, que ſi quelqu'un oſoit la combattre, il la défendroit avec l'épée & le bouclier. Ainſi, tandis que les Triumvirs ſe concilioient la faveur du peuple, le Sénat s'attiroit de plus en plus ſa haîne; & par les deux cauſes contraires, les uns s'élevoient à meſure que l'autre ſe dégradoit encore & tomboit dans l'aviliſſement.

Céſar ayant gagné l'ordre des Chevaliers, comme il avoit gagné le peuple, diſpoſa des ſuffrages, & ſe fit donner le gouvernement des Gaules. On a eu raiſon de dire qu'*après avoir vaincu les Gaulois avec le fer des Romains, il acheta Rome avec l'or des Gaulois.* Ce fut par lui que ſes deux collègues furent Conſuls en même temps; &

la prorogation de ſon gouvernement fut l'échange de ce ſervice. Les Conſuls ne s'oublièrent pas. Craſſus obtint la Syrie & l'Egypte, avec la conduite de la guerre contre les Parthes. Il y fut défait, & il y périt. Pompée eut l'Afrique & l'Eſpagne ; mais il n'eut garde de s'éloigner de Rome, où les louanges qu'il entendoit donner aux heureux exploits de Céſar, lui cauſoient de l'inquiétude ; & dès-lors il ne s'occupa qu'à ſuſciter des ennemis à ce rival trop dangereux.

Ce que le Sénat devoit ſouhaiter le plus, arriva donc naturellement : l'union de ces deux hommes puiſſans ſe rompit d'elle-même. Il ne s'agiſſoit plus que de les tenir diviſés & en balance l'un avec l'autre. Mais la faction de Pompée fit déclarer

déclarer le Sénat pour lui ; & des deux appuis, dont on avoit le choix, on préféra le plus foible.

Pompée n'étoit pas un homme à oppoſer à Céſar. Il y avoit entre eux cette différence que Balſac a heureuſement exprimée, en diſant que *l'un étoit l'ouvrage de ſa fortune*, & que *l'autre en étoit l'ouvrier* (*a*). Ce que Pompée avoit en oſtentation & en apparence, Céſar l'avoit en réalité. On voit Céſar, avant de paſſer le Rubicon, modéré, patient, modeſte, & preſque ſuppliant, demander comme une grace de n'avoir que des égaux ; on voit Pompée rejeter avec arro-

(*a*) Montaigne, en comparant Céſar avec Alexandre ſon héros, avoue que *dans les exploits de Céſar il y avoit plus du ſien, & plus de la fortune dans ceux d'Alexandre.* Eſſ. liv. 2, ch. 36.

gance cette condition comme indigne de lui. Mais Céſar paſſe le Rubicon, & Pompée s'enfuit de Rome. En reculant devant Céſar, il ne ceſſe de le menacer; & Céſar lui demande la paix en le pourſuivant ſans relâche. Pompée, avant la bataille de Pharſale, règle d'avance dans ſon camp le ſort des vainqueurs & celui des vaincus, nomme à la charge de Souverain Pontife, déſigne les Conſuls de l'année ſuivante, & fait préparer des feſtins pour célébrer ſa victoire. Céſar, tout occupé de ſes diſpoſitions, exhorte, encourage ſes troupes, en preſcrit l'ordre & les mouvemens; & après avoir tout prévu pour l'attaque & pour la défenſe, il marche à Pompée & le bat. Voilà quels étoient ces deux hommes. La conduite de Pompée

dans cette guerre n'avoit été qu'un tiſſu de fautes. On lui a reproché d'avoir perdu courage dès le premier moment (*a*), & abandonné Rome au ſeul bruit de l'approche de Céſar, qui n'avoit alors qu'une légion ; de s'être laiſſé chaſſer de l'Italie, ſans ſecourir Corfinium que Domitius

(*a*) *Nihil actum eſt à Pompeio noſtro ſapienter, nihil fortiter.... Iſtum (Cæſarem) in Rempublicam aluit, auxit, armavit... ille provinciæ propagator, ille abſentis in omnibus adjutor... ſed ut hæc omittam, quid fœdius, quid perturbatius hoc ab urbe diſceſſu, ſive potiùs, turpiſſimâ fugâ? Quæ conditio non accipienda fuit potiùs, quam relinquenda patria? Malæ conditiones erant, fateor; ſed nunquid hoc pejus? At recuperabit Rempublicam. Quando? aut quid ad eam ſpem eſt parati? Non ager Picenus, amiſſus? Non patefactum iter ad urbem? Non pecunia omnis & publica & privata adverſario tradita? Denique nulla cauſa, nullæ vires, nulla ſedes quò concurrant qui Rempublicam defenſam velint.* Cic. ad. Att. lib. 8. ep. 3.

défendoit ; d'avoir pu terminer la guerre en Epire par une victoire complette, & d'en avoir laiſſé échapper le moment ; de n'avoir pas voulu regagner l'Italie, comme ſes amis le lui conſeilloient ; de n'avoir ſu faire aucun uſage de ſes forces de mer qui étoient immenſes ; d'avoir eu la foibleſſe de conſentir à riſquer une bataille déciſive, lorſqu'il croyoit n'avoir qu'à prolonger la guerre pour ruiner ſon ennemi ; enfin d'avoir perdu la tête (*a*) au milieu de l'action, déſeſpérant de ſon aîle droite qui n'étoit pas entamée encore, & laiſſant vingt-quatre mille hommes à la merci du vainqueur.

Il eſt vrai qu'avant cette guerre

(*a*) *Mentem diis adimentibus.* App. de bell. civ. lib. 2.

Pompée n'avoit eu que des ſuccès ; mais ces ſuccès étoient plutôt de grands événemens que de grandes actions. Deux de ſes plus fameuſes guerres avoient été décidées par la trahiſon. En Eſpagne, il n'avoit jamais eu que du déſavantage contre Sertorius ; mais Sertorius fut aſſaſſiné, le traître Perpenna prit ſa place, ne ſut où donner de la tête, & fut battu, comme devoit l'être un ſcélérat ſans talens. En Aſie, le ſeul combat que Pompée livra à Mitridate, ce fut la nuit, & par ſurpriſe, & même contre ſon avis ; n'ayant fait que céder aux inſtances de ſes vieux Capitaines ; mais Mitridate, au ſein de ſes Etats, où Pompée n'avoit oſé le ſuivre, étant réduit au deſeſpoir par la trahiſon de ſon fils, ſe donna lui-même la mort,

& Pompée revint triompher à Rome de Mitridate empoiſonné. *La fortune* (dit Plutarque) *lui dénoua la difficulté de ce nœud.*

Quant à la guerre des pirates, elle préſentoit, comme celle d'Aſie, le tableau le plus impoſant : dix mille corſaires détruits, vingt mille réduits à ſe rendre, la priſe de quatre cents navires & de cent vingt forts, tout cela dans trois mois ; il y avoit de quoi étonner le peuple. Mais avec cinq cents vaiſſeaux, cent vingt-cinq mille hommes, vingt-cinq Lieutenans choiſis dans le Sénat, & des ſommes immenſes pour les frais de la guerre, Pompée avoit bien de l'avantage contre trente mille brigands.

Il ſeroit injuſte cependant de lui refuſer une habileté peu commune

dans l'art de la guerre : un bonheur ſi conſtant la ſuppoſe & la prouve. Mais c'étoit avec Céſar qu'on avoit à le comparer ; or la ſeule conquête des Gaules, où la réſolution, la conſtance, l'habileté de Céſar, ſon activité incroyable, avoient été miſes à tant d'épreuves, annonçoient un homme fort au deſſus de celui qu'on lui oppoſoit. Tout cela étoit connu à Rome, quelques moyens qu'eût employés la jalouſie de Pompée pour déguiſer la vérité. On voit dans les lettres de Cicéron, le Panégyriſte de Pompée, qu'il étoit loin de penſer de lui tout le bien qu'il en avoit dit. Caton, Lucullus, Metellus, n'en avoient pas meilleure opinion. On ſavoit bien que la prudence, la politique, l'art d'enfler ſes ſuccès, d'éblouir

le peuple, d'impoſer au Sénat, de ménager les eſprits & de ſe les concilier, n'étoient pas des talens capables de ſauver Rome dans ce moment de criſe. On étoit encore éloigné de croire que Pompée, l'élève de Sylla (*a*), fût meilleur citoyen que Céſar. Pompée avoit dit dès ſa jeuneſſe aux Mamertins, qui lui expoſoient leurs priviléges : *Nous alléguez-vous des lois, à nous qui avons les armes à la main?* Fondé ſur ce droit du plus fort, il avoit refuſé de congédier ſon armée après la défaite de Lépide, & l'avoit gardée autour de Rome, juſqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on l'envoyât contre Sertorius en Eſpagne. Il

(*a*) *Mirandum enim in modum Cneus noſter Sullani regni ſimilitudinem concupivit.* Cic. ad Att. lib. 9. ep. 8.

avoit acheté publiquement les ſuffrages du peuple pour lui-même & pour ſes partiſans (*a*) ; enfin il avoit eu recours plus d'une fois à la force des armes, pour écarter des élections ſes concurrens & ceux de ſes amis. Caton devoit s'en ſouvenir, puiſqu'il avoit été deux fois battu & chaſſé de la place publique par les gens de Pompée ; il l'avoit même depuis long-tems ſi bien connu & ſi peu eſtimé, qu'il lui avoit refuſé ſa fille en mariage.

Mais il falloit au Sénat, pour étayer les ruines de ſon autorité, un homme puiſſant auprès du peuple, & qui ne fût pas dangereux.

(*a*) *Atque in eo autoritate neque gratiâ pugnat, ſed quibus Philippus omnia caſtella oppugnari poſſe dicebat, in quæ modò aſellus onuſtus auro poſſet aſcendere.* Id. ad Att. lib. 1. ep. 8.

Or dès que Pompée eut pris de l'ombrage des ſuccès de Céſar dans les Gaules, & du crédit qu'il ſe faiſoit à Rome par ſa gloire & par ſes préſens, il s'étoit rangé du côté du Sénat, mais ſans aliéner le peuple, dont il avoit toujours recherché la faveur (*a*). *Il donnoit ſans arrogance, & prenoit avec dignité ; il y avoit dans ſon viſage ne ſais quoi de douceur agréable, & conjointe avec une gravité humaine* (*b*) : il avoit ſupérieurement ce qu'on appelle la repréſentation, & tout ce qui en impoſe au peuple. On l'avoit vu, dès ſa jeuneſſe, refuſer modeſtement d'entrer au Sénat après

(*a*) *Amator plebis & ſenatûs cultor, temperatus, & prudens, comitate quoque ſeu verâ ſeu fictâ amabilis.* App. de bell. civ. lib. 2.

(*b*) Plut. Vie de Pompée.

ſon premier triomphe, & ſe préſenter devant les Cenſeurs comme ſimple Chevalier, pour rendre compte de ſes ſervices, ſcène jouée, qui avoit produit le plus grand effet ſur la multitude ; en arrivant à Brindes, à ſon retour d'Aſie, il avoit congédié ſon armée, & cet acte de citoyen avoit été relevé par la magnificence de ſon triomphe ; il s'étoit attribué le mérite d'avoir ramené l'abondance dans Rome après une grande diſette ; il avoit fait élever, à ſes frais, un magnifique théâtre, dont il venoit de faire la dédicace dans ſon troiſième conſulat, & ce n'étoit pas ſa moindre recommandation auprès d'un peuple paſſionné pour les ſpectacles & les jeux. En même temps il avoit ſu ſe ménager au Sénat des partiſans zé-

lés & de puiſſans amis. Mais ce qui le fit ſur-tout préférer à Céſar, c'eſt qu'il n'étoit pas tant à craindre : on conſidéroit qu'à ſon âge l'ambition eſt moins ardente, moins active, & moins dangereuſe. Retiré depuis quelques années dans ſes maiſons de campagne, ſon amour pour Julie ſa femme avoit paru l'y occuper uniquement ; & ſi on lui ſuppoſoit encore la prétention qu'il eut toujours de primer dans le Sénat, on ne lui attribuoit plus le déſir d'y dominer. Le reproche qu'on lui faiſoit de s'être lié avec Céſar, tourna même à ſon avantage ; car on prétendit que celui qui avoit fait le mal, devoit mieux qu'un autre ſavoir le réparer : étrange façon de raiſonner, & bien peu digne du Sénat de Rome !

Céſar étoit plus jeune & naturellement plus actif, plus audacieux, plus ardent : libéral juſqu'à la prodigalité, plein de valeur, de grâce, & d'éloquence, il avoit pour lui ſa beauté, le merveilleux de ſon origine, le prodige encore plus éblouiſſant de ſes conquêtes, qu'il ne devoit qu'à lui. Ses troupes lui étoient dévouées : toutes les vertus militaires réunies en lui au plus haut degré, avoient porté juſqu'à l'enthouſiaſme leur confiance & leur amour. Mais ces avantages mêmes le faiſoient regarder comme un fléau pour le Sénat. Son équité, ſa bonté, ſa magnanimité le rendoient populaire ; & comme il l'étoit de bonne foi, avec franchiſe, & par ſentiment, on voyoit trop qu'il le ſeroit toujours. Il avoit marqué

tant de bienveillance, ou, ſi l'on veut, tant de complaiſance pour la multitude, qu'on diſoit que de ſon conſulat il avoit fait un tribunat du peuple. C'étoit là ſon vrai crime ; car toutes ſes démarches prouvoient aſſez qu'il ſe bornoit à être un citoyen puiſſant. Mais le courage & la fermeté avec leſquels on prévoyoit qu'un homme de ce caractère défendroit les droits & la liberté du peuple, dont il s'étoit déclaré l'appui, ſuffiſoient pour donner l'alarme. Ainſi, en ne voyant en lui que ce qu'il annonçoit lui-même, le Sénat avoit lieu de le craindre : mais du moins, par cette raiſon, il auroit dû le ménager ; & il mit le comble à ſes imprudences en s'obſtinant à le pouſſer à bout.

Céſar avoit conquis les Gaules,

& le temps de ſon gouvernement expiroit. Il demanda pour récompenſe le triomphe & le conſulat. On ſait que pour demander le conſulat, il falloit être préſent à Rome ; mais à la ſollicitation de Pompée, les Tribuns du peuple avoient décidé, par une loi expreſſe, que Céſar ſeroit cenſé préſent. On n'eut aucun égard à leur déciſion : ſa demande fut rejetée ; & pour réponſe, le Sénat lui manda qu'il eût à ſe démettre de ſon gouvernement, & à congédier ſon armée. Pompée alors étoit dans le Sénat à la tête de ſes ennemis ; & Pompée avoit trois légions, & le gouvernement de l'Eſpagne. Céſar répondit donc qu'il étoit prêt à faire ce qu'on vouloit, pourvu que la loi fût égale, & que Pompée en

fît autant. « Je veux bien (diſoit-il) n'être ni plus puiſſant, ni plus élevé qu'un autre ; mais je ne veux pas qu'un autre ſoit plus puiſſant, plus élevé que moi. Me déſarmer, ce n'eſt pas déſarmer la tyrannie ; c'eſt lui laiſſer un plein pouvoir dans les mains de mon ennemi ; c'eſt ôter à la liberté le ſeul défenſeur qui lui reſte. Veut-on ſavoir qui de nous deux aſpire à dominer ? qu'on nous impoſe la même loi. S'il y ſouſcrit, je m'y ſoumets : me voilà ſimple citoyen, ſi Pompée conſent à l'être ». Curion, qui portoit la parole au nom de Céſar, eut l'applaudiſſement du peuple : il devoit naturellement avoir celui du Sénat ; mais Scipion, beau-père de Pompée, le Conſul Metellus, & Caton s'écrièrent qu'*il falloit uſer de force d'armes*,

mes, & non pas d'opinion, contre ce brigand (*a*). Le Sénat ſe leva ſans avoir rien décidé ; & Rome prit le deuil, comme dans une calamité publique.

Céſar, plus modéré qu'on ne devoit l'attendre, réduiſit ſa demande à ce qu'on lui laiſsât la Gaule Ciſalpine & l'Eſclavonie (*b*), avec deux légions ; il conſentit même à n'avoir qu'une légion avec ces deux provinces ; mais tout cela fut rejeté. On déclara Céſar l'ennemi de l'Etat, s'il ne poſoit les armes dans un temps qui lui fut preſcrit ; on nomma Domitius pour lui ſuccéder dans les Gaules ; on chaſſa du Sénat les Tribuns, & Cu-

(*a*) Plut. Vie de Jules Céſar.

(*b*) L'Eſclavonie étoit compriſe dans ſon gouvernement.

rion qui parloient pour lui ; & les deux Conſuls allant trouver Pompée, & lui mettant le glaive à la main, *Nous t'ordonnons* (lui dit Metellus) *d'aller contre Céſar.* Ainſi, la guerre fut déclarée, & Céſar paſſa le Rubicon.

Une conduite ſi violente & ſi inſenſée de la part du Sénat, ſeroit inconcevable, ſi l'un des Sénateurs ne nous en avoit pas expliqué les motifs. Dans les uns, c'étoit l'intime perſuaſion que Céſar aſpiroit à la tyrannie, & de ce petit nombre étoit Caton (*a*), *homme plus vertueux qu'habile, & qui opinoit dans le Sénat de Rome, comme il auroit fait dans la République de Pla-*

(*a*) *Unus eſt qui curet, conſtantiâ magis & integritate quàm (ut mihi videtur) conſilio aut ingenio, Cato.* Ad. Att. lib. 1. ep. 17.

ton, en quoi ſon âpre vertu nuiſoit ſouvent au bien public (*a*). Dans d'autres, c'étoit déférence pour l'autorité de Pompée, ou reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils en avoient reçus. *Je ne trouve perſonne* (dit Cicéron) *qui ne penſe qu'il vaut mieux tout accorder à Céſar, que d'en venir aux armes contre lui ; mais en penſant comme tout le monde, je dirai comme Pompée* (*b*). C'eſt bien là le propos d'un homme foible, & d'autant moins excuſable, qu'il étoit perſuadé que ſi Pompée avoit voulu,

(*a*) *Ille optimo animo utens & ſummâ fide, nocet interdum Reipublicæ ; dicit enim tamquam in Platonis politeiâ ſententiam, non tamquam in Romuli fece.* Id. ad Att. lib. 2. ep. 1.

(*b*) *Dices* : Quid tu igitur ſenſurus es ? *Non idem quod dicturus. Sentiam enim omnia facienda ne armis decertetur ; dicam idem quod Pompeius.* Id. ad Att. lib. 7. ep. 6.

il n'y auroit point eu de guerre civile (*a*). Dans le plus grand nombre, c'étoit une aveugle confiance en la ſupériorité des armes de Pompée, & l'eſpérance de profiter de la victoire qu'il remporteroit (*b*). Que ſi l'on s'étonne de voir l'Etat ſacrifié à ces intérêts perſonnels, le même témoin nous en dit la cauſe : *il n'y avoit plus de gens de bien* (*c*).

Le peuple fut donc la victime du Sénat ; & Céſar qui, traité avec modération, eût été ſans doute le

(*a*) *Eundum in Hiſpaniam cenſui : quod ſi feciſſet* (*Pompeius*), *civile bellum nullum omnino fuiſſet.* Id. ad fam. lib. 6. ep. 6.

(*b*) *Victa eſt autoritas mea, non tam à Pompeio, nam is movebatur, quam ab iis qui, duce Pompeio freti, peroportunam rebus domeſticis, & cupiditatibus ſuis illius belli victoriam fore putabant.* Ibid.

(*c*) *Ego quos tu bonos eſſe dicas non intelligo ipſe : nullos novi.* Id. ad Att. lib. 7. ep. 7.

plus puiſſant, mais le meilleur citoyen de Rome, en devint le maître à ſon corps défendant. Depuis ſon retour de la Gaule juſqu'à la bataille de Pharſale, il ne ceſſa de demander la paix; Pompée, le Sénat, les Conſuls n'y voulurent jamais entendre. *Que Pompée* (diſoit-il) *conſente à me voir; notre accord n'eſt pas difficile : nous congédierons nos armées, & nous retournerons à Rome tous les deux ſimples citoyens.* L'orgueil de Pompée fut inexorable; & Labienus déclara, *qu'il n'y avoit point d'accommodement, ſans la tête de Céſar*

Celui-ci avoit donc raiſon de dire ſur le champ de Pharſale, en pleurant ſa victoire : *Ils l'ont eux-mêmes ainſi voulu; & Céſar étoit condamné, s'il ſe fût défait de ſon ar-*

mée (a). C'eſt d'Aſinius Pollio, ſon ami, que l'on tenoit ces paroles; mais ſi ce témoignage eſt ſuſpect, celui de Cicéron ne l'eſt pas : *Céſar* (dit-il) *eſt perſuadé qu'il n'y a point de ſalut pour lui, s'il vient à quitter les armes ; & il y conſent, ſi Pompée veut les poſer en même temps* (b).

Les amis de Céſar, ou plutôt ſes flatteurs le perdirent. On ſait quelle fut la baſſeſſe de Marc-Antoine aux Lupercales; on ſait que Céſar ayant ce jour-là refuſé le diadème, on en couronna ſes ſtatues. Mais il n'eſt pas ſûr que l'imprudence de ſes amis eût ſon aveu ; & s'il regarda com-

(a) Plut. Vie de Jules-Céſar.

(b) *Cæſari autem perſuaſum eſt ſe ſalvum eſſe non poſſe ſi ab exercitu receſſerit ; fert tamen illam conditionem, ut ambo exercitus tradant.* Cic. ad fam. lib. 8. ep. 14.

me une injure l'audace des Tribuns qui arrachèrent ces couronnes, s'il les deſtitua pour les en punir, c'eſt qu'il n'étoit pas homme à ſouffrir un affront. Du reſte, on voit qu'il recevoit avec répugnance les honneurs exceſſifs qu'on affectoit de lui rendre: il s'en expliqua lui-même dans la tribune, lorſque le Sénat vint lui annoncer qu'on lui en décernoit de nouveaux. Mais ces honneurs étoient un piège que lui tendoient ſes ennemis, pour le rendre odieux au peuple, & pour autoriſer le crime qu'ils méditoient contre lui.

Ce fut au milieu du Sénat, & par des Sénateurs qu'il fut aſſaſſiné; & ſi d'abord le peuple ſe laiſſa ſéduire au nom de *liberté*, on ſait à quel excès de douleur & de rage le porta la lecture du teſtament de Céſar, &

de quelle ardeur il vengea ſa mort. Ce peuple, qui l'aimoit, lui eût pardonné ſans peine de l'avoir tiré de l'oppreſſion. Mais en prenant le peuple ſous ſa garde, il avoit anéanti la puiſſance & le regne du Sénat. Ce fut ce Roi chaſſé du trône qui conſpira contre ſon ſucceſſeur.

Lequel des deux étoit le tyran ? On le voit ſans que je le diſe; & il ſeroit facile de prouver que Céſar, en s'emparant des rênes de l'Empire, avoit fait un acte de citoyen. Son meurtrier fut donc le Sénat; & ſi on demande pourquoi Sylla, le barbare Sylla régna tranquille, abdiqua ſans crainte, & mourut impuni; tandis que Céſar, la bonté, la clémence même, fut maſſacré au moment qu'il faiſoit les délices & le bonheur

de Rome ; c'eſt que l'un avoit ſu flatter l'orgueil du Sénat, en humiliant le peuple ; & que l'autre, en devenant le père du peuple, avoit été le deſtructeur de l'autorité du Sénat.

C'eſt, je crois, ſous ce point de vue que Lucain auroit dû voir & préſenter cette grande révolution. Mais il étoit trop près de l'événement, pour le conſidérer d'un œil impartial. Le fanatiſme républicain l'avoit rendu injuſte. Il ne voyoit dans Céſar que le fondateur de la tyrannie ; & déteſtant l'effet dans la cauſe, il a fait de Céſar un homme violent, injuſte, & cruel comme ſes ſucceſſeurs. C'eſt une faute pardonnable à un Romain, ſujet de Néron. Mais dans ſon opinion & dans ſa poſition, l'audace de ſon

ſtyle eſt quelque choſe d'inconcevable.

Proxima quid ſoboles, aut qui meruere nepotes
In regnum naſci? Pavidè num geſſimus arma?
Teximus an jugulos? Alieni pœna timoris
In noſtrâ cervice ſedet.

Quand on écrit de ces choſes-là ſous un tyran tel que Néron, il faut s'attendre à mourir jeune.

Nota. Le Supplément *qui eſt à la fin du dixième Livre, eſt tiré des Commentaires de Céſar, de ceux d'Hirtius, de Plutarque, d'Appien, de Dion Caſſius, de Florus, &c.*

Argument du premier Livre.

Causes de la guerre civile : l'exceſſive grandeur de Rome, la rivalité de Pompée & de Céſar, la corruption des mœurs & le mépris des lois. Céſar revient des Gaules, paſſe le Rubicon, & s'avance dans l'Italie. Il s'empare d'Ariminum. Les Tribuns chaſſés de Rome ſe rendent auprès de Céſar. Curion les accompagne. Il annonce à Céſar qu'on eſt réſolu à lui refuſer le triomphe, & que l'on arme contre lui. Harangue de Céſar à ſes troupes pour les engager dans ſa révolte. Les troupes balancent à ſe déclarer. Le Centurion Lelius prend la parole, & les détermine. Céſar fait avancer les troupes qu'il a laiſſées dans les Gaules. A ſon approche, la terreur ſe répand dans Rome. Pompée & le Sénat prennent la fuite, le peuple épouvanté les ſuit. Des prodiges effrayans redoublent encore l'alarme publique. Les

devins d'Hétrurie ſont conſultés. Arons, le plus vieux de ces devins, ordonne des expiations, & prédit vaguement des malheurs effroyables. Figulus, homme verſé dans l'Aſtrologie, confirme les prédictions du vieillard étruſque, & annonce la guerre civile.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE PREMIER.

JE chante cette guerre dont la Theſſalie fut le théâtre : guerre ſacrilège, qui mit les lois (1) aux pieds du crime ; où l'on vit un peuple puiſſant tourner ſes mains victorieuſes contre lui-même, l'aigle s'avancer contre l'aigle, deux camps (2) unis par les liens du ſang, diviſer l'Empire, & ſe diſputer le coupable honneur de hâter ſa ruine, avec toutes les forces du monde ébranlé.

O citoyens, quelle fureur ! quel excès de démence & de rage ! Eſt-ce à vous d'aſſouvir la haîne des Nations dans le ſang de votre patrie ? La (3) ſuperbe Baby-

lone s'enorgueillit de vos dépouilles ; l'ombre errante de Craſſus demande vengeance ; & vous cherchez des combats qui n'auront jamais de triomphes ! Quelles conquêtes ne feriez-vous pas au prix du ſang que vous allez verſer ? Des régions où naît le jour juſqu'aux bords où la nuit s'enſevelit avec les étoiles, des climats brûlans du midi juſqu'aux rivages glacés du nord, le Scythe, l'Arménien, les Peuples, s'il en eſt (*a*), qui voient naître le Nil, tout ſeroit dompté. Alors (4), ſi telle eſt ton ardeur pour une guerre déteſtable, ô Rome, tourne tes armes contre ton ſein. Mais as-tu manqué d'ennemis ? Tes villes d'Italie s'écroulent ſous leurs toits briſés ; leurs murailles ruinées ne ſont plus que des débris épars ; l'habitant ſolitaire eſt errant dans leur vaſte enceinte ; l'Heſpérie, dès long-temps inculte, eſt couverte de ronces ; les mains du laboureur manquent aux champs qui les demandent.

(*a*) Les ſources du Nil étoient inconnues.

Ce n'eſt pas toi, farouche Pyrrhus, ce n'eſt pas toi, fier Annibal, qui nous as cauſé tant de maux : le fer étranger ne nous fit jamais de ſi profondes plaies ; ces coups partent d'une main domeſtique.

Remontons à la ſource de nos malheurs: c'eſt m'ouvrir une carrière immenſe.

Quelle eſt la cauſe qui entraîne ce peuple aux combats, & qui chaſſe la paix de la terre (5) ? L'envieuſe fatalité ; l'arrêt porté par le deſtin, que rien d'élevé ne ſoit ſtable ; la chûte qu'entraîne un trop peſant fardeau ; Rome que ſa grandeur accable.

Ainſi, lorſque les ſiècles accumulés ameneront l'inſtant de la diſſolution du monde, tous les reſſorts de la nature ſe briſeront, tout rentrera dans l'ancien chaos : les aſtres confondus ſe heurteront enſemble, la mer engloutira les étoiles, la terre refuſera d'embraſſer la mer & la chaſſera de ſon lit ; l'ébranlement univerſel de la machine en détruira l'ordre & l'accord.

L'exceſſive grandeur (6) s'écroule ſur

elle-même ; c'eſt le terme que les Dieux ont mis à nos proſpérités. La fortune n'a voulu confier à aucune Nation du monde le ſoin de ſa haîne contre les Romains ; c'eſt toi, Rome, c'eſt toi qu'elle a rendue ſous trois tyrans l'inſtrument de ta ruine ; c'eſt leur concorde impie & fatale qui t'a perdue. Laiſſez-nous-la, cruels, cette paix qui nous a tant couté. Pourquoi la troubler ? pourquoi courir aux armes, & vous arracher les dépouilles de l'univers en butte à vos coups ?

Non, tant que la terre contiendra la mer, que l'air balancera la terre, que les aſtres rouleront au ciel, il n'y aura jamais de ſincère accord dans le partage du rang ſuprême. L'autorité (7) ne veut point de compagne. N'en cherchons pas les exemples loin de nous ; le fondateur de ces murs les ſouilla du ſang de ſon frère. Et ce n'étoit pas l'empire du monde qu'on ſe diſputoit avec tant de fureur : un hameau diviſa ſes maîtres.

On vit quelque temps ſubſiſter entre Pompée & Céſar une paix ſimulée & contrainte.

contrainte. Craſſus, au milieu de ces deux rivaux, tenoit la guerre comme en ſuſpens.

Tel un iſthme étroit ſoutient ſeul le choc des deux mers qu'il ſépare; mais ſi la barrière en eſt rompue, les mers ſe heurtent & ſe confondent. Ainſi, la défaite & la mort déplorable de Craſſus en Aſſyrie nous ont livrés à nos propres fureurs. La victoire des Parthes a déchaîné nos haînes. Heureux Arſacides! dans cette journée vos ſuccès ont paſſé votre attente; vous avez donné la guerre civile aux vaincus.

L'Empire eſt partagé par le fer, & la fortune d'un peuple puiſſant, cette fortune qui embraſſe la terre, les mers, le monde entier, ne peut contenir l'ambition de deux hommes.

O Julie! ô toi, que les cruelles Parques ont enlevée au monde (*a*); ſi le

(*a*) *Medium jam, ex invidiâ potentiæ, malè cohærentis inter Cn. Pompeium & C. Cæſarem concordiæ pignus, Julia, uxor Magni, deceſſit.* Vell. Paterc. l. 2. c. 47.

deſtin t'eût laiſſée vivre, tu aurois pu, à l'exemple des Sabines, te précipiter entre ton père & ton époux, les retenir, les déſarmer, joindre leurs mains dans tes mains pacifiques. Seul gage de leur alliance, tu n'es plus. Les flambeaux de ton hymen, allumés ſous le plus noir auſpice, ſe ſont éteints dans le tombeau. Ta mort affranchit Pompée & Céſar des liens de la foi jurée; rien ne s'oppoſe plus à cette jalouſie impatiente, à cette émulation de gloire, qui les preſſe de ſes aiguillons (8).

Toi, Pompée, tu crains que l'éclat de tes anciens travaux ne ſoit obſcurci par de nouveaux exploits, & que la conquête des Gaules n'efface tes triomphes d'Aſie (9): cette longue ſuite de proſpérités & d'honneur te remplit l'ame d'un noble orgueil; & ta fortune ne peut ſe réſoudre à partager le premier rang. Céſar ne veut rien qui le domine; Pompée ne veut rien qui l'égale. Lequel des deux partis fut le plus juſte? il n'eſt pas permis de le ſavoir. Les Dieux ſe déclarent pour le vain-

queur, mais Caton s'attache au vaincu. Du reſte, l'un des deux avoit trop d'avantage.

Pompée, ſur le déclin des ans, amolli par le long uſage des dignités pacifiques, avoit oublié la guerre au ſein du repos. Tout occupé de ſa renommée, ſoigneux de plaire à la multitude, pouſſé par le vent de la faveur populaire, & flatté de recueillir les applaudiſſemens de ſon théâtre, il ſe repoſoit ſur ſon ancienne fortune (*a*), ſans ſe préparer des forces nouvelles : il lui reſtoit l'ombre d'un grand nom.

Tel, au milieu d'une campagne fertile, on voit un chêne antique & ſuperbe, chargé des dépouilles des peuples & des trophées des guerriers. Il ne tient à la terre que par de foibles racines ; ſon poids ſeul l'y attache encore. Il n'étend plus dans

(*a*) Il ſe vantoit qu'en frappant du pied la terre, il en feroit ſortir des armées : auſſi Favonius, à l'approche de Céſar, diſoit-il, en rappelant cette jactance de Pompée, *il eſt temps qu'il frappe du pied la terre.*

les airs que des branches dépouillées: c'eſt de ſon bois, non de ſon feuillage, qu'il couvre les lieux d'alentour. Mais quoiqu'il ſoit prêt à tomber ſous le premier effort des vents, quoiqu'il s'éleve autour de lui des forêts d'arbres verdoyans & robuſtes, c'eſt encore lui ſeul qu'on révère.

A la renommée, à la gloire d'un grand capitaine, Céſar joignoit une valeur qui ne ſouffroit ni repos ni relâche, & qui ne voyoit de honte qu'à ne pas vaincre dans les combats. Plus la réſiſtance eſt opiniâtre, plus il s'obſtine à la forcer. Où l'ambition, où le reſſentiment l'appelle, c'eſt là qu'il vole le fer à la main. Jamais le ſang ne lui coûte à répandre. Hâter ſes ſuccès, les pourſuivre, ſaiſir & preſſer la fortune qui le ſeconde, abattre tout ce qui s'oppoſe à ſon élévation, & s'applaudir de s'être ouvert un chemin à travers des ruines; telle étoit l'ame de Céſar.

Ainſi, la foudre, que le choc des vents fait jaillir des nuages, brille, & frappe

les airs d'un bruit qui fait trembler le monde. Elle éclipſe le jour, répand la terreur au ſein des peuples pâliſſans que les ſillons de ſa flamme éblouiſſent, briſe & détruit ſes propres temples, perce à travers les corps les plus durs, marque ſa chûte & ſon retour par un vaſte & ſoudain ravage, & raſſemble ſes feux diſperſés.

Aux intérêts cachés (10) de ces deux rivaux, ſe joignoient les ſemences publiques de diſcorde qui ont toujours perdu les Etats floriſſans. Dès que Rome triomphante ſe fut enrichie des dépouilles du monde, que la proſpérité eut corrompu les mœurs, & que le brigandage eut amené le luxe, la ſomptuoſité de nos palais fut ſans bornes : notre goût dédaigna la frugalité de nos pères ; les hommes diſputèrent aux femmes l'élégance de la parure, & la portèrent à un excès qui eût été même indécent pour elles. La pauvreté, la mère des héros, ſe vit rebutée & bannie : fatale époque de la ruine des Nations ! Ce fut à qui étendroit le plus loin les limites de ſes

domaines : on vit les champs autrefois ſillonnés par la charrue des Camilles, les champs que la bèche antique des Curius avoit défrichés, s'unir & former de vaſtes campagnes ſous des poſſeſſeurs inconnus.

Ce peuple n'étoit pas aſſez vertueux pour goûter une paix innocente, & ſe repoſer ſur ſes armes victorieuſes dans le ſein de la liberté. De la corruption des mœurs, on vit naître les haînes promptes à s'allumer. Le crime ne couta plus rien, ſollicité par l'indigence. On mit l'honneur ſuprême à ſe rendre plus puiſſant que ſa patrie, fût-ce même le fer à la main. De là le droit meſuré ſur la force, les lois du Sénat & du peuple violées, les Tribuns rivaux des Conſuls, les faiſceaux enlevés à prix d'argent, le peuple achetant la faveur du peuple, la brigue, cette peſte publique, renouvelant tous les ans dans le champ de Mars l'enchère des dignités vénales, l'uſure vorace & les pactes ruineux, enfin la bonne foi chancelante dans tous les cœurs, & la guerre civile devenue un beſoin pour une foule d'hommes perdus.

Déjà (11) Céſar avoit franchi le ſommet des Alpes, l'eſprit violemment agité, le cœur plein de la guerre future. A peine fut il arrivé au bord du Rubicon (*a*); un fantôme lumineux & d'une grandeur effrayante lui apparut pendant la nuit: c'étoit l'image de la patrie. Elle étoit tremblante & conſternée. De ſon front couronné de tours, les débris de ſes cheveux blancs tomboient épars ſur ſes membres dépouillés. Immobile devant lui, elle prononce ces paroles entrecoupées de gémiſſemens: « Où allez-vous, Romains? où portez-vous mes enſeignes? ſi vous êtes juſtes & citoyens, arrêtez: un pas de plus ſeroit un crime ». Elle dit; le cœur de Céſar eſt ſaiſi d'une ſoudaine horreur; ſes cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, & la langueur dont il eſt abattu enchaîne ſes pas au rivage. Mais bientôt rappelant ſes eſprits: « O Jupiter! (s'écria-t-il) ô toi,

(*a*) « Il s'arrêta coy, dit Plutarque; & plus il approchoit du fait, plus il lui venoit en l'eſprit un remords de penſer à ce qu'il attentoit ». *Vie de Jule-Céſar.*

que mes aïeux ont adoré dans Albe naiſſante, & qui du haut du capitole veilles aujourd'hui ſur la Reine du monde; & vous, Dieux tutélaires des Troyens, qu'Enée apporta dans l'Auſonie; & toi, Romulus, qui, enlevé au ciel, devins l'objet de notre culte; & toi, Veſta, qui vois ſur tes autels brûler ſans ceſſe le feu ſacré; & toi, Rome, qui fus toujours une Divinité pour moi, favoriſez mon entrepriſe. Non, Rome, ne crois pas voir Céſar te pourſuivre, armé du flambeau des furies (12): vainqueur ſur la terre & ſur les mers, il eſt encore à toi, ſi tu le veux; il eſt ton ſoldat, il le ſera par-tout. Celui-là ſeul ſera criminel, qui ſera de Céſar l'ennemi de Rome ». A ces mots, ſans plus différer, il fit paſſer le fleuve à ſes troupes.

Tel (13), dans les déſerts de l'ardente Libye, un lion, dès qu'il aperçoit le chaſſeur, s'arrête & ſemble héſiter; mais c'eſt alors qu'il s'anime & qu'il raſſemble toute ſa fureur. Si-tôt qu'il s'eſt battu les flancs du fouet meurtrier de ſa queue, qu'il a dreſſé ſa crinière ondoyante, &

que le bruit ſourd du rugiſſement a retenti dans ſa gueule profonde ; ſoit que le Maure léger lui darde ſa lance ou lui préſente la pointe de l'épieu ; il ſe précipite lui-même au devant du fer, quoiqu'aſſuré d'en recevoir l'atteinte.

Le Rubicon, foible dans ſa ſource, roule à peine ſes eaux défaillantes ſous les ſignes brûlans de l'été ; il ſerpente au fond des vallées, & ſépare les champs de la Gaule, des campagnes de l'Italie. Mais l'hiver lui donnoit des forces : trois mois de pluie avoient groſſi ſes ondes, & les neiges des Alpes, fondues par l'humide haleine du vent du midi, l'enfloient encore de leurs torrens.

Pour ſoutenir le poids des eaux, la cavalerie s'élance la première, & dans ſon oblique paſſage elle oppoſe une digue à leurs cours. L'impétuoſité du fleuve alors ſuſpendue, permet aux bataillons de s'ouvrir un chemin facile à travers les ondes obéiſſantes. Déjà Céſar a franchi le fleuve ; il touche à la rive oppoſée ; & dès qu'il a mis un pied rebelle dans l'Italie interdite à

ſes vœux : « C'eſt ici (14), dit-il, c'eſt ici que je laiſſe la paix & les lois que mes ennemis ont déjà violées. Fortune, je m'abandonne à toi. Plus de lien qui me retienne. J'ai pris pour arbitre le ſort (*a*), & la guerre ſera mon juge ». A ces mots, plus rapide que la pièrre qui part de la fronde du Baléare, ou que la flèche que le Parthe décoche en arrière en fuyant, il prend ſa courſe, & le ſoleil à peine effaçoit les étoiles, lorſque Céſar entra menaçant dans les murailles d'Ariminum (*b*).

Le jour ſe lève, ce triſte jour qui doit éclairer les premiers troubles de la guerre : mais ſoit que les Dieux ou les vents euſſent aſſemblé les nuages, leur voile funèbre obſcurcit les airs, & déroba la lumière au monde.

Cependant les ſoldats de Céſar s'étant emparés de la place publique, il ordonne que ſes étendards y ſoient arborés ; & à

(*a*) Le mot de Céſar fut, *Jacta ſit alea.*
(*b*) Rimini.

l'inſtant même le bruyant clairon, la trompette éclatante donnent le ſignal d'une guerre impie. Le peuple s'éveille à ce bruit effrayant ; les jeunes citoyens, arrachés au ſommeil, ſe ſaiſiſſent des armes ſuſpendues autour de leurs Dieux domeſtiques, des boucliers rompus, des lances émouſſées, des glaives dévorés par la rouille, tels que les offre une longue paix. Mais lorſqu'ils reconnoiſſent les aigles romaines, qu'ils aperçoivent Céſar au milieu de ſes légions, la frayeur enchaîne leurs membres glacés, & ce n'eſt qu'au fond de leurs cœurs qu'une douleur muette oſe former ces plaintes.

« O murs, trop voiſins des Gaulois, à combien de maux (diſent-ils) votre ſituation nous condamne ! Tous les peuples jouiſſent d'une profonde paix (15) ; & nous, ſi des furieux courent aux armes, nous ſommes leur première proie, cette enceinte eſt leur premier camp. Pourquoi le ſort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes ſous le char brûlant du ſoleil, ſous les aſtres glacés de l'ourſe,

plutôt que de nous donner à garder les barrières de l'Italie ? Que les Gaulois y pénètrent, que les Cimbres s'y répandent, que les Carthaginois fondent du haut des Alpes, que les courſes & les fureurs des Teutons déſolent ces bords, c'eſt par nous qu'ils commencent ; & toutes les fois que la Fortune inſulte Rome dans ſes murs, c'eſt ici le chemin de la guerre».

Tels (16) ſont les gémiſſemens étouffés de ce peuple : la crainte même n'oſe paroître, & la douleur n'a point de voix. Le ſilence de ſes murs eſt égal au ſilence des forêts, quand les oiſeaux friſſonnent, tranſis par les glaçons, & à celui de la pleine mer, quand le calme enchaîne les ondes.

La lumière du jour avoit diſſipé les froides ombres de la nuit, & Céſar balançoit encore ; mais bientôt la Diſcorde, armée de nouveaux feux, vient irriter ſes reſſentimens, & le délivrer du frein de la honte. Il ſemble que la Fortune elle-même travaille à juſtifier ſes projets, & à fonder le droit de ſes armes.

Rome, incertaine entre l'obéiſſance &

la révolte, a vu le Sénat, enhardi par l'impunité du meurtre des Gracques, chaſſer les Tribuns au mépris des lois (*a*). Les Tribuns ſe réfugient ſous les drapeaux de Céſar, & Curion les accompagne; Curion dont l'éloquence, avant d'être vénale (*b*), avoit été l'organe des lois & de la liberté; Curion qui oſa ſoulever le peuple contre l'autorité menaçante des Grands. Il trouve Céſar roulant dans ſa penſée les ſoins divers dont il eſt occupé : il l'aborde, & lui parle en ces mots.

« Tant qu'on a permis à ma voix de s'élever en ta faveur (*a*), Céſar, nous avons prolongé, en dépit du Sénat, le comman-

---

(*a*) *Et de imperio Cæſaris & de ampliſſimis viris Tribunis plebis graviſſimè decernitur. Profugiunt ſtatim ex urbe Tribuni plebis, ſeque ad Cæſarem conferunt.* Cæſar, de bell. civ. lib. 1.

(*b*) *Curio, quod ære alieno premeretur, mercede inductus eſt ut faveret Cæſari.* Appianus, de bellis civilibus, lib. 2.

(*c*) *Curio jam apertè vociferabatur, negans ſucceſſores mitti debere in provincias Cæſaris, ni Pompeius pariter imperio ſuo decederet.* Ibid.

dement qu'il t'envie. Alors j'avois le droit de paroître dans la tribune, & d'entraîner vers toi les eſprits d'une multitude flottante. Mais depuis que la force a fait taire les lois, on nous chaſſe du ſein de nos Dieux, & pour nous l'exil n'a rien de pénible. C'eſt à toi, c'eſt à la victoire de rendre à Rome ſes citoyens. Hâte-toi, Céſar; tout chancelle. Les partis oppoſés au tien n'ont ni fermeté, ni vigueur. Quand tout eſt prêt, pourquoi différer? Les délais (17) ne peuvent que nuire. Les dangers qui te menacent ne ſont-ils pas les même que tu as bravés tant de fois? Et combien plus grand en eſt le prix? La Gaule, un coin de la terre, t'a couté dix ans d'une guerre pénible: oſe livrer quelques combats, dont le ſuccès eſt facile & ſûr; Rome eſt à toi, & le monde avec elle. N'eſpère pas que ton retour ſoit décoré des honneurs du triomphe; le capitole n'attend pas tes lauriers: la noire Envie (18) qui ronge les cœurs, te refuſe tout; à peine te pardonnera-t-elle d'avoir dompté les Nations: le gendre

a réſolu d'éloigner le beau-père du trône : tu ne peux partager le monde, mais tu peux le poſſéder ſeul ».

Tel qu'on voit un courſier impatient de quitter la barrière, où tête baiſſée il agite ſon frein, devenir plus fougueux encore dès qu'il entend le ſignal ; tel, à la voix de Curion, Céſar, qui déjà reſpiroit la guerre, s'enflamme d'une nouvelle ardeur. Il commande, & ſes ſoldats armés accourent en foule aux drapeaux. Il appaiſe d'un regard leurs mouvemens tumultueux, & de la main leur impoſant ſilence (19) : « Compagnons de mes travaux (leur dit-il), vous qui depuis dix ans n'avez ceſſé de vaincre avec moi, expoſés à des périls ſans nombre ; voilà donc le prix de notre ſang, de nos bleſſures, de la mort de nos ennemis, & des hivers rigoureux que nous avons paſſés ſous les Alpes. Si Annibal les traverſoit, cauſeroit-il plus de trouble dans Rome ? On court aux armes, on groſſit les cohortes de nouveaux ſoldats ; les forêts tombent des montagnes, & ſe courbent en vaiſ-

ſeaux ; l'ordre eſt donné de pourſuivre Céſar ſur la terre & ſur les mers. Que ſeroit-ce donc ſi, vaincu moi-même, j'avois laiſſé le champ de bataille couvert de mes drapeaux, ſi je fuyois devant les Gaulois, s'ils me chaſſoient le glaive à la main ? Lors même que la fortune me ſeconde, que les Dieux m'appellent au comble de la gloire, on oſe me défier ! Qu'il vienne, ce chef amolli par les délices de la paix, qu'il vienne, avec ſes ſoldats faits à la hâte, avec ces graves Patriciens, ce Marcellus qui harangue ſans ceſſe, & ces Catons eux-mêmes, noms impoſans & vains ! Qu'il vienne, & voyons de quel droit des cliens à gage le raſſaſient depuis tant d'années d'une autorité ſans bornes ; de quel droit il a triomphé avant l'âge preſcrit par les lois ; de quel droit il prétend ne dépoſer jamais les dignités une fois uſurpées. Vous dirai-je à quel excès il a porté l'abus du pouvoir ? Et qui de vous ignore qu'il a tari pour nous, d'un bout du monde à l'autre, toutes les ſources de l'abondance,

l'abondance, & appelé la famine à Rome, pour ſervir ſon ambition (*a*) ? N'avons-nous pas vu ſes cohortes répandre l'effroi dans le Barreau ? une enceinte de glaives menaçans, appareil inconnu juſqu'alors, inveſtir le tribunal des lois, & faire pâlir leurs miniſtres ? les ſoldats s'ouvrir un paſſage à travers l'aſſemblée des juges, & les ſatellites de Pompée environner Milon avant qu'il fût jugé ? A préſent (20), pour ne pas languir dans une obſcure vieilleſſe, il nous ſuſcite une guerre coupable, accoutumé qu'il eſt à porter les armes contre ſon pays. Sylla, ſon maître, l'inſtruiſit au crime ; il ira plus loin que Sylla. Dès que les tigres, ſur les pas de leurs mères, ont bu dans les forêts d'Hircanie le ſang des troupeaux égorgés, ils ne dépouillent jamais leur férocité. Toi, Pompée, accoutumé au ſang dont dégouttoit le glaive de Sylla, la même ſoif te tourmente encore ; & depuis que tes lèvres ont goûté ce breuvage affreux, ton

(*a*) *Populus romanus, fame preſſus Pompeium annonæ præfecit.* App. de bell. civ. lib. 2.

cœur en eſt inſatiable. Cependant quel ſera le terme de ta puiſſance & de tes forfaits ? Que du moins l'exemple de Sylla t'apprenne à te laſſer d'être un tyran. Après avoir défait les brigands de Cilicie, après avoir réduit Mitridate à joindre le fer au poiſon pour ſe délivrer du fardeau d'une guerre qui l'accabloit, veux-tu couronner tes exploits par la ruine de Céſar ? Et quel eſt ſon crime ? De n'avoir pas obéi quand tu lui ordonnois de dépoſer les aigles. Mais (21) ſi tu me refuſes le prix de mes travaux, récompenſe du moins ces guerriers blanchis ſous les armes. Ils ont long-temps combattu ſans moi ; qu'ils triomphent ſans moi, j'y conſens, & qu'un autre paroiſſe à leur tête. Où traîneront-ils, après la guerre, le reſte d'une vie languiſſante ? Où ſera la retraite des émérites, l'apanage des vétérans, l'aſile des vieillards ? O Pompée, leur préfères-tu des colonies de pirates (*a*) ? C'en eſt trop, mes

(*a*) Il leur avoit donné des villes & des terres dans la Cilicie & dans l'Achaïe.

amis ; levez ces étendarts dès long-temps victorieux ; marchons, & ſervons-nous des forces que nous ne devons qu'à nous-mêmes. A celui qui ſe préſente les armes à la main, refuſer ce qui lui eſt dû, c'eſt accorder tout ce qui lui eſt poſſible. Et ne craignez pas que les Dieux nous manquent : ce n'eſt point au pillage que je vous mène, ni à l'Empire que je cours ; nous allons chaſſer de Rome les maîtres ſuperbes qu'elle eſt prête à ſervir ».

Dès qu'il eut ceſſé de parler, un long murmure, un frémiſſement ſourd, répandu dans la foule, exprima les mouvemens divers dont les eſprits étoient combattus. La piété, l'amour du pays ne laiſſoient pas que d'attendrir ces ames endurcies au carnage & aveuglées par le ſuccès ; mais leur ardeur pour les combats, leur reſpect pour Céſar les entraîne.

Alors le Centurion Lélius, décoré de tous les honneurs d'un brave émérite, Lélius couronné du chêne qui atteſte qu'on a ſauvé un citoyen dans les combats, ſe

fait entendre, & dit à Céſar : « Arbitre ſuprême des deſtins de Rome, s'il eſt permis à la vérité de te parler par ma voix, nous nous plaignons que ta patience ait ſi long-tems enchaîné nos mains. As-tu ceſſé de compter ſur nous ? Quoi ! tandis que le ſang qui coule dans nos veines échauffe encore notre courage, & que nos bras robuſtes ſont en état de lancer le javelot, tu ſouffriras l'aviliſſement & la tyrannie du Sénat ! Eſt-ce donc (22) un malheur ſi grand que de vaincre ſa patrie en combattant pour elle ? Mène-moi chez les Scythes barbares, ſur les bords inhabités des Syrtes, dans les ſables brûlans de la Libye ; je te ſuivrai par-tout. Cette main, pour laiſſer après toi l'univers ſubjugué, n'a-t-elle pas fait blanchir ſous la rame les vagues irritées de l'Océan ? n'a-t-elle pas dompté le Rhin fougueux, & fendu les tourbillons de ſes eaux écumantes ? Dès que tu commandes, rien ne m'arrête ; je dois pouvoir tout ce que tu veux. Celui (23) que tes trompettes m'annoncent pour ennemi, n'eſt plus un ci-

toyen pour moi. Je le jure par ces drapeaux qu'ont ſignalés dix ans de victoires; je le jure par tous les triomphes que tu as remportés ſur les Nations : ſi tu m'ordonnes de plonger mon épée dans le ſein de mon frère, dans la gorge de mon père, dans les flancs de mon épouſe au terme de l'enfantement ; je frémirai, mais j'obéirai. Faut-il dépouiller les autels, embraſer les temples ? j'y porterai la flamme. Veux-tu camper ſur les bords du Tibre ? j'irai moi-même y tracer ton camp. Nomme (24) les murs que tu veux raſer ; cette ville, fût-elle Rome, mes bras vont pouſſer le belier qui en diſperſera les débris ».

A ce diſcours, toutes les cohortes applaudirent (*a*), & leurs mains élevées s'offrirent à Céſar, quoi qu'il fallût exécuter. Le bruit de l'acclamation fut égal au bruit des forêts de la Thrace, lorſque

(*a*) *Conclamant legionis tertiæ quæ aderat milites.... ſeſe paratos eſſe Imperatoris ſui, Tribunorumque plebis injurias defendere.* Cæſar, de bell. civ. lib. 2.

l'impétueux Borée ſe précipite & mugi contre les rochers du mont Oſſa, & que les chênes, courbés juſqu'à leurs racines, relèvent leurs branches fracaſſées avec un long gémiſſement.

Dès que Céſar voit ſes ſoldats embraſſer avec joie le parti de la guerre, où les deſtins ſembloient l'appeler, pour ne pas laiſſer ralentir ſa fortune, il ſe hâte de raſſembler les légions répandues dans les campagnes de la Gaule, & d'inveſtir Rome de toutes parts.

Alors s'avancent vers l'Italie celles de ſes troupes qui campoient au bord du Léman (*a*); celles qui du haut des Vôges dominoient ſur les Lingons (*b*); celles qui occupoient la côte de Ligurie, où le port Hercule (*c*) reſſerre la mer dans une enceinte de rochers.

Le Var (*d*) devenu par nos conquêtes la limite de l'Italie, l'Iſere (*e*) qui, après de longs détours, ſe perd dans

(*a*) Le lac de Genève.
(*b*) Ceux de Langres.
(*c*) Monaco.
(*d*) *Varus.*
(*e*) *Iſara.*

un fleuve plus renommé, le Rhône qui porte à la mer la Saone enveloppée dans ſes flots rapides, & l'Aude (*a*) tranquille, & l'Adour (*b*) qui voit le rivage où finit ſon cours, former une paiſible enceinte pour embraſſer l'Océan : tous ces fleuves s'applaudiſſent de n'être plus chargés des barques romaines.

La même joie ſe répandit ſur tout ce rivage que la terre & la mer ſemblent ſe diſputer quand le vaſte Océan l'inonde & l'abandonne tour à tour. Eſt-ce (25) l'Océan lui-même qui de l'extrémité de l'axe roule ſes vagues & les ramène ? Eſt-ce le retour périodique de l'aſtre de la nuit qui les foule ſur ſon paſſage ? Eſt-ce le ſoleil qui les attire pour alimenter ſes flammes ? Eſt-ce lui qui pompe la mer, & qui l'élève juſqu'aux cieux ? Sondez ce myſtère, vous qu'agite le ſoin d'obſerver le travail du monde. Pour moi, à qui les Dieux t'ont cachée, cauſe puiſ-

(*a*) *Atax.* (*b*) *Atur.*

ſante de ces grands mouvemens, je veux bien t'ignorer toujours.

Les campagnes de Nîmes (*a*), celles du Rouergüe (*b*) & de la Saintonge (*c*) ſont enfin délivrées du long ſéjour des vainqueurs. Les peuples qui, ſur l'aride ſommet des Sévènes (*d*), habitent des rochers ſuſpendus & menaçans; ceux de l'Auvergne, qui, comme nous, ſe diſent deſcendans des Troyens; & ceux de Bourges (*e*) & de Soiſſons (*f*), agiles au combat de la lance; ceux de Toul (*g*) & de Rheims (*h*), connus par leur adreſſe à darder le javelot; les Bourguignons (*i*), célèbres dans l'art de rendre les courſiers dociles; & le Belge (*k*), excellent pilote; & ceux du Hainaut (*l*), dont la main rebelle a verſé le ſang de Cotta; & ceux de Trèves (*m*) & de Mayence, vêtus à la

(*a*) *Nemoſſus.*
(*b*) *Rutheni.*
(*c*) *Santonus.*
(*d*) *Gebennæ.*
(*e*) *Biturix.*
(*f*) *Sueſſones.*
(*g*) *Leucus.*
(*h*) *Rhemus.*
(*i*) *Sequana gens.*
(*k*) Les Picards.
(*l*) *Nervius.*
(*m*) *Vangiones.*

manière des Scythes ; & les Bataves ſanguinaires, dont la valeur s'eſt animée au ſon perçant de l'airain tortueux ; tous ſe félicitent de voir la guerre paſſer des Gaules en Italie.

Vous reſpirez en liberté, peuples qui répandez le ſang humain ſur les autels de Teutates, de Taranis, & d'Héſus, Divinités plus cruelles que la Diane de Tauride. Vous recommencez vos chants, Bardes, qui conſacrez par des louanges immortelles la mémoire des hommes vaillans qui périſſent dans les combats. Et vous, Druides, vous reprenez vos rites barbares, vos ſanglans ſacrifices, que la guerre avoit abolis. Vous ſeuls avez le privilège de choiſir entre tous les Dieux ceux qu'on doit adorer, ceux qu'on doit méconnoître. Vous célébrez vos myſtères dans des forêts ténébreuſes (26) ; vous prétendez que les ombres ne vont point peupler les demeures tranquilles de l'Erèbe, les ſombres royaumes de Pluton ; mais que nos eſprits, dans un monde nouveau, vont animer de

nouveaux corps. La mort, à vous en croire, n'eſt que le milieu d'une longue vie. Mais cette opinion, fût-elle une erreur, heureux les peuples qu'elle conſole ! ils ne ſont point tourmentés par la crainte du trépas, la plus cruelle de toutes les craintes. De là cette ardeur qui brave le fer, ce courage qui embraſſe la mort, cette honte attachée aux ſoins d'une vie que l'on ne perd que pour un inſtant.

Ainſi la Gaule a vu les aigles romaines ſe retirer vers l'Italie ; les légions mêmes deſtinées à fermer aux Germains la barrière de l'Empire, abandonnent les bords du Rhin, & laiſſent le monde en proie aux nations.

Les forces immenſes de Céſar, raſſemblées autour de lui, l'ayant mis en état de tout entreprendre, il ſe répand dans l'Italie, & s'empare des villes voiſines de Rome (*a*). Au juſte effroi que ſon ap-

(*a*) On eût dit que les villes entières, ſe levant de leur place, s'enfuyoient de l'une à l'autre par toute l'Italie. La cité de Rome même fut incontinent remplie comme d'un flux des peuples

proche inſpire, la Renommée (27) ajoute ſes rumeurs. Elle prédit aux peuples leur ruine infaillible, & devançant la guerre qui s'approche à grands pas, ſes voix innombrables ſont occupées à ſemer l'épouvante. On dit que des corps détachés ravagent les fertiles campagnes de l'Ombrie; qu'une aîle de l'armée s'étend juſqu'aux bords où le Nar coule dans le Tibre; que Céſar lui-même, à la tête de ſes épais bataillons, s'avance ſur pluſieurs colonnes, environné de toutes ſes aigles. On croit le voir, non tel qu'autrefois, mais pareil à un géant terrible, & plus ſauvage & plus féroce que les barbares qu'il a domptés; on croit le voir traînant après lui tous ces peuples répandus entre les Alpes & le Rhin, qui, arrachés du ſein de leur patrie, viennent aux yeux des Romains immobiles ſaccager Rome & venger Céſar.

---

voiſins, tout à l'environ, qui s'y jetèrent de tous côtés en foule. Plutarq. *Vie de Jules Céſar. trad. d'Amyot.*

Ainſi (28) chacun, par ſa frayeur, groſſit le bruit de l'alarme publique; & ſans chercher de preuves à leurs maux, ils craignent tous ceux qu'ils imaginent.

Ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire qui ſe ſent frappé d'une aveugle terreur; le Sénat (*a*), les Pères de la patrie cherchent leur ſalut dans la fuite, & par un décret ils chargent les Conſuls des funeſtes apprêts de la guerre. Alors (29) ne ſachant de quel côté la retraite eſt la plus ſûre, ou le danger le plus preſſant, ils vont où la frayeur les emporte; ils ſe jettent au milieu d'une multitude éperdue, & rompent ces longues colonnes de fugitifs, dont le tumulte retarde les pas. Il ſemble que la flamme ait gagné leurs toits, ou que leurs maiſons chancelantes menacent de s'écrouler ſur eux. C'eſt ainſi qu'une foule égarée traverſe Rome à pas précipités, comme ſi l'unique eſpoir qui

---

(*a*) *Conſules, quod ante illud tempus acciderat nunquam, ex urbe proficiſcuntur.* Cæſ. de bello civ. lib. 1.

reſte à ces malheureux, étoit de quitter leur patrie.

Tels (30), quand l'impétueux Auſter repouſſe la mer écumante loin des écueils de la Libye, & qu'on entend les mâts gémiſſans ſe briſer ſous l'effort des voiles; le Pilote & le Nocher s'élancent dans les flots du haut de la poupe qu'ils abandonnent; & ſans attendre que le vaiſſeau ſoit entr'ouvert, chacun ſe fait à lui-même un naufrage : tels les Romains, abandonnant leurs murs, fuyoient au devant de la guerre.

Aucun d'eux n'eſt retenu ni par les gémiſſemens d'un père accablé de vieilleſſe, ni par les larmes d'une épouſe déſolée, ni par ſes lares qu'il embraſſe, & qu'il appelle au ſecours de ſes jours menacés; aucun ne s'arrête ſur le ſeuil de ſa demeure; aucun n'oſe attacher ſes regards ſur cette ville chérie, qu'il voit peut-être pour la derniere fois. L'irrévocable (31) torrent de la populace a pris ſon cours.

O qu'aiſément les Dieux (32) nous élèvent au comble du bonheur ! que

mal aiſément il nous y ſoutiennent ! Cette ville habitée par un peuple innombrable, où ſe rendoient en foule les Nations vaincues, & qui ſembloit pouvoir contenir le genre humain, s'il étoit aſſemblé, des mains lâches & tremblantes la laiſſent en proie à Céſar, l'abandonnent à ſon approche. Que ſur des bords étrangers le ſoldat romain ſoit inveſti par un ennemi qui le preſſe, un ſimple foſſé le met à couvert des ſurpriſes de la nuit; un léger rempart de gazon, fait à la hâte, lui aſſure ſous la toile un ſommeil paiſible; & toi, Rome, au premier bruit de la guerre, te voilà déſerte ! On n'oſe confier une nuit à tes murs. Pardonnons-leur ces frayeurs mortelles : Pompée fuyoit, qui n'eût pas tremblé ? Pour ne laiſſer même aux eſprits conſternés aucun eſpoir dans l'avenir, le ſort manifeſta ſa colère par les plus terribles préſages (*a*). Les Dieux

(*a*) *Alicubi ſanguinem pluiſſe, alicubi ſudaſſe Deorum effigies, multa fana tacta fulmine, mulam peperiſſe.* App. de bell. civ. lib. 2.

firent éclater au ciel, ſur la terre, & ſur les mers mille prodiges effrayans.

Dans l'obſcurité de la nuit on aperçut de nouvelles étoiles ; on vit le pôle lancer des flammes, & des torches brûlantes traverſer le vague de l'air. Cet aſtre qui change la face des Empires, la comète, déploya ſa formidable chevelure. Au milieu d'une ſérénité (33) trompeuſe on vit les éclairs ſe ſuccéder rapidement & ſous mille formes diverſes, tantôt ſemblables à un javelot, tantôt à la lumière éparſe d'une lampe ; la foudre (34), ſans nuage & ſans bruit, partit des régions du nord, & tomba ſur le Capitole. Ces feux rapides qui dans la nuit fendent les airs, les ſillonnoient au milieu du jour. La lune, dont le diſque arrondi réfléchiſſoit alors la pleine image du ſoleil, pâlit, comme frappée de l'ombre de la terre. Le ſoleil lui-même, au plus haut de ſa courſe, s'enveloppant d'une noire vapeur, plongea le monde dans les ténèbres. L'Ethna vomit des feux, mais (35) ſans les lancer dans les airs : il inclina ſa cîme

béante, & répandit ſon bitume enflammé du côté de l'Italie. Caribde roula une mer de ſang; les chiens de Sylla pouſsèrent des hurlemens horribles. Cependant le feu de Veſta s'échappe des autels, & ſe partage en s'élevant, comme la flamme du bûcher des implacables enfans d'Œdipe. La terre s'ébranle ſur ſes pôles; & du ſommet chancelant des Alpes s'écroulent des monceaux de neige qu'avoient entaſſés les hivers. L'Océan ſoulève ſes ondes, & ſur les bords de l'Heſpérie & de l'Afrique, ſes vagues renflées couvrent les cîmes de Calpé & les flancs de l'Atlas. Les ſtatues des Dieux indigètes verſent des larmes, celles des lares expriment par leur ſueur l'état pénible où Rome eſt réduite. Les dons ſuſpendus dans les temples s'en détachent, les oiſeaux de proie ſouillent les airs de ſang, les bêtes féroces quittent les forêts & cherchent dans Rome un refuge. Les animaux des champs murmurent des paroles. Les femmes engendrent des monſtres, & la mère (36) eſt épouvantée

épouvantée de l'enfant qu'elle a mis au jour. Les miniſtres ſacrés de Bellone & de Cybèle, errans & furieux, les membres déchirés, les cheveux épars, glacent les peuples par leurs cris lugubres. Les urnes funéraires gémiſſent ; un bruit horrible d'armes & de voix ſe fait entendre dans les forêts ; les peuples voiſins de Rome abandonnent les campagnes : l'effroyable Erinnis (37) couroit autour des murs, ſecouant ſa torche allumée & ſa chevelure de ſerpens. Telle autrefois dans Thèbes, une Euménide pourſuivoit Agavé, ou ce Lycurge l'ennemi de Bacchus ; telle, évoquée par Junon, Mégère s'offrit aux yeux d'Hercule. Au milieu des ténèbres & du ſilence de la nuit, on entendit le ſon des trompettes, & un bruit égal aux clameurs des combattans dans la fureur de la mêlée. L'ombre de Sylla (38) ſortit de la terre, & rendit d'effrayans oracles ; les laboureurs épouvantés virent au bord de l'Anio Marius briſer ſa tombe, & lever ſa tête du ſein des morts.

On crut devoir, ſelon l'antique uſage, avoir recours aux devins d'Etrurie. Arons, le plus âgé d'entre eux, retiré dans les murs ſolitaires de Lune, liſoit l'avenir dans les directions de la foudre, dans le vol des oiſeaux, dans les entrailles des victimes. D'abord il demande qu'on jette dans les flammes le fruit monſtreux que la nature égarée avoit formé dans le ſein de ce quadrupède qu'elle condamne à la ſtérilité. Il ordonne aux citoyens tremblans d'environner les murs de Rome, & de les purifier par des luſtrations, tandis que les ſacrificateurs en parcourent les dehors, accompagnés de l'ordre inférieur des miniſtres des autels. Après eux marche à la tête des veſtales, le front ceint des bandelettes ſacrées, la Prêtreſſe qui ſeule a droit de voir le Palladium. Sur leurs pas s'avancent les dépoſitaires des oracles & des livres des Sibylles, qui tous les ans vont laver la ſtatue de Cybèle dans les foibles eaux de l'Almon. Enſuite venoient les Augures, gardiens des oiſeaux ſacrés, & les chefs qui préſident dans les fêtes

aux ſacrifices des feſtins ; & les Prêtres d'Apollon, & ceux de Mars qui portoient en danſant les boucliers myſtérieux, & le Grand-Prêtre de Jupiter, qu'on diſtinguoit au voile attaché ſur ſa tête majeſtueuſe.

Tandis qu'ils ſuivent à pas lents les vaſtes détours de l'enceinte de Rome, Arons ramaſſe les feux de la foudre, & la terre les reçoit dans ſon ſein avec un triſte & profond murmure. Il conſacre le lieu où il les a cachés ; il fait amener au pied des autels un taureau ſuperbe, & commence les libations. La victime impatiente ſe débat long-temps pour ſe dérober au ſacrifice ; mais les Prêtres, ſe jettant ſur ſes cornes menaçantes, lui font plier le genou, & préſentent ſa gorge au couteau. Cependant, au lieu d'un ſang vermeil, un noir poiſon coule de ſa plaie : Arons lui-même en pâlit d'horreur ; il obſerve la colère des Dieux dans les entrailles de la victime, & la couleur l'en épouvante : il les voit couvertes de taches livides ; le foie nage dans un ſang

impur ; le poumon eſt flétri, le cœur abattu, l'enveloppe des inteſtins déchirée & ſanglante ; &, ce qu'on ne vit jamais en vain dans les flancs des animaux, du côté funeſte, les fibres enflées palpitent ſur les veines ; du côté propice, elles ſont lâches & ſans vigueur.

Dès qu'Arons a reconnu à ces marques les préſages de nos calamités, il s'écrie : « O Dieux ! dois-je révéler au monde tout ce que vous me laiſſez voir ? Non, Jupiter, ce n'eſt pas à toi que je viens de ſacrifier ; j'ai trouvé l'enfer dans les flancs de ce taureau. Nous craignons (39) d'horribles malheurs ; mais nos malheurs paſſeront nos craintes. Faſſe le ciel que ces ſignes nous ſoient favorables, que l'art de lire au ſein des victimes ſoit trompeur, & que Tagès, qui l'inventa, nous en ait impoſé lui-même » !

C'eſt ainſi que le vieillard Etruſque enveloppa ſes prédictions d'un nuage myſtérieux. Mais Figulus, qu'une longue étude avoit admis aux ſecrets des Dieux, à qui les Sages de Memphis l'auroient cédé

dans la connoiſſance des étoiles & dans celle des nombres qui règlent les mouvemens céleſtes, Figulus éleva ſa voix. « Ou le monde (dit-il) ſe meut au haſard, & les aſtres vagabonds errent au ciel ſans règle & ſans guide ; ou, ſi le deſtin préſide à leurs cours, l'univers eſt menacé d'un fléau terrible. La terre va-t-elle ouvrir ſes abîmes ? Les cités ſeront-elles englouties ? Verrons-nous les campagnes ſtériles, les airs infectés, les eaux empoiſonnées ? Quelle plaie, grands Dieux ! quelle déſolation nous prépare votre colère ! Les jours malheureux répandus dans tous les âges ſe ſont raſſemblés en un ſeul. Si l'étoile de Saturne dominoit au ciel, l'urne céleſte inonderoit la terre d'un déluge ſemblable à celui de Deucalion. Si le ſoleil frappoit le lion de ſa lumière, c'eſt d'un incendie univerſel que la terre ſeroit menacée ; l'air lui-même s'enflammeroit ſous le char du dieu du jour. Ni l'un ni l'autre n'eſt à craindre ; mais toi, qui embraſes le ſcorpion, terrible Mars, que nous ré-

ſerves-tu ? L'étoile de Jupiter eſt à ſon couchant, celle de Vénus luit à peine, le rapide fils de Maïa languit & penche vers ſon déclin ; Mars, c'eſt toi ſeul qui occupes le ciel. La rage (40) des combats va s'allumer : le glaive confond tous les droits ; des crimes qui devroient être inconnus à la terre, obtiennent le nom de vertus. Cette fureur ſera de longue durée. Hélas ! & pourquoi demander aux Dieux qu'elle ceſſe ? La paix nous amène un tyran. Prolonge tes malheurs, ô Rome ! traîne-toi d'âge en âge à travers des ruines ; c'eſt le ſeul moyen d'échapper au joug. Il n'y a plus de liberté pour toi qu'au ſein de la guerre civile ».

EXCERPTA
EX LIBRO PRIMO.

(1) Jusque datum ſceleri.

(2) Cognataſque acies ; & rupto fœdere regni,
Certatum totis concuſſi viribus orbis,
In commune nefas.

(3) Cumque ſuperba foret Babylon ſpolianda tro-
phæis
Auſoniis, umbrâque erraret Craſſus inultâ,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

(4) Tunc ſi tantus amor belli tibi, Roma, nefandi,
Totum ſub latias leges cùm miſeris orbem,
In te verte manus : nondum tibi defuit hoſtis.

(5) . . . . . Quid in arma furentem
Impulerit populum, quid pacem excuſſerit orbi :
Invida fatorum ſeries, ſummiſque negatum
Stare diù, nimioque graves ſub pondere lapſus,
Nec ſe Roma ferens.

(6) In ſe magna ruunt : lætis hunc numina rebus
Creſcendi poſuere modum.

(7) Nulla fides regni ſociis ; omniſque poteſtas

Impatiens conſortis erit. Nec gentibus ullis
Credite, nec longè fatorum exempla petantur:
Fraterno primi maduerunt ſanguine muri.
Nec pretium tanti tellus pontuſque furoris
Tunc erat: exiguum dominos commiſit aſylum.

(8) Stimulos dedit æmula virtus.

(9) . . . . . Te jam ſeries uſuſque laborum
Erigit, impatienſque loci fortuna ſecundi.
Nec quemquam jam ferre poteſt, Cæſarve priorem,
Pompeiuſve parem. Quis juſtiùs induit arma?
Scire nefas. Magno ſe judice quiſque tuetur.
Victrix cauſa Diis placuit; ſed victa Catoni.
Nec coiere pares. Alter, vergentibus annis
In ſenium, longoque togæ tranquillior uſu,
Dedidicit jam pace ducem; famæque petitor,
Multa dare in vulgus, totus popularibus auris
Impelli, plauſuque ſui gaudere theatri;
Nec reparare novas vires; multumque priori
Credere fortunæ. Stat magni nominis umbra.
Qualis frugifero quercus ſublimis in agro,
Exuvias veteres populi, ſacrataque geſtans
Dona Ducum, nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa ſuo eſt; nudoſque per æëra ramos
Effundens, trunco, non frondibus, efficit umbram.
At quamvis primo nutet caſura ſub Euro,
Tot circum ſilvæ firmo ſe robore tollant;
Sola tamen colitur. Sed non in Cæſare tantùm
Nomen erat, nec fama Ducis; ſed neſcia virtus

Stare loco, ſoluſque pudor non vincere bello.
Acer & indomitus, quò ſpes, quòque ira vocaſſet,
Ferre manum, & nunquam temerando parcere ferro;
Succeſſus urgere ſuos, inſtare favori
Numinis, impellens quidquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret, gaudenſque viam feciſſe ruinâ.
Qualiter expreſſum ventis per nubila fulmen,
Ætheris impulſi ſonitu, mundique fragore
Emicuit, rupitque diem, populoſque paventes
Terruit, obliquâ perſtringens lumina flammâ:
In ſua templa furit; nullâque exire vetante
Materiâ, magnamque cadens, magnamque revertens
Dat ſtragem late, ſparſoſque recolligit ignes.

(10) Hæ ducibus cauſæ ſuberant. Sed publica belli
Semina, quæ populos ſemper mersêre potentes.
Namque ut opes nimias mundo Fortuna ſubacto
Intulit, & rebus mores ceſsêre ſecundis,
Prædaque & hoſtiles luxum ſuasêre rapinæ;
Non auro, tectiſve modus; menſaſque priores
Aſpernata fames; cultus geſtare decoros
Vix nuribus, rapuere mares; fæcunda virorum
Paupertas fugitur; totoque accercitur orbe
Quo gens quæque perit: tunc longos jungere fines
Agrorum, & quondam duro ſulcata Camilli
Vomere, & antiquos Curiorum paſſa ligones,
Longa ſub ignotis extendere rura colonis.
Non erat is populus, quem pax tranquilla juvaret,
Quem ſua libertas immotis paſceret armis.
Inde iræ faciles, &, quod ſuaſiſſet egeſtas,

Vile nefas; magnumque decus, ferroque petendum,
Plus patriâ potuiſſe ſuâ: menſuraque juris
Vis erat: hinc leges & plebis ſcita coactæ,
Et cum conſulibus turbantes jura tribuni:
Hinc rapti pretio faces; ſectorque favoris
Ipſe ſui populus; lethaliſque ambitus urbi,
Annua venali referens certamina campo:
Hinc uſura vorax, avidumque in tempore fœnus;
Et concuſſa fides; & multis utile bellum.

(11) Jam gelidas Cæſar curſu ſuperaverat Alpes,
Ingenteſque animo motus, bellumque futurum
Cæperat. Ut ventum eſt parvi Rubiconis ad undas,
Ingens viſa duci patriæ trepidantis imago,
Clara per obſcuram vultu mæſtiſſima noctem,
Turrigero canos effundens vertice crines,
Cæſarie lacerâ, nudiſque adſtare lacertis,
Et gemitu permiſta loqui: Quo tenditis ultra?
Quo fertis mea ſigna, viri? Si jure venitis,
Si cives, huc huſque licet.

(12) . . . . . Non te furialibus armis
Perſequor. En adſum, victor terrâque marique,
Cæſar ubique tuus, (liceat modò) nunc quoque miles.
Ille erit ille nocens, qui me tibi fecerit hoſtem.

(13) . . . . . Sic cùm ſqualentibus arvis
Æſtiferæ Lybies, viſo leo cominùs hoſte,
Subſedit dubius, totam dum colligit iram.

Mox ubi ſe ſævæ ſtimulavit verbere caudæ,
Erexitque jubam, & vaſto grave murmur hiatu
Infremuit, tum torta levis ſi lancea Mauri
Hæreat, aut latum ſubeant venabula pectus,
Per ferrum, tanti ſecurus vulneris, exit.

(14) Hic, ait, hit pacem temerataque jura relinquo;
Te, Fortuna, ſequor: procul hinc jam fœdera ſunto.
Credidimus fatis: utendum eſt judice bello.

(15) . . . . . Pax alta per omnes,
Et tranquilla quies populos; nos præda furentum,
Primaque caſtra ſumus.

(16) . . . . . Gemitu ſic quiſque latenti,
Non auſus timuiſſe palàm: vox nulla dolori
Creditur: ſed quantum, volucres cum bruma coërcet,
Rura ſilent, mediuſque jacet ſine murmure pontus;
Tanta quies.

(17) . . . . . Semper nocuit differre paratis.

(18) Livor edax tibi cuncta negat: genteſque ſubactas
Vix impune feres: ſocerum depellere regno
Decretum eſt genero. Partiri non potes orbem;
Solus habere potes.

(19) Bellorum ô ſocii, qui mille pericula Martis
Mecum, ait, experti, decimo jam vincitis anno,
Hoc cruor arctois meruit diffuſus in arvis,

Vulneraque, & mortes, hiemeſque ſub Alpibus actæ
Non ſecus ingenti bellorum Roma tumultu
Concutitur, quam ſi Pœnus tranſcenderet Alpes
Annibal. Implentur valido tirone cohortes;
In claſſem cadit omne nemus; terraque marique
Juſſus Cæſar agi. Quid, ſi mihi ſigna jacerent
Marte ſub adverſo, ruerentque in terga feroces
Gallorum populi? Nunc, cùm fortuna ſecundis
Mecum rebus agat, ſuperitque ad ſumma vocantes,
Tentamur! Veniat longa dux pace ſolutus,
Milite cum ſubito, parteſque in bella togatæ,
Marcelluſque loquax, & nomina vana Catones.
Scilicet extremi Pompeium emptique clientes
Continuo per tot ſatiabunt tempora regno?
Ille reget currus nondum patientibus annis?
Ille ſemel raptos numquam dimittet honores?

(20) Nunc quoque, ne laſſum teneat privata ſenectus,
Bella nefanda parat, ſuetus civilibus armis,
Et docilis Syllam ſcelerum viciſſe magiſtrum.
Utque feræ tigres nunquam poſuêre furorem,
Quas, nemore Hyrcano, matrum dum luſtra ſequuntur,
Altus cæſorum pavit cruor armentorum;
Sic & Syllanum ſolito tibi lambere ferrum
Durat, Magne, ſitis. Nullus, ſemel ore receptus,
Pollutas patitur ſanguis manſueſcere fauces.
Quam tamen inveniet tam longa potentia finem?
Quis ſcelerum modus erit? Ex hoc jam te, improbe, regno

Ille tuus ſaltem doceat diſcedere Sylla.

(21) . . . . . Mihi ſi merces erepta laborum eſt,
His ſaltem longi, non me duce, præmia belli
Reddantur: miles ſub quolibet iſte triumphet.
Conferet exanguis quo ſe poſt bella ſenectus?
Quæ ſedes erit emeritis? Quæ rura dabuntur
Quæ noſter veteranus aret? Quæ mœnia feſſis?
An melius fient piratæ, magne, coloni?
Tollite jam pridem victricia, tollite ſigna.
Viribus utendum eſt quas fecimus. Arma tenenti
Omnia dat, qui juſta negat. Nec numina deſunt:
Nam neque præda meis, neque regnum quæritur armis;
Detrahimus dominos urbi ſervire paratæ.

(22) Uſque adeò miſerum eſt civili vincere bello?

(23) Nec civis meus eſt, in quem tua claſſica, Cæſar,
Audiero. Per ſigna decem felicia caſtris,
Perque tuos juro quocumque ex hoſte triumphos:
Pectore ſi fratris gladium, juguloque parentis
Condere me jubeas, plenæque in viſcera partu
Conjungis; invitâ, peragam tamen omnia, dextrâ.

(24) Tu quoſcumque voles in planum effundere muros,
His aries actus diſperget ſaxa lacertis;
Illa licet, penitus tolli quam juſſeris urbem,
Roma ſit.

(25) Ventus ab extremo pelagus ſic axe volutet,

Deſtituatque ferens; an ſidere mota ſecundo
Tethyos unda vagæ lunaribus æſtuet horis;
Flammiger an Titam ut alentes hauriat undas,
Erigat Oceanum, fluctuſque ad ſidera tollat;
Quærite, quos agitat mundi labor: at mihi ſempet
Tu, quæcumque moves tam crebros cauſa meatus,
Ut ſuperi voluere, late.

(26) . . . . . Nemora alta remotis
Incolitis lucis. Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes ditiſque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem ſpiritus artus
Orbe alio: longæ (canitis ſi cognita) vitæ
Mors media eſt. Certè populi quos deſpicit Arctos
Felices errore ſuo, quos ille timorum
Maximus, haud urget leti metus! Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, & ignavum redituræ parcere vitæ.

(27) Vana quoque ad veros acceſſit fama timores.

(28) . . . . . Sic quiſque pavendo
Dat vires famæ; nulloque auctore malorum,
Quæ finxere timent.

(29) Tum quæ tuta petant, & quæ metuenda relinquant,
Incerti, quò quemque fugæ tulit impetus, urgent
Præcipitem populum, ſerieque hærentia longâ
Agmina prorumpunt. Credas aut tecta nefandas
Corripuiſſe faces, aut jam quatiente ruinâ

Nutantes pendere domos. Sic turba per urbem
Præcipiti lymphata gradu, velut unica rebus
Spes foret afflictis patrios excedere muros,
Inconſulta ruit.

(30) . . . . . Qualis, cum turbidus Auſter
Repulit à Libycis immenſum Syrtibus æquor,
Fractaque veliferi ſonuerunt pondera mali,
Deſilit in fluctus deſertâ puppe magiſter,
Navitaque; & nondum ſparſa compage carinæ,
Naufragium ſibi quiſque facit. Sic urbe relictâ,
In bellum fugitur.

(31) . . . . . Ruit irrevocabile vulgus.

(32) O faciles dare ſumma deos, eademque tueri
Difficiles! Urbem populis, victiſque frequentem
Gentibus, & generis, coeat ſi turba, capacem
Humani, facilem venturo Cæſare predam
Ignavæ liquere manus! Cùm preſſus ab hoſte
Clauditur externis miles Romanus in oris,
Effugit exiguo nocturna pericula vallo,
Et ſubitus rapti munimine ceſpitis agger
Præbet ſecuros intra tentoria ſomnos;
Tu, tantum audito bellorum murmure, Roma,
Deſereris! nox una tuis non credita muris!
Danda tamen venia eſt tantorum danda pavorum:
Pompeio fugiente timent.

(33) Fulgura fallaci micuerunt crebra ſereno.

(34) . . . . . Tacitum ſine nubibus ullis
Fulmen.

(35) Nec tulit in cœlum flammas; ſed vertice prono
Ignis in heſperium cecidit latus.

(36) . . . . . Matremque ſuus conterruit infans.

(37) . . . . . Ingens urbem cingebat Erynnis.

(38) Triſtia Syllani cecinere oracula manes;
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto marium fugêre ſepulcro.

(39) . . . . . Non fanda timemus;
Sed venient majora metu.

(40) Imminet armorum rabies; ferrique poteſtas
Confundet jus omne manu; ſcelerique nefando
Nomen erit virtus; multoſque exibit in annos
Hic furor; & ſuperos quid prodeſt poſcere finem?
Cum domino pax iſta venit. Duc, Roma, malorum
Continuam ſeriem, clademque in tempora multa
Extrahe, civili tantum jam libera bello.

Argument

Argument du ſecond Livre.

DÉSOLATION répandue dans Rome. On ſe rappelle les temps malheureux de Marius & de Sylla, & l'on craint de revoir ces temps. M. Brutus va conſulter Caton ſur le parti qu'ils doivent ſuivre. Marcie, femme de Caton, qui l'avoit cédée à Hortenſius ſon ami, revient des funérailles d'Hortenſius, & conjure Caton de la reprendre. Il y conſent, & ils ſe réuniſſent en préſence de Brutus. Pompée, à la tête d'une multitude de fugitifs, gagne les murs de Capoue, & prend des poſtes vers l'Apennin. Deſcription de ces montagnes. Progrès de Céſar dans l'Italie. Domitius défend Corfinium ; mais il eſt trahi & livré à Céſar. Pompée, qui n'eſt pas inſtruit du malheur de Domitius, veut marcher à ſon ſecours. Il harangue ſes troupes ; mais leur ſilence annonce leur découragement. Il abandonne l'Italie,

& ſe retire à Brunduſium. De là il envoye dans l'Orient pour engager dans ſon parti tous les peuples de ces contrées. Céſar le ſuit à Brunduſium : il entreprend de l'y enfermer en comblant l'entrée du port. La flotte de Pompée s'échappe à la faveur de la nuit.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SECOND.

DÉJA la colère des Dieux s'eſt manifeſtée : la nature a donné le ſignal de la diſcorde ; elle a interrompu ſon cours ; &, par un preſſentiment de l'avenir, elle s'eſt plongée elle-même dans ce tumulte qui engendre les monſtres. C'eſt le préſage de nos forfaits. Pourquoi donc, ô ſouverain des Dieux, avoir ajouté aux malheurs des hommes cette prévoyance accablante ? Soit (1) que dans le développement du chaos ta main féconde ait lié les cauſes par des nœuds indiſſolubles, que tu te ſois impoſé a toi-même une première loi, & que tout ſoit ſoumis à cet ordre immua-

ble ; ſoit qu'il n'y ait rien de preſcrit, & qu'un haſard aveugle & vagabond opère ſeul dans la nature ce flux & ce reflux d'événemens qui changent la face du monde ; fais que nos maux arrivent ſoudain ; que l'avenir ſoit inconnu à l'homme ; qu'il puiſſe du moins eſpérer en tremblant.

Dès qu'on fut averti, par ces prodiges, des malheurs dont Rome étoit menacée, le miniſtère de la juſtice fut ſuſpendu, les lois gardèrent un lugubre ſilence, les dignités ſe cachèrent ſous le plus humble vêtement ; on ne vit plus la pourpre entourée de faiſceaux ; les citoyens étouffèrent leurs plaintes ; la douleur morne & ſans voix erra dans cette ville immenſe.

Ainſi, dans le moment qu'un jeune homme, l'eſpoir d'une famille, expire ; avant que les premiers accens de la déſolation aient éclaté ; avant qu'une mère, les cheveux épars, jette de lamentables cris entre les bras de ſes eſclaves ; tandis qu'elle preſſe le ſein de ſon fils que la chaleur de la vie abandonne, qu'elle baiſe cette face livide & ces yeux plongés dans le ſom-

meil de la mort ; ce n'eſt pas encore de la douleur, c'eſt de l'effroi : attachée à ce corps expirant, interdite & comme inſenſible, elle contemple dans un étonnement ſtupide toute l'étendue de ſon malheur.

Telle eſt, dans les premiers inſtans, la conſternation répandue dans Rome : les femmes ont dépouillé leur parure ; leur foule éplorée aſſiège les temples ; les unes baignent de leurs larmes les ſtatues des Dieux ; les autres ſe frappent le ſein contre les marches des autels qu'elles embraſſent ; celles-ci éperdues s'arrachent les cheveux ſur le ſeuil des portes ſacrées : ce n'eſt plus par des vœux timides, c'eſt par d'horribles hurlemens qu'elles invoquent le ciel. Le temple de Jupiter n'eſt pas le ſeul qu'elles rempliſſent ; elles ſe partagent les Dieux.

« C'eſt à préſent (s'écria l'une d'entre elles en ſe déchirant le viſage baigné de pleurs), c'eſt à préſent, ô miſérables mères, qu'il eſt permis de ſe frapper le ſein & de s'arrachér les cheveux : n'attendez pas, pour vous déſoler, que nos malheurs

ſoient à leur comble ; pleurez tandis que la fortune eſt encore incertaine entre nos tyrans. Dès que l'un d'eux ſera vainqueur, il faudra marquer de la joie ». C'eſt avec ces traits déchirans que leur douleur s'aiguillonne & s'irrite.

Les hommes eux-mêmes, en allant ſe ranger ſous les drapeaux des deux partis, accuſoient les Dieux de les forcer au crime. « Malheureux (diſoient-ils), que n'avons-nous plutôt vécu dans les temps de Cannes & de Trébie ! Dieux ! ce n'eſt point la paix que nous vous demandons : ſoulevez contre nous les Nations barbares ; que le monde conjuré ſe réuniſſe ; que les peuples de l'Orient & du Nord, les Mèdes, les Scythes, les Germains fondent ſur nous ; que d'un côté nous ayons le Dace & le Gète à combattre, d'un autre côté l'Ibère, & qu'en même temps tous les peuples de l'Orient tournent leurs flèches contre nous ; que Rome n'ait pas un ſeul bras qui ne combatte : rendez-nous, grands Dieux, tous nos ennemis à la fois, & ſauvez-nous de la guerre civile. Ou ſi vous

avez réſolu d'anéantir le nom Romain, faites tomber en pluie de feu les airs embraſés par la foudre; frappez en même temps & les deux chefs & les deux partis; n'attendez pas qu'ils méritent vos coups. Eſt-ce pour décider lequel des deux nous opprimera, qu'il en doit coûter tant de crimes? A peine, hélas! eût-il fallu s'y réſoudre pour nous affranchir de tous les deux». C'eſt ainſi que leur piété ſe répandoit en inutiles plaintes. Les vieillards accablés de douleur ſe plaignoient d'avoir trop vécu, & que le Ciel eût prolongé leurs jours pour leur faire voir une ſeconde fois les maux de la guerre civile.

L'un d'eux, pour donner un exemple récent des maux que l'on avoit à craindre: « O mes amis! (dit-il aux jeunes Romains qui l'environnoient) l'orage qui nous menace, eſt le même qui s'éleva ſur Rome, lorſque Marius, vainqueur des Teutons & des Numides, ſe réfugia dans des marais, & que les roſeaux de Minturne couvrirent ſa tête triomphante, cette tête, dont la fortune leur confioit le dépot fatal.

Découvert & chargé de chaînes, il gémit long-temps enſeveli dans les horreurs d'une noire priſon. Deſtiné à mourir Conſul, à mourir tranquille au milieu des ruines de ſa patrie, il portoit d'avance la peine de ſes crimes; mais la mort ſembloit l'éviter. En vain ſes ennemis tiennent ſa vie en leur pouvoir; le premier qui veut le frapper, recule ſaiſi de frayeur. Sa main tremblante laiſſe tomber le glaive. Il a vu à travers les ténèbres de la priſon une lumière reſplendiſſante; il a vu les terribles Déités qui vengent les forfaits, le menacer; il a vu Marius dans tout l'éclat de ſa grandeur future; il l'a entendu, & il a tremblé. Retire-toi, lâche ennemi; ce n'eſt pas à toi de frapper cette tête: le cruel doit au Deſtin, des morts ſans nombre avant la ſienne. Cimbres, conſervez avec ſoin les jours de ce vieillard, ſi vous voulez être vengés. Ce n'eſt point la faveur des Dieux, c'eſt leur colère qui veille ſur lui. Marius ſuffit au deſſein qu'ils ont formé de perdre Rome. En-vain l'Océan furieux le jette ſur une

plage ennemie ; errant ſur les bords inhabités de ces Numides qu'il a vaincus, des cabanes déſertes lui ſervent d'aſile ; il foule aux pieds les cendres des armées puniques ; Carthage (2) & Marius ſe conſolent mutuellement à la vue de leur ruine, & couchés ſur le même ſable, tous les deux pardonnent aux Dieux. Mais au premier retour de la fortune, il rallume la haîne des Africains ; il aſſemble des armées d'eſclaves, & briſe les fers dont ils ſont chargés : aucun n'eſt admis ſous ſes drapeaux, qu'il n'ait déjà fait l'apprentiſſage du crime, & qu'il n'apporte dans ſon camp l'exemple de quelques forfaits.

« O Deſtin ! quel jour, quel horrible jour, que celui où Marius entra victorieux dans Rome ! avec quelle rapidité la mort étendit ſes ravages ! La nobleſſe tombe confondue avec le peuple ; le glaive deſtructeur vole au haſard, & frappe ſans choix ; le ſang ruiſſelle dans les temples, les pavés des voies publiques en ſont inondés & gliſſans. Nulle pitié, nul égard pour l'âge : on n'a pas

honte de hâter la mort des vieillards courbés ſous le poids des ans, ni de trancher la vie des enfans qui viennent d'ouvrir les yeux à la lumière. Hélas ! & par quel crime ont-ils mérité de mourir ? Ils ſont mortels ; c'en eſt aſſez : l'impétueuſe fureur les rencontre & les moiſſonne ſur ſon paſſage. Sans perdre le temps à chercher les criminels, on égorge en foule tout ce qui ſe préſente. La main des meurtriers, plutôt que de reſter oiſive, fait tomber des têtes dont les traits mêmes leur ſont inconnus. Il n'eſt qu'un eſpoir de ſalut ; c'eſt d'attacher ſes lèvres tremblantes à cette main prête à frapper. Ah ! peuple indigne de tes ancêtres ! devrois-tu, même à l'aſpect de ces mille glaives qui s'avancent ſous les étendarts de la mort, devrois-tu conſentir à racheter des ſiècles de vie à ce prix ? Et tu ſubis cette indigne loi, pour traîner dans l'opprobre le peu de jours que Marius te laiſſe, & que Sylla vient d'arracher !

» Dans le maſſacre d'un peuple innombrable, comment donner des larmes à

chaque citoyen ? Reçois nos regrets, ô Bébius ! ô toi, dont une foule d'aſſaſſins déchirent les entrailles, & ſe diſputent les membres fumans ; & toi, l'augure éloquent de nos malheurs, Antoine (*a*), dont la tête, d'où le ſang ruiſſelle encore, cette tête couverte de cheveux blancs, eſt apportée dans un feſtin ſur la table de Marius. Les deux Craſſus (*b*) ſont égorgés. Le Tribun Licinius périt dans les cachots. Le vieillard Scévola, que le ſacerdoce auroit dû rendre inviolable, tombe au pied des autels de Veſta : ſon ſang rejaillit ſur le feu ſacré ; mais ſes veines, épuiſées par l'âge, n'en rendent pas aſſez pour l'éteindre. A tant d'horreurs ſuccéda le ſeptième conſulat de Marius ; & par-là finit (3) cet homme, accablé de toutes les rigueurs de la mauvaiſe fortune, comblé de toutes les faveurs de la bonne, & qui avoit meſuré dans l'une & dans

(*a*) M. Antoine l'orateur.

(*a*) *Patrem & filium, in mutuo alterum alterius aſpectu.* Florus, lib. 3.

l'autre juſqu'où peut aller le ſort d'un mortel.

Mais bientôt quel nouveau carnage & quels monceaux de nouvelles victimes entaſſées à la porte ſacrée & à la porte Colline (*a*) ; lorſque le jeune Marius croyoit faire paſſer l'empire du monde aux Samnites, & leur promettoit de réduire Rome à une plus dure extrémité que celle des fourches Caudines !

» Sylla, qui voulut nous venger, mit le comble à nos pertes immenſes (*b*) : il épuiſa le peu de ſang qui reſtoit à la patrie. En coupant des membres corrompus, il ſuivit trop loin les progrès du mal. Il ne périt (4) que des coupables, mais dans un temps où il n'y avoit plus que des coupaples à ſauver.

» Sous lui, les haînes ſont déchaînées,

(*a*) *Apud ſacripoſtum & Collinam, 70 amplius millia Sylla concidit* (Florus.)

(*b*) *Prœliis vaſtata ſunt omnia, denis viceniſque millibus ſæpe una acie cadentibus, circa urbem quoque cæſis* 50000. Appian. de bell. civ. lib. 1.

la colère ſe livre à ſes emportemens, dégagée du frein des lois. On ne ſacrifioit pas tout à Sylla ; chacun s'immoloit ſes victimes. Un mot du vainqueur avoit ouvert la barrière à tous les forfaits. On vit l'eſclave aſſaſſiner le maître, le frère vendre le ſang du frère, les fils, dégouttans du meurtre de leur père, ſe diſputer ſa tête qu'ils venoient de trancher. Les tombeaux ſont remplis de fugitifs ; les vivans y ſont confondus avec les morts ; les antres des bêtes féroces ne peuvent contenir la foule des transfuges : les uns, pour dérober leur mort au vainqueur, ont recours au lien fatal ; les autres ſe précipitent du haut d'un rocher ; celui-ci élève ſon bûcher lui-même, il ſe donne le coup mortel, & ſe jette dans les flammes avant que la force l'ait abandonné. Rome conſternée & tremblante reconnoît les têtes de ſes plus illuſtres citoyens portées au bout des lances & entaſſées dans la place publique : là ſe révèlent tous les crimes cachés.

» Les pères vont dérober d'une main

tremblante les corps livides & ſanglans de leurs fils, que leurs yeux ſeuls reconnoiſſent encore. Moi-même, il me ſouvient, qu'impatient de rendre aux mânes de mon frère les devoirs de la ſépulture, dont le tyran nous faiſoit un crime, il me ſouvient qu'avant de porter ſa tête ſur le bûcher, je parcourus ce champ de carnage, digne monument de la paix de Sylla, pour tâcher de découvrir pami tant de corps mutilés, celui auquel s'adapteroit cette tête défigurée. O Dieux, par quelles cruautés la mort de Catulus (*a*) fut vengée ſur le frère de Marius ! & quels maux ſouffrit, avant d'expirer, cette malheureuſe victime ! Mânes qu'on voulut appaiſer, vous en fûtes effrayés vous-mêmes. Nous l'avons vu, ce corps défiguré, dont chaque membre étoit une plaie : percé de coups, dépouillé par lambeaux, il n'avoit pas

(*a*) Lutatius Catulus, collègue de Marius dans la guerre des Cimbres, fut un de ſes plus ardens perſécuteurs, & du nombre de ſes procrits.

encore reçu le coup mortel, & par un excès inoui de cruauté l'on prenoit ſoin de ménager ſa vie. Ses mains tombent ſous le tranchant du glaive, ſa langue arrachée palpite encore ; il ne reſpire, il n'entend plus que par des organes mutilés. Un ongle meurtrier extirpe ſes yeux qui ont vu diſperſer tous ſes membres. On ne croira jamais qu'une ſeule tête ait pu ſuffire à tant de tourmens. Les débris de ce cadavre ne forment plus qu'un horrible monceau de chair meurtrie & d'oſſemens briſés : les corps des malheureux qui ont péri dans un naufrage & que la vague a écraſés contre les écueils, arrivent moins déchirés ſur le ſable. Et quels ſoins prenez-vous, cruels, de rendre Marius méconnoiſſable aux yeux de Sylla ? Pour ſe repaître de ſon ſupplice, il eût fallu qu'il reconnût ſes traits. Preneſte voit tous ſes habitans moiſſonnés par le glaive (*a*), tout un peuple

(*a*) *In his quotquot erant Samnites, omnes Syllæ juſſu occiſi.* Appian. de bell. civ. lib. 1.

tombe comme d'un ſeul coup. Alors la fleur de l'Italie, la ſeule jeuneſſe qui lui reſtoit, fut maſſacrée dans le champ de Mars, au ſein de cette malheureuſe Rome qu'elle inonda de ſon ſang. Que tant de victimes périſſent à la fois par la famine, par un naufrage, ſous les ruines d'une ville ſubitement écraſée, dans les horreurs de la peſte ou de la guerre, il y en eut des exemples ; mais d'une exécution ſi ſanglante, il n'y en eut jamais. A peine, à travers les flots de ce peuple qu'on égorge, les mains parricides peuvent ſe mouvoir ; à peine ceux qui reçoivent le coup mortel peuvent tomber : leurs corps preſſés ſe ſoutiennent l'un l'autre, & dans leur chûte ils deviennent eux-mêmes les inſtrumens du carnage : les morts étouffent les vivans.

» Sylla (5), du haut du Capitole, tranquille ſpectateur de cette horrible ſcène, n'a pas même un regret d'avoir proſcrit tant de milliers de citoyens. Cependant le lit du Tibre ne peut contenir les cadavres qu'on y entaſſe. Les premiers tombent

tombent dans le fleuve, les derniers s'élèvent au deſſus des eaux ; les barques rapides s'y arrêtent ; le fleuve coupé par cette digue affreuſe, d'un côté s'écoule dans la mer, de l'autre il s'enfle & reſte ſuſpendu. Les flots de ſang que l'on verſe de toutes parts ſe font un paſſage à travers la campagne, & viennent en longs ruiſſeaux groſſir les ondes amoncelées. Déjà le fleuve ſurmonte ſes bords, & y rejette les cadavres. Enfin, ſe précipitant avec violence dans la mer de Tyrrhène, il fend les eaux par un torrent de ſang.

» C'eſt ainſi que Sylla a mérité d'être appelé le ſalut de la patrie, l'heureux Sylla (*a*) ; c'eſt ainſi qu'il s'eſt fait élever un tombeau dans Rome. Voilà, mes amis, ce qui nous reſte à éprouver une ſeconde fois : tel ſera le cours de cette guerre, & tel en ſera le ſuccès. Que dis-je ? & plût aux Dieux n'avoir que de ſem-

(*a*) Par un décret du Sénat il fut appelé *Venuſtus*, le gracieux Sylla ; & on grava au bas de ſa ſtatue, *Cornelio Syllæ Imperatori felici.* Ibid.

blables maux à craindre ! Hélas ! il y va de bien plus & pour Rome & pour l'univers. Marius & les ſiens, exilés de leur patrie, ne demandoient que leur retour. Sylla ne vouloit qu'anéantir les factions. Céſar & Pompée ont d'autres deſſeins. Non contens d'un pouvoir partagé, ils combattent pour le rang ſuprême ; aucun des deux ne daigneroit ſuſciter la guerre civile, pour être ce qu'a été Sylla ».

Ainſi, la vieilleſſe conſternée pleuroit ſur le paſſé, & trembloit pour l'avenir.

Mais cette frayeur n'eut point d'accès dans la grande ame de Brutus (*a*). Brutus, au milieu de la déſolation publique, ne mêla point ſes larmes aux larmes du peuple. Dans le ſilence de la nuit (6), il va frapper au ſeuil de l'humble demeure de Caton (*b*) ; il le trouve veillant, & l'ame agitée des dangers de Rome & du ſort du monde. Brutus l'aborde, & lui dit :

(*a*) M. Brutus.

(*b*) Surnommé depuis Caton d'Utique.

« O vous, l'unique refuge de la vertu dès long-temps bannie de la terre, vous, ſon ami, vous que le tourbillon de la fortune ne peut détacher de ſon parti, ſage Caton, ſoyez mon guide, affermiſſez mon eſprit chancelant, donnez votre force à mon ame. Que d'autres ſervent Pompée ou Céſar; Caton eſt le chef que Brutus veut ſuivre. Reſterez-vous au ſein de la paix, ſeul immobile au milieu des ſecouſſes qui ébranlent le monde ? ou voulez-vous abſoudre la guerre en vous aſſociant aux forfaits & aux malheurs qu'elle produira ? Chacun dans cette guerre fatale ne prend les armes que pour ſoi ; l'un pour éviter la peine due à ſes crimes, & ſe ſouſtraire aux lois redoutables pendant la paix ; l'autre pour écarter, le fer à la main, l'indigence qui le preſſe, & s'enrichir des dépouilles du monde, lorſque tout ſera confondu. Vous ſeul aimerez-vous la guerre pour elle-même ? Et que vous ſervira d'avoir été ſi long-temps incorruptible au milieu d'un monde corrompu ? Eſt-ce-là le prix

de tant de conſtance ? Dans l'un & l'autre camp tout ce peuple arrivera coupable ; Caton lui ſeul va le devenir. Dieux, ne permettez pas que des armes parricides ſouillent ces mains pures, & qu'une ſi haute vertu juſques-là ſe dégrade & ſe déshonore. Sur vous ſeul, ami, n'en doutez pas, retomberoit la honte & le crime de cette guerre : & qui ne ſe vanteroit de mourir de la main de Caton, quoique frappé d'une autre main ? qui ne ſe croiroit pas vengé, en vous laiſſant le reproche de ſa mort ? Non, le calme eſt votre partage, comme il eſt le partage des corps céleſtes : invariables dans leur cours, ils rempliſſent leur vaſte carrière, tandis que les régions de l'air ſont embraſées par la foudre. La terre eſt en butte au choc des tempêtes ; l'Olympe repoſe au deſſus des nuages. Tel eſt l'ordre immuable de la nature. La diſcorde agite les petites choſes ; les grandes jouiſſent d'une profonde paix. Quelle joie pour Céſar, d'apprendre qu'un citoyen tel que vous auroit pris les armes !

Rangez-vous du parti de ſon rival ; peu lui importe : Caton ſe déclare aſſez pour lui, s'il ſe déclare pour la guerre civile. Déjà une grande partie du Sénat, les Patriciens, les Conſuls eux-mêmes demandent à ſervir ſous Pompée. Qu'on voye Caton ſubir le même joug, il n'y a plus au monde que Céſar qui ſoit libre. Ah ! ſi c'eſt pour les lois, pour la patrie que vous voulez combattre, diſpoſez de moi ; mais il n'eſt pas temps. Vous voyez dans Brutus, non l'ennemi de Céſar, non l'ennemi de Pompée, mais, après la guerre, l'ennemi déclaré de celui des deux qui ſera vainqueur ». Il dit ; & du ſein de Caton, comme du fond d'un ſanctuaire, ſe firent entendre ces paroles ſacrées :

« Oui (7), Brutus, la guerre civile eſt le plus grand des maux ; mais ma vertu ſuit d'un pas aſſuré la fatalité qui m'entraîne. Si les Dieux me rendent coupable, ce ſera le crime des Dieux. Et qui peut voir, exempt de péril, la ruine de l'univers ? Quoi, des nations inconnues

s'engagent dans nos querelles ; des rois nés ſous d'autres étoiles, ſéparés de nous par de vaſtes mers, ſuivent l'aigle romaine aux combats ; & moi, Romain, je reſterois ſeul plongé dans un honteux repos ! Loin de moi, grands Dieux, cette cruelle indifférence ! ne ſouffrez pas que Rome, dont la chûte ébranlera le Dace & le Gète, que Rome tombe ſans m'écraſer. Un père à qui la mort vient enlever ſes enfans, les accompagne juſqu'à la ſépulture ; ſa douleur même ſe plaît à ſe nourrir du long appareil de leur pompe funèbre ; ſes mains portent les noirs flambeaux qui vont embraſer leur bûcher, & l'on voit ſes bras paternels s'étendre encore à travers les flammes. Non, Rome, je ne me détacherai de toi qu'après t'avoir embraſſée mourante, & avoir reçu ton dernier ſoupir. Liberté, je ſuivrai ton nom, quand tu ne ſeras plus qu'une ombre. Soumettons-nous : les Dieux inexorables demandent Rome entière en ſacrifice ; qu'ils ſoient contens, ne leur dérobons pas une ſeule de leurs victimes.

Ah ! que ne puis-je offrir au ciel & aux enfers cette tête chargée de tous les crimes de ma patrie, & condamnée à les expier ! Décius ſe dévoua, & périt au milieu d'une armée ennemie ; que ces deux armées de Romains, m'expoſant ſeul au milieu d'elles, épuiſent ſur moi tous leurs traits. J'irai, le ſein découvert, au devant de toutes les lances, & au milieu du champ de bataille, je recevrai ſeul tous les coups de la guerre : heureux ſi mon ſang eſt la rançon du monde, ſi mon trépas ſuffit pour appaiſer les Dieux ! Eh ! pourquoi feroit-on périr des peuples dociles au joug, & diſpoſés à fléchir ſous un maître ? C'eſt moi qu'il faut perdre, moi qui m'obſtine ſeul à défendre inutilement nos lois & notre liberté. Mon ſang verſé rendra la paix & le repos à l'Italie. Après moi, qui voudra régner, n'aura pas beſoin de recourir aux armes. Cependant qui nous empêche de nous ranger du parti que Rome autoriſe ? Si la fortune ſeconde Pompée, il n'eſt pas sûr qu'il en abuſe pour uſurper l'Em-

pire du monde. Combattons ſous lui, de peur qu'il n'oſe croire que c'eſt pour lui que l'on va combattre. Caton, ſoldat dans ſon armée, lui apprendra, s'il eſt vainqueur, que c'eſt pour Rome qu'il aura vaincu ».

Telle fut la réponſe de Caton, & l'ame du jeune Brutus, embraſée d'un feu nouveau, ne reſpira plus que la guerre civile.

Alors (8), comme le ſoleil chaſſoit les ténèbres, on entendit frapper à la porte : c'étoit la pieuſe Marcie qui venoit de rendre à Hortenſius ſon époux les devoirs de la ſépulture. Dans la fleur de l'âge & de la beauté, un lien plus cher l'avoit unie au vertueux Caton ; & Caton, après avoir eu d'elle trois gages d'un ſaint hyménée, l'avoir cédée à ſon ami, afin qu'elle ornât une maiſon nouvelle des fruits de ſa fécondité, & que ſon ſang maternel fût le lien des deux familles. Mais à peine a-t-elle recueilli les cendres d'Hortenſius, qu'elle revient, la pâleur ſur le viſage, les joues déchirées, les cheveux épars, le ſein

meurtri, la tête couverte de la pouſſière du tombeau. Elle eût vainement employé d'autres charmes pour plaire aux yeux du ſévère Caton. Elle ſe préſente, & dans ſa douleur elle lui parle en ces mots :

« Tant que mon âge & mes forces m'ont fait un devoir d'être mère, ô Caton, j'ai fait ce que vous avez voulu ; j'ai ſubi la loi d'un ſecond hyménée. A préſent que mes entrailles ſont épuiſées, que la nature & la patrie n'ont plus rien à exiger de moi, je reviens à vous, dans l'eſpoir de n'être plus livrée à perſonne. Rendez-moi les chaſtes nœuds de mon premier hymen ; rendez-moi le nom, le ſeul nom de votre épouſe ; qu'on puiſſe écrire ſur mon tombeau, *Marcie, femme de Caton ;* & que l'avenir n'ait pas lieu de douter ſi vous m'aviez cédée ou bannie. Ce n'eſt point à vos proſpérités que je viens m'aſſocier ; c'eſt de vos peines, de vos travaux que je veux être la compagne. Laiſſez-moi vous ſuivre dans les camps, partager, adoucir vos fatigues. Eh ! pour-

quoi reſterois-je en ſûreté au ſein de la paix ? Pourquoi Cornélie verroit-elle de plus près que moi les dangers de la guerre civile » ?

Ces paroles fléchirent Caton ; & quoique le moment de courir aux armes fût peu favorable aux vœux de ſon épouſe, il conſentit à renouveler avec elle la ſainteté de leurs premiers ſermens ; mais ſeulement à la face du ciel, & ſans l'appareil d'une pompe vaine.

Le veſtibule de ſa maiſon n'eſt point couronné de guirlandes, il n'eſt point éclairé des flambeaux de l'hymen ; le lit nuptial n'eſt point élevé ſur des marches d'ivoire ; une trame d'or ne brille pas dans les tapis dont il eſt couvert ; on ne voit point Marcie, dans la parure d'une nouvelle épouſe, relever par le feu des diamans les riches couleurs d'une robe éclatante, &, ſoutenue par ſes compagnes, franchir, ſans y toucher, le ſeuil de la porte conſacrée à Veſta ; ſa tête n'eſt point ornée de ce tiſſu de pourpre qui tombe ſur les yeux timides d'une jeune vierge dévouée à l'hymen, & qui

ſert de voile à la tendre pudeur. Mais telle (9) qu'elle eſt, & ſans dépoſer le deuil lugubre qui la couvre, elle embraſſe ſon époux, comme elle embraſſeroit ſes enfans. Les jeux profanes, la folle ivreſſe ne ſont point appelés à ce grave hyménée; les parens mêmes n'y ſont point appelés. Marcie (10) & Caton ſe réuniſſent dans le ſilence, & ſous l'auſpice de Brutus.

Caton (11), dès le premier ſignal de la guerre, avoit laiſſé croître ſa barbe hériſſée, & ſes cheveux blancs ombrageoient ſon front. Ce front ſévère n'admit point la joie: Caton ne daigna pas même écarter ſes longs cheveux de ſon viſage auſtère & vénérable. Egalement inſenſible à l'amour & à la haîne, tout occupé à gémir ſur les malheurs de l'humanité, il s'interdit le lit nuptial, & la ſévérité de ſa vertu réſiſta même aux plaiſirs légitimes.

Telles furent les mœurs de Caton, telle fut ſa ſecte rigide: ſuivre les lois de la nature; vivre & mourir pour ſon pays; ſe croire fait, non pour ſoi-même, mais pour

le bien du monde entier ; n'avoir, au lieu de feſtins, que l'aliment néceſſaire à la vie ; au lieu de palais, qu'un abri contre les hivers ; au lieu de riches vêtemens, que l'étoffe groſſière dont ſe couvre le peuple ; borner l'uſage de l'amour au ſoin de perpétuer ſon eſpèce ; n'être époux, ne devenir père que pour le bien de ſa patrie ; ſe faire un culte de la juſtice, de l'honnêteté une inflexible loi, du bien général un intérêt unique ; tel fut (dis-je) cet homme auſtère ; & dans tout le cours de ſa vie, jamais la volupté, cette idole d'elle-même, ne ſurprit un ſeul mouvement de ſon ame, & n'eut aucune part dans aucune de ſes actions.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans Rome, Pompée, à la tête d'une multitude tremblante, avoit gagné les murs de Capoue. Il y établit le ſiège de la guerre ; &, pour s'oppoſer aux entrepriſes de Céſar, il envoya des corps détachés vers ces collines d'où l'Apennin s'élève & domine ſur l'horiſon.

D'un côté l'Apennin touche aux Alpes,

& regarde la Gaule ; c'eſt là qu'il eſt le plus voiſin des cieux : de l'autre, il s'étendoit autrefois juſques dans la Sicile ; mais depuis que les flots ont rompu la chaîne, il ſe termine au détroit de Sylla. Ainſi, la croupe de cette montagne chargée de noires forêts de pins, ſe prolonge à travers les contrées du Latium, entre la mer de Tirrhène & le golfe Adriatique ; & des flancs de ſes rochers coulent ces fleuves majeſtueux qui ſe répandent dans l'Italie, & vont ſe perdre dans les deux mers.

D'un côté ſe précipitent le Métaure fugitif, & l'impétueux Cruſtume, & la Senna, & le Sapis, que l'Iſaure enfle de ſes eaux, & l'Aufidus dont la rapidité fend les ondes Adriatiques, & l'Eridan, celui de tous les fleuves dont la ſource eſt la plus féconde, l'Eridan qui roule au ſein des mers les forêts briſées ſur ſon paſſage, l'Eridan qui ſemble épuiſer toutes les eaux de l'Italie. Ce fleuve égaleroit le Nil, ſi, comme le Nil, il pouvoit s'étendre & ſe repoſer ſur de vaſtes plaines ; il égaleroit le Danube, ſi le Danube, en parcourant le

monde, ne ſe groſſiſſoit des torrens qu'il rencontre & qu'il entraîne avec lui dans l'Euxin. L'Eridan fut le premier des fleuves (dit la Fable) dont le peuplier couronna les bords. Ce fut dans ſon ſein que tomba Phaëton, lorſqu'ayant pris en main les rênes des rapides courſiers du Dieu du jour, il s'écarta de la route preſcrite. La terre étoit embraſée juſques dans ſes entrailles, tous les fleuves étoient deſſéchés; l'Eridan lui ſeul fut capable d'éteindre les flammes du char du ſoleil.

Les eaux qui coulent ſur la pente oppoſée forment le Vulturne rapide, le Sarne nébuleux, & le Liris qui coule à l'ombre des forêts de Marice, & le Siler qui arroſe les fertiles champs de Salerne, & le Macre qui roule ſur des écueils juſqu'au port de Lune, voiſin de ſa ſource, ſans pouvoir porter même une barque légère; & le Rutube aux bords eſcarpés, & le Tibre qui donne la loi à tous les fleuves de l'univers.

Céſar, qui reſpire la guerre, & qui ne ſe plaît à marcher que par des chemins

arroſés de ſang, gémit de trouver l'Italie ouverte. Il ſe flattoit que Pompée lui diſputeroit le paſſage, & que des débris marqueroient ſes pas. On lui ouvre les portes; il voudroit les rompre : le laboureur tremblant lui laiſſe envahir ſes campagnes; c'eſt par le fer, c'eſt par la flamme qu'il eût voulu les ravager. Il rougit (12) de ſuivre une route permiſe, & de paroître encore citoyen.

Les villes d'Italie, incertaines & chancelantes entre la crainte & le devoir, n'attendent pour ſe livrer à lui que les approches de la guerre; cependant leur frayeur ſe déguiſe ſous l'appareil d'une longue défenſe. On élève des remparts, on creuſe des foſſés, on prépare ſur le haut des tours de lourdes maſſes de rocher & des machines à lancer les traits, pour accabler les aſſiégeans. Le peuple penche du côté de Pompée, & la fidélité qu'il lui doit, balance l'effroi que Céſar inſpire.

Ainſi (13), lorſque le bruyant Auſter s'eſt emparé de l'Océan, toutes les vagues lui obéiſſent : ſi la terre alors entr'ouverte

d'un ſecond coup du trident d'Eole, lance l'Aquilon ſur les flots agités, quoique pouſſés par un vent nouveau, c'eſt au premier qu'ils cèdent encore ; & tandis que l'Aquilon domine au ciel & commande aux nuages, le ſeul Auſter règne ſur les eaux.

Mais il étoit facile à la terreur de changer les eſprits ; & la foi qu'ils gardoient à Pompée, étoit flottante comme ſa fortune. Bientôt la fuite de Libon laiſſa l'Etrurie ſans défenſe : Thermon abandonna l'Ombrie : Sylla, qui n'eut dans les guerres civiles ni le courage, ni le bonheur de ſon père, prit la fuite au nom de Céſar : à peine quelques troupes légères menacent les murs d'Auximon, Varus en ſort épouvanté, jette l'alarme dans les villes voiſines, & s'échappe à travers les forêts. Lentulus, chaſſé d'Aſculum & ſuivi de près dans ſa fuite, voit ſes cohortes diſperſées le laiſſer ſeul avec ſes drapeaux, & ſe tourner du côté du vainqueur. Toi, Scipion, tu vas bientôt livrer les murs de Lucère confiés à tes ſoins, ces murs qui ſeroient

roient défendus par la plus vaillante jeuneſſe. Pompée a ſur-tout mis ſon eſpoir dans la réſiſtance de Corfinium, que Domitius garde avec dix cohortes. Céſar y marche, & Domitius, voyant à travers un nuage immenſe de pouſſière les rayons du ſoleil réfléchis par le brillant acier des armes : « A moi, compagnons (s'écria-t-il), courez au fleuve, coupez le pont. Dieux, faites que ce torrent lui-même enfle ſes eaux pour le briſer ; que ce ſoit ici le terme de la guerre ; qu'ici du moins l'ardeur de l'ennemi ſe ralentiſſe, & ſe conſume en longs efforts. Retardons ſes progrès rapides ; ce ſera pour nous une victoire que d'avoir les premiers arrêté Céſar ». Il n'en dit pas davantage, & les cohortes à ſa voix accourent au fleuve ; il n'eſt plus temps. Céſar qui s'avance, & qui voit de loin qu'on veut lui couper le paſſage, s'écrie enflammé de colère : « Eh quoi, lâches, ce n'eſt pas aſſez des murs ténébreux qui vous couvrent ! ſi des fleuves ne nous ſéparent, vous tremblez ! vos efforts ſont vains. Le Gange même,

le Gange débordé ſeroit une foible barrière. Céſar a paſſé le Rubicon ; il n'eſt plus de fleuve qui l'arrête. Marchez, amis ; que la cavalerie s'élance, que l'infanterie ſe précipite ſur ce pont qui va s'écrouler ». A peine il a donné l'ordre, on lâche la bride aux courſiers, la plaine fuit ſous leurs pas rapides ; les bras nerveux des archers font voler au delà du fleuve une grêle de dards. Le pont eſt abandonné ; Céſar s'en empare, il le traverſe, & chaſſe l'ennemi juſques dans ſes murs. Il fait conſtruire des tours aſſez fortes pour porter d'énormes fardeaux, & des toits à l'abri deſquels le ſoldat puiſſe approcher des murailles. Mais tandis que l'aſſaut ſe prépare, ô crime ! ô trahiſon ! les portes s'ouvrent, & les ſoldats de Domitius le traînent captif aux pieds de Céſar, aux pieds d'un citoyen ſuperbe (*a*). Domitius, loin de laiſſer

(*a*) Selon Plutarque, Domitius ſe rendit de plein gré à Céſar ; mais Appien & Céſar lui-même diſent qu'il fut livré au moment qu'il alloit s'enfuir.

abattre par le malheur la noble fierté de ſon ame, préſente à la mort un front menaçant. Céſar ſait bien qu'il la déſire, & qu'il ne craint que le pardon. « Vis (14), malgré toi (lui dit-il), & vois le jour que Céſar te laiſſe. Sois pour les Nations vaincues l'exemple & le gage de ma clémence. Tu es libre, tu peux tenter de nouveau contre moi le ſort des armes; & s'il me livre jamais en tes mains, je te diſpenſe du retour ». A ces mots, il ordonna que ſes liens fuſſent rompus.

Quelle honte la fortune eût épargnée à ce Romain, s'il eût obtenu le trépas! Sans doute le dernier ſupplice pour un citoyen fut de s'entendre pardonner d'avoir ſuivi Pompée & le Sénat, ſous les drapeaux de la patrie.

Domitius cependant diſſimule & renferme ſa rage; mais bientôt livré à lui-même: « Malheureux! (dit-il) irai-je cacher ma honte au ſein de Rome, à l'ombre de la paix? Fuirai-je les dangers de la guerre, moi qui rougis de voir le jour? Précipitons-nous à travers mille

morts, courons au terme d'une vie odieuſe, & rejetons ce bienfait de Céſar ».

Pompée, qui n'étoit pas inſtruit du malheur de Domitius, ſe préparoit à le ſoutenir. Réſolu de marcher le jour ſuivant, il crut devoir éprouver le zèle de ſes troupes, & d'une voix qui imprimoit le reſpect : « Vengeurs des forfaits (leur dit-il), défenſeurs de la cauſe publique, ſeule armée de vrais Romains, vous à qui le Sénat a donné à ſoutenir, non l'ambition d'un ſeul homme, mais les droits, la liberté de tous, faites des vœux pour le combat. Le fer & le feu ravagent l'Heſpérie, les Gaulois deſcendent comme un torrent du ſommet des Alpes, le ſang romain a déjà ſouillé le glaive de Céſar : graces aux Dieux, c'eſt nous qui avons reçu les premiers outrages de la guerre ; c'eſt ſur l'agreſſeur que le crime en retombe ; & Rome qui daigne me confier ſes droits, nous en demande le châtiment. Ce n'eſt point un juſte ennemi que nous allons combattre, c'eſt un citoyen rebelle & perfide que nous allons

punir ; & ſon attentat mérite auſſi peu le nom de guerre, que le complot de Catilina, lorſqu'avec Lentulus & Céthegus, ſes conjurés, il réſolut d'embraſer Rome. O Céſar (15), quelle rage t'aveugle ! toi, que les deſtins appeloient au rang des Metellus & des Camilles, tu préferes de groſſir le nombre des Marius & des Cinna ! Viens donc périr, comme Lépide, Carbon, Sertorius ont péri. Encore eſt-ce m'avilir que de tourner contre toi mes armes : je rougis que Rome occupe mes mains à terraſſer un furieux. Que n'eſt-il revenu vainqueur des Parthes, ce Craſſus qui nous délivra de Spartacus & de ſes complices ! ce ſeroit à lui de nous venger de toi. Mais puiſque les Dieux daignent t'accorder l'honneur de tomber ſous mes coups, tu vas éprouver ſi les ans ont énervé mon bras, ou glacé le ſang dans mes veines ; ſi, pour avoir ſouffert la paix, nous ſommes effrayés de la guerre. Laiſſez (16), Romains, laiſſez croire à Céſar que Pompée eſt amolli par le repos, ou

abattu ſous le poids des années : l'âge n'a rien d'effrayant dans un capitaine ; conſolez-vous de marcher ſous un vieux chef, contre de vieux ſoldats. Du reſte, je ſuis parvenu au plus haut point de grandeur auquel un ſimple citoyen puiſſe être élevé par un peuple libre. Rome n'a laiſſé au deſſus de moi que la place d'un tyran. Celui qui dans l'Etat veut me ſurpaſſer, n'aſpire donc plus au rang d'un citoyen, mais d'un roi. Auſſi voyez-vous dans mon armée tout ce que Rome a de plus illuſtre, les Pères de la patrie, les Conſuls eux-mêmes, ſous les drapeaux de la liberté. Lequel des deux ſera vainqueur, ou de Céſar ou du Sénat ? J'oſe croire que la Fortune auroit honte de balancer. Et de quoi s'enorgueillit ce jeune audacieux ? Eſt-ce d'avoir employé dix ans à conquérir la Gaule ? eſt-ce d'avoir abandonné honteuſement les bords du Rhin ? eſt-ce d'avoir été chaſſé du rivage britannique, & d'avoir attribué le mauvais ſuccès de ſa folle entrepriſe aux obſtacles d'une mer inconſtante & pleine

d'écueils ? Son audace triompheroit-elle de voir Rome entière ſous les armes s'éloigner du ſein de ſes Dieux ? Ah ! jeune inſenſé, connois mieux ce peuple : il ne te ſuit pas, il me ſuit ; il me ſuit, moi qui dans deux mois ai purgé la mer de pirates ; moi qui, plus heureux que Sylla, ai vu ce Mitridate qu'on ne pouvoit dompter, & qui depuis ſi long-temps retardoit les deſtins de Rome, errant dans les déſerts du Boſphore & de la Scythie, & réduit à ſe donner la mort. Oui, Romains, j'oſe le dire pour juſtifier votre confiance & la mienne ; j'ai porté la gloire de nos armes dans tous les climats que le ſoleil éclaire ; & la guerre civile eſt la ſeule que j'ai laiſſée à faire à Céſar ».

Cette harangue ne fut point ſuivie de l'acclamation des cohortes ; elles ne demandèrent point le ſignal du combat qu'on leur annonçoit. Pompée lui-même, intimidé par ce ſilence, crut devoir s'éloigner, plutôt que de courir les riſques d'un combat d'où dépendoit le ſort du

monde, avec une armée déjà vaincue au ſeul bruit du nom de Céſar.

Tel qu'un taureau chaſſé des pâturages par un taureau plus vigoureux, va ſe cacher au fond des forêts, & ne revient tenter le combat que lorſque ſon front, que l'âge affermit, ſe ſent armé de toutes ſes forces; tel Pompée, trop foible encore pour réſiſter à Céſar, lui abandonne l'Italie, & ſe retire à travers les campagnes de la Pouille, dans les murs de Brunduſium (*a*).

Cette ville fut jadis habitée par des Crétois qui s'étoient embarqués avec Théſée, vainqueur du Minotaure, & que les vaiſſeaux athéniens avoient dépoſés ſur nos bords. Elle eſt ſituée vers la pointe de l'Italie, à l'entrée de la mer Adriatique, ſur une langue de terre qui s'avance & ſe courbe en croiſſant, comme pour embraſſer les flots. Ce ſeroit un port mal aſſuré, s'il n'étoit couvert par une île dont les rochers briſent l'effort des vagues & des vents. Des deux côtés

(*a*) Brindes.

du port, la nature a élevé deux chaînes de montagnes qui repouſſent la mer, & qui défendent aux orages de troubler l'aſile des vaiſſeaux, que des cables tremblans y retiennent à l'ancre. De là on gagne la pleine mer, ſoit qu'on faſſe voile vers l'île de Corcyre, ſoit que du côté de l'Illyrie on veuille arriver au port d'Epidaure. C'eſt le refuge des Nochers, lorſque tous les flots de la mer Adriatique ſont ſoulevés, que les nuages enveloppent les montagnes de l'Epire, & que l'île de Saſon diſparoît ſous les vagues écumantes. Là, Pompée, qui ne pouvoit plus compter ſur l'Italie, ni tranſporter la guerre en Eſpagne, dont il étoit ſéparé par la chaîne immenſe des Alpes, dit à l'aîné de ſes enfans (*a*) : « Allez, mon fils, parcourez le monde; ſoulevez le Nil & l'Euphrate; armez tous les peuples à qui le nom de Pompée eſt connu, toutes les villes où mes exploits ont rendu Rome recommandable; que les pirates de Cilicie

(*a*) Cn. Pompée.

abandonnent les champs que je leur ai donnés en partage, & ſe répandent de nouveau ſur les mers d'où je les ai chaſſés : appelez à mon ſecours Ptolomée, dont je ſuis l'appui, & Tigrane qui me doit ſa couronne, & Pharnace que j'ai revêtu de la dépouille de ſon père : n'oubliez ni les habitans vagabons de l'une & de l'autre Arménie, ni les Nations féroces qui occupent les bords de l'Euxin, ni celles qui couvrent les ſommets du Riphée, ni celles qui voyagent ſur les glaces du Palus Méotide : que vous dirai-je enfin ? Allumez la guerre dans tout l'Orient ; que tout ce que j'ai vaincu ſur la terre embraſſe ma défenſe, & que mes triomphes viennent groſſir mon camp. Vous, Conſuls, au premier ſouffle de Borée, paſſez en Epire ; allez amaſſer de nouvelles forces dans les champs de la Grèce & de la Macédoine, tandis que l'hiver nous laiſſe reſpirer ». Il commande ; on met à la voile, & on s'empreſſe de lui obéir.

Cependant (17) Céſar, trop ardent pour

laiſſer repoſer ſes armes, de peur de donner au ſort le temps de changer, preſſe Pompée & le ſuit pas à pas. Tout autre que lui ſeroit content d'avoir d'une première courſe pris tant de villes, forcé tant de remparts, conquis ſans obſtacle cette Reine du monde, cette Rome, le plus haut prix que la victoire ait jamais offert. Mais Céſar, qui ne perd jamais un inſtant, & qui ne compte avoir rien fait, tant qu'il lui reſte encore à faire, Céſar s'attache avec fureur à la perte de ſon rival. Quoiqu'il poſſède toute l'Italie, ſi Pompée en occupe le rivage, il lui ſemble qu'elle leur ſoit commune; ſon chagrin ne peut l'y ſouffrir. C'eſt peu de le chaſſer de l'Italie, il veut lui interdire les mers; & pour lui couper le paſſage, il entreprend d'élever devant le port une barrière de rochers. Ces immenſes travaux ſont perdus: les rochers tombent, la mer les dévore, & des montagnes entaſſées ſont englouties ſous le ſable. Céſar voyant que ces maſſes énormes ne trouvoient pas de fond qui les ſoutînt, prit le parti de

faire abattre des forêts, & de lier les arbres l'un à l'autre par de longues chaînes. Xercès autrefois (dit-on) ſe fit ſur les flots une route ſemblable : il joignit l'Europe avec l'Aſie par un pont de vaiſſeaux, & ſur ce pont il traverſa le Boſphore à la tête de ſon armée, lorſqu'il força la mer Egée de porter ſes voiles autour du mont Athos. Ainſi, les forêts enchaînées & flottantes ferment l'embouchure du port où Céſar aſſiége Pompée. Les travaux s'avancent, des remparts s'élèvent, & des tours mouvantes ſemblent ſortir des eaux.

Pompée, étonné de voir une terre nouvelle s'élever entre la mer & lui, cherche avec un mortel effroi le moyen de s'ouvrir un paſſage, & d'affoiblir ſon ennemi en diſperſant la guerre ſur des bords éloignés. Il fait avancer contre la digue des navires armés que les vents pouſſent à pleines voiles : les pierres, les dards, les torches allumées volent au milieu des ténèbres ; les ouvrages s'écroulent, & la mer eſt ouverte. Pompée, à la faveur de la nuit, ſaiſit enfin l'inſtant de s'échapper :

il défend que le ſon de la trompette, le cri des matelots faſſent retentir le rivage, & que l'on donne le ſignal du départ. On n'entendit pas une ſeule voix dans le moment qu'on dreſſa les mâts, qu'on leva l'ancre, & qu'on mit à la voile. Les pilotes, glacés de crainte, gardèrent un profond ſilence ; les matelots, ſuſpendus aux cordages, furent même attentifs à ne pas les agiter, de peur que le bruit excité dans l'air ne décelât l'évaſion de la flotte.

Le ſoleil entroit dans le ſigne de la Balance, lorſque Pompée partit de ces bords. O fortune (18) ! il te demande comme une faveur de lui permettre d'abandonner l'Italie, puiſque tu lui défends de la conſerver. A peine encore les deſtins y conſentent ; l'onde entr'ouverte & refoulée par tant de vaiſſeaux qui la ſillonnoient, fit entendre un long mugiſſement. Alors les ſoldats de Céſar, à qui cette ville infidèle, & qui changeoit avec la Fortune, avoit ouvert ſes portes & livré ſes murs, gagnent l'embouchure du port par les deux bouts de ſon enceinte, & frémiſ-

ſent de voir que la flotte ennemie s'eſt échappée & vogue en pleine mer. O comble d'orgueil (19) ! la fuite de Pompée eſt pour Céſar une foible victoire.

Le paſſage étoit plus étroit que celui qui ſépare l'Eubée de la Béotie : deux vaiſſeaux s'y arrêtent ; on les attire au bord ; & là, pour la première fois, les flots de la mer ſont rougis du ſang de la guerre civile. Le reſte de la flotte s'éloigne, & abandonne ces deux vaiſſeaux.

Déjà les couleurs dont brille l'Orient, annoncent le retour de l'Aurore : ſa lumière, teinte d'un rouge vermeil, commence à effacer les étoiles voiſines : la Pléïade commence à pâlir, l'Ourſe languiſſante ſe plonge dans l'azur du ciel, & Lucifer lui-même ſe dérobe à l'éclat du jour. Toi, Pompée (20), tu vogues à voiles déployées ; mais tu n'as plus avec toi cette Fortune qui t'accompagnoit lorſque tu forçois les pirates à te céder l'empire des mers : laſſe de tes triomphes, elle t'abandonne. Chaſſé du ſein de ta patrie avec ton épouſe & tes enfans, chargé de tes

Dieux domeſtiques, & traînant la guerre après toi, grand toutefois encore dans ton exil, tu vois les peuples marcher à ta ſuite : le deſtin ſemble chercher des régions éloignées pour y conſommer ta ruine : non que les Dieux veuillent te refuſer un tombeau dans les murs qui t'ont vu naître ; mais en condamnant l'Egypte à porter l'opprobre de ta mort, ils ont fait grace à l'Italie. Ils ordonnent à la Fortune d'aller cacher ſon crime ſous un ciel étranger ; ils veulent épargner à Rome la douleur de voir ſes campagnes ſouillées du ſang de ſon Héros.

EXCERPTA
EX LIBRO SECUNDO.

(1) SIVE parens rerum, cum primum informia regna,
Materiamque rudem, flammâ cedente recepit,
Fixit in æternum cauſas, qua cuncta coercet
Se quoque lege tenens, & ſecula juſſa ferentem
Fatorum immoto diviſit limine mundum;
Sive nihil poſitum eſt, ſed fors incerta vagatur,
Fertque refertque vices, & habent mortalia caſum;
Sit ſubitum quotcumque paras; ſit cæca futuri
Mens hominum fati; liceat ſperare timenti.

(2) . . . . . Solatia fati
Carthago Mariuſque tulit: pariterque jacentes
Ignovêre Deis.

(3) Ille fuit vitæ Mario modus, omnia paſſo
Quæ pejor fortuna poteſt, atque omnibus uſo
Quæ melior; menſoque, homini quid fata parārent.

(4) . . . . . Perière nocentes;
Sed cum jam ſoli poſſent ſupereſſe nocentes.
Tunc data libertas odiis, reſolutaque legum
Frænis ira ruit. Non uni cuncta dabantur;
Sed fecit ſibi quiſque nefas. Semel omnia victor
Juſſera.

Jusserat. Infandum domini per viscera ferrum
Exegit famulus ; nati maduêre paterno
Sanguine. Certatum est, cui cervix cæsa parentis
Cederet. In fratrum ceciderunt præmia fratres.

(5) Intrepidus tanti sedit securus ab alto
Spectator sceleris : miseri tot millia vulgi
Non piguit jussisse mori.

(6) Invenit insomni volventem publica curâ
Fata virum, casusque urbis, cunctisque timentem,
Securumque sui ; fariique his vocibus orsus.
Omnibus expulsæ terris, olimque fugatæ
Virtutis jam sola fides, quam turbine nullo
Excutiet fortuna tibi ; tu mente labantem
Dirige me ; dubium certo tu robore firma.
Namque alii Magnum, vel Cæsaris arma sequantur,
Dux Bruto Cato solus erit. Pacemne tueris,
Inconcussa tenens dubio vestigia mundo ?
An placuit, ducibus scelerum, populique furentis
Cladibus immissum ; civile absolvere bellum ?
Quemque suæ rapiunt scelerata in prælia causæ :
Hos polluta domus, legesque in pace timendæ ;
Hos ferro fugienda fames, mundique ruinæ
Permiscenda fides. Nullum furor egit in arma.
Castra petunt magnâ victi mercede ; tibi uni
Per se bella placent. Quid tot durasse per annos
Profuit immunem corrupti moribus ævi ?
Hoc solum longæ pretium virtutis habebis ?
Accipient alios, facient te bella nocentem.

Ne tantum, ô ſuperi! liceat feralibus armis,
Has etiam moviſſe manus: nec pila lacertis
Miſſa tuis cæca telorum in nube ferantur;
Nec tanta incaſſum virtus eat. Ingeret omnis
Se belli fortuna tibi. Quis nolet ab iſto
Enſe mori, quamvis alieno vulnere labens,
Et ſcelus eſſe tuum? Meliùs tranquilla ſine armis
Otia ſolus ages, ſicut cœleſtia ſemper
Inconcuſſa ſuo volvuntur ſidera lapſu.
Fulminibus proprior terræ ſuccenditur aër,
Imaque telluris ventos, tractuſque coruſcos
Flammarum accipiunt; nubes excedit Olympus,
Lege deûm. Minimas rerum diſcordia turbat;
Pacem ſumma tenent. Quam lætè Cæſaris aures
Accipient tantum veniſſe in prœlia civem!
Nam prælata ſuis nunquam diverſa dolebit
Caſtra Ducis Magni. Nimium placet ipſe, Catoni
Si bellum civile placet. Pars magna Senatûs,
Et Duce privato geſturus prœlia Conſul
Sollicitant, procereſque alii: quibus adde Catonem
Sub juga Pompeii; toto jam liber in orbe
Solus Cæſar erit. Quod ſi pro legibus arma
Ferre juvat patriis, libertatemque tueri;
Nunc neque Pompeii Brutum, neque Cæſaris hoſtem,
Poſt bellum victoris habe. Sic fatur; at illi
Arcano ſacras reddit Cato pectore voces.

(7) Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur,
Sed quò fata trahunt, virtus ſecura ſequetur.
Crimen erit ſuperis & me feciſſe nocentem.

Sidera quis, mundumque velit ſpectare cadentem,
Expers ipſe metûs? . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Genteſne furorem
Heſperium ignotæ Romanaque ſigna ſequentur,
Deductique fretis alio ſub ſidere reges;
Otia ſolus agam? Procul hunc arcete furorem
O ſuperi, moturâ Dacas ut clade Getaſque
Securo me Roma cadat! Ceu morte parentem
Natorum orbatum, longum producere funus
Ad tumulum jubet ipſe dolor; juvat ignibus atris
Inſeruiſſe manus, conſtructoque aggere buſti
Ipſum atras tenuiſſe faces; non ante revellar,
Examinem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, Libertas, & inanem proſequar umbram.
Sic eat: immites Romana piacula divi
Plena ferant: nullo frodemus ſanguine bellum.
O utinam, Cœlique Deis, Erebique liberet
Hoc caput in cunctas damnatum exponere pœnas!
Devotum hoſtiles Decium preſsêre catervæ;
Me geminæ figant acies; me barbara telis
Rheni turba petat: cunctis ego pervius haſtis
Excipiam medius totius vulnera belli.
Hic redimat ſanguis populos; hac cæde luatur
Quidquid Romani meruerunt pendere mores.
Ad juga cur faciles populi, cur fæva volentes
Regna pati pereunt? Me ſolum invadite ferro,
Me fruſtra leges & inania jura tuentem:
Hic dabit hic pacem jugulus, finemque laborum

Gentibus Heſperiis: poſt me regnare volenti
Non opus eſt bello. Quin publica ſigna, Ducemque
Pompeium ſequimur? Nam, ſi fortuna favebit,
Hunc quoque totius ſibi jus promittere mundi
Non bene compertum eſt: ideo me milite vincat,
Ne ſibi viciſſe putet.

(8) Interea, Phœbo gelidas pellente tenebras,
Pulſatæ ſonuere fores: quas ſancta relicto
Hortenſi mœrens irrupit Marcia buſto.
Quondam virgo toris melioris juncta mariti;
Mox, ubi connubii pretium merceſque ſoluta eſt
Tertia jam ſoboles; alios fecunda penates
Impletura datur, geminas è ſanguine matris
Permiſtura domos. Sed poſtquam condidit urnâ
Supremos cineres, miſerando concita vultu,
Effuſas laniata comas, concuſſaque pectus
Verberibus crebris, cinereſque ingeſta ſepulcri,
Non aliter platitura viro, ſic mœſta profatur:
Dum ſanguis inerat, dum vis materna, peregi
Juſſa Cato; & geminos excepi feta maritos.
Viſceribus laſſis, partuque exhauſta, revertor
Jam nulli tradenda viro. Da fœdera priſci
Illibata tori; da tantùm nomen inane
Connubii; liceat tumulo ſcripſiſſe, *Catonis*
Marcia; nec dubium longo quæratur in ævo,
Mutarim primas expulſa, an tradita tædas.
Non me lætorum ſociam, rebuſque ſecundis
Accipis: in curam venio, partemque laborum.
Da mihi caſtra ſequi. Cur tutâ in pace relinquar,

Et ſit civili proprior Cornelia bello ?
Hæ flexêre virum voces, & tempora quamquam
Sunt aliena toris, jam fato in bella vocante,
Fœdera ſola tamen, vanâque carentia pompâ
Jura placent, ſacriſque Deos admittere teſtes.

(9) Sic, ut erat, mœſti ſervans lugubria cultûs,
Quoque modo natos, hoc eſt amplexa maritum.

(10) Junguntur taciti, contentique auſpice Bruto.

(11) Ille nec horificam ſancto dimovit ab ore
Cæſariem, duroque admiſit gaudia vultu.
Ut primum tolli feralia viderat arma,
Intonſos rigidam in frontem deſcendere canos
Paſſus erat, mœſtamque genis increſcere barbam.
Uni quippe vacat, ſtudiiſque odiiſque carenti,
Humanum lugere genus. Nec fœdera priſci
Sunt tentata tori. Juſto quoque robur amori
Reſtitit. Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit : ſervare modum, finemque tenere,
Naturamque ſequi, patriæque impendere vitam;
Nec ſibi, ſed toti gentium ſe credere mundo.
Huic epulæ, viciſſe famem; magnique penates,
Submoviſſe hiemem tecto; pretioſaque veſtis,
Hirtam membra ſuper, Romani more Quiritis,
Induxiſſe togam. Veneris huic maximus uſus
Progenies : Urbi pater eſt, Urbique maritus :
Juſticiæ cultor, rigidi ſervator honeſti :
In commune bonus : nulloſque Catonis in actus

Subrepſit, partemque tulit ſibi nata voluptas.

(12) Conceſsâ pudet ire viâ, civemque videri.

(13) . . . . . Ut cum mare poſſidet Auſter
Flatibus horriſonis, hunc æquora tota ſequuntur:
Si rurſus tellus, pulſu laxata tridentis
Æolii, tumidis immittat fluctibus Eurum;
Quamvis icta novo, ventum tenuere priorem
Æquora; nubiferoque polus cùm ceſſerit Euro,
Vendicat unda Notum.

(14) Vive, licet nolis; & noſtro munere, dixit,
Cerne diem. Victis jam ſpes bona partibus eſto,
Exemplumque mei; vel, ſi libet, arma retenta;
Et nihil hac veniâ, ſi viceris ipſe, paciſcor.
Fatur; & aſtrictis laxari vincula palmis
Imperat. Heu quantò melius, vel cæde peractâ,
Parcere Romano potuit fortuna pudori!
Pœnarum extremum civi, quod caſtra ſecutus
Sit patriæ, Magnumque Ducem, totumque Senatum,
Ignoſci. Premit ille graves interritus iras;
Et ſecum: Romamne petes, paciſque receſſus
Degener? In medios belli non ire furores,
Jamdudum moriture, paras? Rue certus, & omnes
Lucis rumpe moras, & Cæſaris effuge munus.

(15) O rabies miſeranda ducis! cum fata Camillis
Te, Cæſar, magniſque velint miſcere Metellis,
Ad Cinnas, Marioſque venis!

(16) . . . . . Licet ille ſolutum
Defectumque vocet, ne vos mea terreat ætas.
Dux ſit in his caſtris ſenior, dum miles in illis.
Quo potuit civem populus perducere liber,
Aſcendi; ſupraque nihil niſi regna reliqui.
Non privata cupit, Romana quiſquis in urbe
Pompeium tranſire parat. Hinc conſul uterque,
Hinc acies ſtatura Ducum. Cæſarne, Senatus
Victor erit? Non tam cæco trahis omnia curſu,
Teque nihil, Fortuna, pudet.

(17) At nunquam patiens pacis, longæque qnietis
Armorum, ne quid fatis mutare liceret,
Aſſequitur, generique premit veſtigia Cæſar.
Sufficerent aliis primo tot mœnia curſu
Rapta, tot oppreſſæ dejectis hoſtibus arces,
Ipſa caput mundi, bellorum maxima merces,
Roma capi facilis; ſed Cæſar in omnia præceps,
Nil actum credens, dum quid ſupereſſet agendum,
Inſtat atrox; & adhuc, quamvis poſſederit omnem
Italiam, extremo ſedeat quod littore Magnus,
Communem tamen eſſe dolet.

(18) Dux etiam votis hoc te, Fortuna, precatur,
Quam retinere vetas, liceat ſibi perdere ſaltem
Italiam. Vix fata ſinunt.

(19) Heu pudor! exigua eſt fugiens victoria Magnus!

(20) . . . . . Pelagus jam, Magne, tenebas
Non ea fata ferens, quæ, cum ſemper æquora toto

Prædonem ſequerere mari. Laſſata triumphis
Deſcivit fortuna tuis. Cum conjuge pulſus,
Et natis, totoſque trahens in bella penates,
Vadis adhuc ingens populis comitantibus exul.
Quæritur indignæ ſedes longinqua ruinæ.
Non quia te ſuperi patrio privare ſepulchro
Maluerint: Phariæ buſto damnantur arenæ;
Parcitur Heſperiæ, procul hoc ut in orbe remoto
Abſcondat Fortuna nefas, Romanaque tellus
Immaculata ſui ſervetur ſanguine Magni.

Argument du troiſième Livre.

PENDANT le trajet de la flotte, Pompée ſe livre au ſommeil, & voit l'ombre de Julie en ſonge. Il aborde dans l'Illyrie. Céſar ſe rend à Rome : il y aſſemble le Sénat. Il veut faire ouvrir le temple de Saturne pour en enlever le tréſor public. Le Tribun Metellus s'y oppoſe : ſa réſiſtance eſt vaine, & le tréſor eſt enlevé. Pompée engage dans ſon parti les peuples de l'Orient, du Midi, & du Nord. Céſar, avec ſes légions, franchit les Alpes pour aller en Eſpagne : Marſeille refuſe de ſe donner à lui. Siége de Marſeille. La forêt des Druides eſt abattue. Céſar, impatient de ſe rendre en Eſpagne, laiſſe à ſes lieutenans le ſoin de pourſuivre le ſiége. Les Marſeillois mettent le feu aux travaux

de Céſar. Sa flotte, commandée par D. Brutus, ſe préſente devant Marſeille. Combat ſur mer.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que le vent du midi enfloit la voile, & pouſſoit la flotte ſur l'humide plaine, tous les yeux étoient tournés du côté de la vaſte mer; Pompée lui ſeul ne put détacher ſes regards du rivage de l'Italie, qu'il voyoit pour la dernière fois. Mais bientôt cette terre chérie diſparoît à ſa vue, & ſes montagnes couronnées de nuages s'évanouiſſent dans le lointain.

Accablé d'ennuis, épuiſé de fatigue, le Héros enfin ſuccombe & ſe livre au ſommeil. Alors l'image de Julie (1) perçant la terre, ſe préſente à lui, comme une furie, ſur un tombeau qui vomit des

feux. « Ton crime eſt retombé ſur moi (lui dit-elle) ; on me traîne de l'Elyſée dans le Tartare, de l'aſile des ames juſtes au noir ſéjour des mânes criminels. J'ai vu les Euménides s'armer de torches empoiſonnées, pour les ſecouer au milieu de vous. Le Nocher du brûlant Achéron prépare des barques ſans nombre. On agrandit les cachots des enfers. Les furies ſuffiront à peine à châtier tant de criminels ; les mains des Parques vont ſe laſſer à trancher les jours de tant de victimes. Il t'en ſouvient, Pompée ; le temps de notre hymen a été celui de tes triomphes. Tu as changé de fortune en changeant d'épouſe. Elle eſt née pour le malheur de tous ſes maris, cette Cornélie, femme ſans pudeur, qui n'a pas rougi d'entrer dans mon lit, quand mon bûcher fumoit encore. Qu'elle ſoit donc ſans ceſſe attachée à tes pas & ſur les mers & dans les camps ; pourvu que je trouble ton ſommeil auprès d'elle, & que je dérobe à ton indigne amour tous les momens que tu lui deſtines. Céſar & Julie s'em-

parent de toi. Mon père le jour, & moi la nuit, nous t'occuperons ſans relâche. Le Léthé ne t'a point effacé de ma mémoire. Les Dieux des enfers m'ont permis de te pourſuivre & de me venger. Tu me verras, au ſignal du combat, m'élever entre les deux armées. Mon ombre ne ſouffrira jamais que tu ceſſes d'être le gendre de Céſar. Tu crois en vain trancher avec l'épée les nœuds d'une ſainte alliance ; la guerre civile va te rendre à moi ». A ces mots elle ſe dérobe à ſon époux, qui lui tend les bras.

Il s'éveille, & ſa frayeur ſe diſſipe avec ſon ſommeil. Les menaces du ciel & des enfers, loin de l'abattre, l'élèvent au deſſus de lui-même. Il voit ſa perte, & il y court. Pourquoi (dit-il) m'effrayer d'un vain ſonge ? Ou la mort n'eſt rien, ou elle ne doit laiſſer aucun reſſentiment de la vie ; & ni l'amour ni la haîne ne nous ſuivent dans le tombeau.

Déjà le ſoleil ſe plongeoit au ſein de l'onde, & nous cachoit de ſon globe enflammé ce que la lune nous dérobe du

ſien lorſqu'elle approche de ſa plénitude, ou qu'elle commence à s'en éloigner. Ce fut alors que la côte d'Illyrie offrit un aſile sûr, un accès facile aux vaiſſeaux de Pompée. On ploie les voiles, on baiſſe les mâts, & l'on aborde à l'aide des rames (*a*).

Dès que Céſar, à qui les vents enlevoient ſa proie, & qui l'avoit ſuivie des yeux, ſe trouva ſeul au bord de l'Italie, loin de ſe réjouir d'en avoir chaſſé ſon rival, il gémit de voir qu'il lui eût échappé. Aucun ſuccès ne le flatte, s'il ne décide de l'empire du monde : la victoire elle-même eſt trop achetée s'il faut l'attendre. Mais oubliant pour un temps la guerre, & tout occupé des ſoins de la paix, il cherche à ſe concilier la légère faveur du peuple : il ſait que la diſette ou l'abondance décide le plus ſouvent de ſa haîne ou de ſon amour ; que celui qui nourrit ſon oiſiveté en eſt le maître;

(*a*) Pompée avoit onze légions, & environ ſept mille hommes de cavalerie.

au lieu qu'il n'eſt point de crainte (2) qui retienne un peuple affamé. Il charge Curion d'aller (*a*) enlever les blés de la Sicile, & Valérius ceux de la Sardaigne. Ces deux îles ſont renommées par la richeſſe de leurs moiſſons : nulle autre contrée de la terre n'a tant de fois répandu l'abondance dans l'Italie. A peine la Libye eſt-elle plus fertile, dans les années même où les vents du midi permettent à Borée d'aſſembler les nuages vers le milieu de l'axe du monde, & d'y verſer des pluies abondantes.

Acquitté de ce premier ſoin, Céſar marche à Rome en vainqueur. Ses légions le ſuivent, mais déſarmées, & portant ſur le front le doux préſage de la paix.

Dieux ! s'il ne revenoit dans ſa patrie que chargé des dépouilles des peuples de la Gaule & du Nord, quel triomphe pour lui, quelle pompe ! Le Rhin, l'Océan

(*a*) Avec trois légions, pour paſſer de là en Afrique. *Céſ. de la guerre civile, liv.* 1.

lui-même enchaînés à ſon char, la Bretagne & la Gaule captives ! que de gloire il a perdu en abuſant de la victoire ! Les habitans des villes (3) n'accourent point ſur ſa route avec une joie tumultueuſe; ils le voient paſſer, & baiſſent les yeux, ſaiſis d'une terreur muette. En aucun lieu le peuple des campagnes ne ſe précipite au devant de ſes pas. Céſar s'applaudit cependant de leur inſpirer tant de crainte: à peine eût-il préféré leur amour. Déjà il a paſſé la fortereſſe d'Anxur & la forêt conſacrée à la Diane de Scythie; déjà il découvre d'une éminence cette Rome qu'il n'avoit pas vue depuis dix ans qu'avoit duré la guerre des Gaules. Il s'étonne lui-même de l'état où il l'a réduite, & il lui adreſſe ces mots : « Eſt-il poſſible (4), ô ſéjour des Dieux, que l'on abandonne tes murs ſans y être forcé par la guerre ! Et quelle ville méritera qu'on la défende, ſi ce n'eſt Rome ? Heureuſement ce n'eſt ni le Parthe, ni le Dace uni au Gète, ni le Sarmate ſecondé du Pannonien qui te menace : la Fortune

Fortune n'oppoſe qu'un citoyen qui t'aime, au chef timide qui n'oſe te garder ».

Bientôt Céſar entre dans Rome, où l'épouvante l'a devancé : car on s'attend qu'il va la livrer au pillage, comme une ville priſe d'aſſaut, ſaccager ſes murs, embraſer ſes temples, enſevelir les Dieux de la patrie ſous les débris de leurs autels. On ne doute pas qu'il ne veuille tout ce qu'il peut ; & comme il peut tout, il n'eſt rien qu'on ne craigne. On ne feint pas même de le voir avec joie, & de faire des vœux pour lui ; la haîne occupe & remplit tous les cœurs.

Les pères de la patrie, du fond de leur retraite, ſe rendent au temple d'Apollon, où Céſar les fait appeler. C'eſt la première fois qu'un citoyen oſe convoquer le Sénat. On n'y voit point de ſièges réſervés pour les Conſuls & le Préteur, pour les Cenſeurs & les Ediles : Céſar réunit toutes ces dignités en lui ſeul ; & c'eſt pour entendre la volonté d'un homme que le Sénat eſt aſſemblé. Les Pères conſcrits

prennent place, réſolus de conſentir à tout, ſoit qu'il demande un trône ou des autels, l'exil ou la mort du Sénat lui-même. Graces aux Dieux, Céſar eut honte d'exiger ce que Rome n'eût pas eu honte de permettre (*a*).

Cependant la Liberté indignée oſa ſe révolter encore, & tenter, par l'organe d'un citoyen, ſi les lois pourroient réſiſter à la force. Le Tribun Métellus (*b*), voyant qu'on alloit enlever le tréſor du temple de Saturne, accourut, ſe fit un paſſage à travers le cortège de Céſar, & ſe préſenta ſur le ſeuil du temple qu'on alloit ouvrir. L'avarice eſt donc la ſeule paſſion qui brave le fer & la mort (5) ? Céſar foule aux pieds les lois, ſans que perſonne s'arme pour elles ; & le plus vil de tous les biens, l'or excite un ſoulèvement. Métellus s'oppoſe au pillage du

(*a*) Tous les Hiſtoriens atteſtent la modération dont il uſa. Il ne parla que du ſoin de la République, de réconciliation, & de paix.

(*b*) Céſar, dans ſes Commentaires, a paſſé ce fait ſous ſilence.

temple, & s'adreſſant à Céſar : « Tu n'ouvriras ces portes (lui dit-il) qu'après m'avoir percé le ſein, & tu n'emporteras les dépouilles du temple, que ſouillé du ſang d'un Tribun. Tu ſais ſi les Dieux laiſſent violer impunément cette dignité ſainte, & ſi les Euménides l'ont vengée de l'impiété de Craſſus (*a*) ? Sois ſacrilège à ſon exemple ; tire ce glaive, & frappe ſans rougir. Tu n'as point à craindre les yeux du peuple : nous ſommes ſeuls, Rome eſt déſerte. Mais dis-moi, tyran, que veux-tu ? Livrer la patrie en proie à tes ſoldats ? Il te reſte encore tant de provinces, tant de villes à ruiner ! Qu'as-tu beſoin des tréſors de la paix ? n'as-tu pas tous ceux de la guerre » ?

Ce diſcours alluma la colère du vainqueur. « Tu te flattes en vain (lui dit-il) d'obtenir de moi une mort honorable : non, Métellus, ma main ne ſera point

(*a*) Ateius, Tribun du peuple, n'ayant pu l'empêcher de partir de Rome pour aller faire la guerre aux Parthes, le chargea de malédictions. *Plut. vie de Craſſus.*

ſouillée d'un ſang auſſi vil que le tien. Il n'eſt point de marque d'honneur qui te rende digne de mon reſſentiment. C'eſt donc à toi que Rome confie la défenſe de ſa liberté ? Certes le temps a bien changé les choſes, ſi les lois aiment mieux s'appuyer ſur Métellus, que de fléchir devant Céſar » ! Alors, impatient de voir que le Tribun ne quittoit point la porte du temple, il regardoit ſes ſoldats rangés autour de lui, & alloit oublier le caractère pacifique dont il s'étoit revêtu, ſi Cotta n'eût diſſuadé Métellus d'une réſiſtance imprudente.

« Sous l'autorité d'un ſeul (6), lui dit-il, la liberté ſe détruit elle-même en s'obſtinant à ne pas fléchir. Vous en conſerverez du moins l'ombre, ſi, en cédant à la néceſſité, vous ſemblez vouloir tout ce qu'elle exige. Nous avons ſubi tant de lois injuſtes ! la ſeule excuſe que peut avoir une ſi honteuſe obéiſſance, c'eſt l'impuiſſance de réſiſter. Qu'ils ſe hâtent d'emporter loin de nous ces tréſors pernicieux, ces fatales ſemences de

guerre. La ruine de l'Etat regarde & intéreſſe un peuple libre ; mais la misère d'un peuple eſclave lui eſt moins onéreuſe qu'à ſes tyrans.

Métellus s'éloigne à ces mots ; & la roche Tarpeïenne, retentiſſant du bruit des portes, annonce à Rome que le temple eſt ouvert. Du fond de ce temple fut alors tiré ce dépôt ſi long-temps inviolable des revenus du peuple romain ; le tribut des Carthaginois, celui de Perſée & de Philippe ; tout l'or que Pyrrhus laiſſa dans tes mains, ô Rome, alors vertueuſe & libre, cet or au prix duquel Fabrice avoit refuſé de te trahir ; ce qu'avoit épargné la frugalité de nos pères ; ce que l'opulente Aſie avoit payé de tribut aux Romains ; ce que Métellus avoit rapporté de l'île de Crète, & Caton de l'île de Chypre ; enfin les dépouilles de l'Orient captif & les richeſſes de tant de Rois étalées tout récemment encore dans les triomphes de Pompée, tout fut envahi ; le temple fut livré à la plus affreuſe ra-

pine; & dès-lors (7), exemple inoui ! Céſar fut plus riche que Rome.

Cependant la fortune de Pompée ſoulevoit les nations, & les attiroit de toutes parts dans ſa querelle & dans ſa ruine. La Grèce, qui voyoit de plus près l'appareil de la guerre, s'empreſſa d'y contribuer. Des campagnes de la Phocide & des deux ſommets du Parnaſſe, des champs de Bœotie que borde le Céphiſe, des environs de Thèbes où coule Dircé, de l'Elide qu'arroſe l'Alphée, avant de traverſer les mers pour aller chercher Aréthuſe, on voit les peuples accourir.

Ceux d'Arcadie deſcendent du Ménale, ceux d'Epire abandonnent les Atamanes, & Dodone qui ne rend plus d'oracles, & ce rivage autrefois célèbre (*a*) où regna la veuve d'Hector. L'Illyrie a pris les armes, l'Iſtrie a ſuivi ſon exemple. Athènes, quoique nouvellement épuiſée de combattans, arme encore quelques vaiſſeaux. Cent

(*a*) Oricum.

villes de Crète uniſſent leurs forces ; la Theſſalie aſſemble les ſiennes : on quitte les bords du Pénée & les forêts du mont Oëta, & ce golfe (*a*) où fut lancé le premier navire qui fendit les mers, l'Argo, qui raſſembla ſur un même rivage des peuples inconnus l'un à l'autre, qui expoſa la race humaine à la fureur des vents & des ondes, & lui apporta une nouvelle mort.

Le Thrace a déſerté l'Hémus, & les bords du Strimon d'où l'on voit ces oiſeaux qui fendent les airs en phalange, fuir aux approches de l'hiver ; & chercher ſur le Nil un climat plus doux. Sur les pas du Thrace s'avancent les habitans de cette île qu'embraſſe le Danube lorſqu'il ſe plonge dans l'Euxin. De leur côté marchent les peuples de Myſie, & ceux d'Eolie qu'abreuve le Caïque, & ceux qui cultivent la ſtérile Ariſbé. La Phrygie aſſemble les ſiens. Pitané ſe voit dépeuplée, ainſi que Célène qui regrette

(*a*) Iolco.

encore le Satyre, imprudent émule du Dieu de la lyre & du chant. On quitte les bords du Méandre & du Marſyas qu'il reçoit dans ſon ſein, & du Pactole qui coule à travers des mines d'or, & de l'Hermus auſſi riche que le Pactole par la fertilité de ſes rives. Ceux de la Troade ſe rendent eux-mêmes ſous les drapeaux d'un Chef qui court avec eux à ſa perte; & la fabuleuſe origine de Céſar deſcendant d'Iule, ne les empêche pas de s'armer contre lui.

Les forêts du Taurus ſont déſertes, les murs de Tharſe abandonnés; les ports de Cilicie retentiſſent des bruyans apprêts d'une flotte, & les Ciliciens, que Cynoſure (*a*) conduit ſi sûrement, traverſent les mers, non plus, comme autrefois, en pirates, mais en guerriers. Avec eux marchent aux combats les ſauvages habitans de la Cappadoce, & ceux de l'Ar-

(*a*) La petite Ourſe, la même que les Phéniciens avoient priſe pour guide dans leur navigation. *Strab. liv. 1. de ſa Géog.*

ménie répandus ſur le mont Amane & ſur les bords du Niphate qui roule des rochers, & ceux des rives de l'Halis que le malheur de Créſus a rendu célèbre. Le Syrien quitte les bords de l'Oronte, l'Iduméen ſes champs ombragés de palmes, le Phénicien les murs de Damas & de Gaza, de Tyr & de Sidon qu'enrichit la pourpre. Ce peuple (8) eſt le premier, ſi l'on en croit la Renommée, qui ait eſſayé de rendre la parole viſible, & de la fixer ſous les yeux. L'Egypte n'avoit point encore appris à tracer la penſée ſur l'écorce de ſes roſeaux ; ſeulement elle gravoit ſur la pierre des figures d'oiſeaux, de reptiles, de quadrupèdes ; & ces images parloient à la vue un langage myſtérieux.

La guerre attire en même temps les peuples heureux qui cultivoient les riches campagnes de l'Euphrate & du Tigre. Ces deux fleuves prennent leur ſource dans la même chaîne de montagnes ; & lorſque, dans leur cours, leurs eaux ſe réuniſſent, on ne ſait plus lequel des deux

noms leur donner. Mais l'Euphrate a l'avantage de ſe répandre, comme le Nil, dans de vaſtes plaines que ſes eaux fertiliſent; tandis que le Tigre ſe perd au ſein de la terre, où il s'eſt fait une route cachée, & ne renaît de ſa nouvelle ſource que pour ſe jeter dans l'Océan.

L'Arabe vient ſous un ciel nouveau, & il s'étonne de n'y voir jamais les ombres s'étendre du côté du midi. La fureur des Romains ſe communique juſqu'au fond de l'Aſie, chez les Orètes & les Carmanes, d'où l'on découvre à peine l'Ourſe & le rapide Bootès. Elle paſſe de même en Afrique chez le brûlant Ethiopien ſi éloigné de nos climats. Ammon ne ceſſe de voir traverſer ſes déſerts par des légions d'hommes armés; & depuis les Syrtes juſqu'au rivage Maure, la Libye a raſſemblé tout ce qu'elle a de combattans. Les peuples qui couvrent les riches bords du Phaſe vont courir les mêmes dangers. Le Parthe belliqueux reſte ſeul en balance entre Céſar & Pompée, & il s'applaudit de les voir diviſés.

Mais les peuples errans dans les déſerts de la Scythie, ceux que le Bactre environne, ceux que l'Hircanie enferme dans ſes forêts, ceux qui vivent au pied du Caucaſe, ſe rangent du parti du Sénat. Des climats glacés où le Tanaïs, ſe précipitant du ſommet du Riphée, ſépare l'Europe de l'Aſie ; des bords du détroit du Palus Méotide, égal au paſſage qu'Alcide ouvrit aux eaux de l'Océan, tous les peuples du nord volent au ſecours de Pompée. Il voit arriver dans ſon camp le Sarmate, voiſin du Moſcovite, l'Arimaſpe qui relève ſes cheveux avec des liens tiſſus de l'or que ſon fleuve roule, le Maſſagette qui, dans les combats, ſe nourrit du ſang du courſier qui le porte, & le Gélon ſi rapide à la courſe, & le Coâtre qui vit dans des forêts dont les chênes touchent aux cieux. Le ſignal de la guerre a mis en mouvement les peuples mêmes de l'Aurore, juſques dans ces régions éloignées où le Gange eſt adoré, le Gange, le ſeul des fleuves de l'univers qui oſe ſuivre un cours oppoſé à celui du Dieu

de la lumière, & s'ouvrir une embouchure en face du ſoleil naiſſant. C'eſt par le Gange que fut arrêté le héros de la Macédoine, ſans qu'il pût arriver aux bords de l'Orient : vainqueur du monde juſqués-là, il s'avoua vaincu par le Gange.

Le même ſignal retentit ſur l'Indus, ce fleuve qui, ſe jetant au ſein des mers par deux bouches profondes, ne s'aperçoit pas dans ſa rapidité que l'Hidaſpe ſe mêle à ſes eaux. En même temps s'uniſſent, pour marcher aux combats, les peuples qui boivent ſur ces bords la douce liqueur qu'un roſeau diſtille, & ceux qui teignent leur chevelure dans le ſuc doré d'une plante, & qui ſement de pierreries le long tiſſu dont ils s'enveloppent, & ceux qui dreſſent eux-mêmes leurs bûchers & ſe jettent vivans au milieu des flammes. O quelle gloire (9) n'eſt-ce pas pour eux de diſpoſer ainſi d'eux-mêmes, &, raſſaſiés de la vie, d'en donner les reſtes aux Dieux !

Ni ſous les drapeaux de Cyrus, ni dans

l'armée de Xercès, ni sur la flotte d'Agamemnon, jamais on n'avoit vu tant de Rois se réunir sous un même Chef, ni tant de peuples différens de vêtemens, de traits, & de langage. Ce sont autant de compagnons que la Fortune veut que Pompée entraîne dans sa vaste ruine, & autant de victimes qu'elle va immoler aux funérailles de ce grand Homme, pour les rendre dignes de lui. Ou plutôt, de peur que l'heureux César n'ait plus d'un combat à livrer pour subjuguer le monde, elle veut le lui donner à vaincre tout à la fois, en un seul jour, dans les champs de la Thessalie.

Dès que César est sorti des murs de Rome, que son aspect faisoit trembler, il semble donner à ses légions des aîles pour franchir les Alpes, à travers les nuages qui les couronnent. Mais tandis que les autres Nations frémissent au nom de César, Marseille, cette colonie de Phocéens, ose rester fidèle à son alliance avec Rome, & préférer le parti le plus juste au plus heureux. Cependant elle veut essayer, par un

langage pacifique, de fléchir la fureur indomptable de Céſar, & la dureté de cette ame ſuperbe. Ses députés, choiſis parmi la jeuneſſe (*a*), s'avancent, l'olive dans les mains, au devant de Céſar & de ſes légions.

« Romains (10), dirent-ils, vos annales atteſtent que dans les guerres du dehors Marſeille a dans tous les temps partagé les travaux & les dangers de Rome ; aujourd'hui même, ſi tu veux, Céſar, chercher dans l'univers de nouveaux triomphes, nos mains vont s'armer, & te ſont dévouées ; mais ſi dans les combats où vous courez, Rome, ennemie d'elle-même, va ſe baigner dans ſon propre ſang, nous n'avons à vous offrir que des larmes & un aſile. Les coups que Rome va ſe porter, nous ſeront ſacrés comme ceux de la foudre. Si les Dieux s'armoient contre les Dieux, ou ſi les géans leur déclaroient la guerre, la piété des humains ſeroit inſenſée d'oſer vouloir les ſecou-

(*a*) Il y avoit quinze députés.

rir par des vœux ou par de foibles armes; & ce ne ſeroit qu'au bruit du tonnerre que l'homme, aveugle ſur le deſtin des Dieux, s'apercevroit que Jupiter ſeroit encore maître de l'Olympe. Ajoutez au reſpect qui nous retient, que des peuples ſans nombre accourent dans vos camps, & que ce monde corrompu n'a pas aſſez le crime en horreur, pour que vos guerres domeſtiques manquent de glaives & de miniſtres. Et plût aux Dieux que la terre entière penſât comme nous, qu'elle refuſât de ſeconder vos haînes, & que nul étranger ne voulût ſe mêler à vos combattans ! Que feriez-vous livrés à vous-mêmes ? Eſt-il un fils à qui les armes ne tombaſſent des mains à la rencontre de ſon père ? Eſt-il des frères. aſſez barbares pour croiſer leurs lances & ſe percer de traits ? La guerre eſt finie, ſi vous êtes privés du ſecours de ceux à qui elle eſt permiſe. Pour nous, la ſeule grace que nous vous demandons, c'eſt de laiſſer loin de nos murs ces drapeaux, ces aigles terribles; de daigner

vous fier à nous, & de conſentir que nos portes ſoient ouvertes à Céſar, & fermées à la guerre. Permets, Céſar, permets qu'il reſte ſur la terre un aſile inacceſſible au crime, & ſûr egalement pour les deux partis, où Pompée & toi, ſi jamais le malheur de Rome vous touche & vous diſpoſe à un accord, vous puiſſiez venir déſarmés. Du reſte, qui peut t'engager, quand la guerre t'appelle en Eſpagne, à ſuſpendre ici ta marche rapide? Eſt-ce de nous que le ſuccès dépend? Nous ne ſommes d'aucun poids dans la balance des deſtins du monde. Depuis que ce peuple, exilé de ſon ancienne patrie, a quitté les murs de Phocée (*a*) livrés aux flammes, quels ont été nos heureux exploits? Enfermés dans d'étroites murailles, & ſur un rivage étranger, notre bonne foi ſeule nous rend illuſtres. Toutefois ſi tu prétends aſſiéger nos murs & briſer nos portes,

(*a*) Phocée, ville d'Ionie, & non pas de Phocide, comme le poëte & bien d'autres l'ont cru.

nous

nous ſommes réſolus à braver le fer & la flamme, & la ſoif & la faim. Si tu nous prives du ſecours des eaux, nous creuſerons, nous lêcherons la terre; ſi le pain nous manque, nous nous réduirons aux alimens les plus immondes. Ce peuple aura le courage de ſouffrir pour ſa liberté tous les maux que ſupporta Sagunte aſſiégée par Annibal. Les enfans qui, dans les bras de leurs mères défaillantes, preſſeront en vain leurs mamelles taries & deſſéchées par la faim, en ſeront arrachés & jetés dans les flammes; l'épouſe demandera la mort à ſon époux chéri; les frères ſe perceront l'un l'autre pour ſe délivrer de la vie; & cette guerre domeſtique nous fera moins d'horreur que celle où tu veux nous forcer ».

Ainſi parla cette vertueuſe jeuneſſe; & Céſar, dont la colère enflammoit les regards, la laiſſe éclater en ces mots: « Ce peuple transfuge compte vainement ſur la rapidité de ma courſe. Tout impatient que je ſuis de me rendre aux extrémités

de la terre, j'aurai le temps de raſer ſes murs. Réjouiſſez-vous, compagnons, le ſort préſente ſur votre paſſage de quoi exercer votre valeur. Nous avons beſoin d'ennemis, comme les vents ont beſoin d'obſtacles pour ramaſſer leurs forces diſſipées, & comme la flamme a beſoin d'aliment. Tout ce qui cède nous dérobe la gloire de vaincre, que la révolte nous offriroit. Marſeille (dit-on) conſent à m'ouvrir ſes portes, ſi j'ai la baſſeſſe de vouloir m'y préſenter ſeul & ſans armes. C'eſt donc peu de m'exclure, elle veut m'enfermer ! Ne croit-elle pas ſe dérober à la guerre qui embraſe le monde ? Lâches (11), vous ſerez punis d'avoir oſé prétendre à la paix ; & vous apprendrez que du temps de Céſar il n'y a point d'aſile plus ſûr au monde que la guerre même ſous ſes drapeaux ». Il dit, & marche vers les murs de Marſeille, où rien n'annonce la frayeur. Il trouve les portes fermées, & les remparts couverts d'une jeuneſſe nombreuſe & réſolue à s'enſevelir ſous ſes murs. Ce ſera pour Mar-

ſeille un honneur immortel, un fait mémorable dans tous les âges, d'avoir ſoutenu ſans abattement les approches de la guerre, d'en avoir ſuſpendu le cours; & tandis que l'impétueux Céſar entraînoit tout ſur ſon paſſage, de n'avoir ſeule été vaincue que par un ſiège pénible & lent. Quelle gloire en effet de réſiſter aux deſtins, & de retarder ſi long-tems la fortune impatiente de donner un maître à l'univers!

Non loin (*a*) de la ville eſt une colline dont le ſommet applani forme un terrein ſpacieux. Cette hauteur, où il eſt facile à Céſar de ſe retrancher par une longue enceinte, lui préſente un camp avantageux & ſûr. Du côté oppoſé à cette colline, & à la même hauteur, s'élève un fort qui pro-

(*a*) *Maſſilia ferè ex tribus oppidi partibus mari alluitur; reliqua quarta eſt quæ aditum habet à terrâ. Hujus quoque ſpatii pars ea quæ ad arcem pertinet, loci naturâ & valle altiſſimâ munita, longam & difficilem habet oppugnationem.* Cæſ. de bell. civ. lib. 2.

tège la ville ; & dans l'intervalle ſont des champs cultivés.

Céſar trouve digne de lui le vaſte projet de combler le vallon, & de joindre les deux éminences. Dabord, pour inveſtir la ville du côté de la terre, il fait pratiquer un long retranchement du haut de ſon camp juſqu'à la mer. Un rempart de gazon (*a*), couronné d'épais créneaux, doit embraſſer la ville, & lui couper les eaux & les vivres qui lui viennent des champs voiſins.

D'immenſes forêts tombent de toutes parts, & les cîmes des montagnes ſont dépouillées de leurs chênes antiques ; car il falloit que le milieu du rempart n'étant comblé que de légers faiſceaux couverts d'une couche de terre, les deux bords fuſſent contenus par des pieux & des poutres ſolidement unies, de peur que ce terrein mal affermi ne s'écroulât ſous le poids des tours.

(*a*) *C. Trebonius aggerem in altitudinem pedum octoginta extruit.* Ibid.

Non loin de la ville étoit un bois ſacré (12) & dès long-tems inviolable, dont les branches entrelacées, écartant les rayons du jour, enfermoient ſous leur épaiſſe voûte un air ténébreux & de froides ombres. Ce lieu n'étoit point habité par le Dieu tutélaire des campagnes, ni par les ſylvains & les nymphes des bois. Mais il déroboit à la lumière un culte barbare & d'affreux ſacrifices. Les autels, les arbres y dégouttoient de ſang humain; &, ſi l'on peut ajouter foi à la ſuperſtitieuſe antiquité, les oiſeaux n'oſoient s'arrêter ſur les rameaux de ce bois ténébreux, ni les bêtes féroces y chercher un repaire; la foudre évitoit d'y tomber, & les vents craignoient d'en agiter les branches. Mais, ſans leurs ſifflemens lugubres, la forêt porte ſon horreur avec elle. De ſes noirs rochers découle une onde impure; les triſtes ſimulacres des Dieux qu'on y adore ſont informes & mutilés; leur attitude ſeule & la couleur livide de ces buſtes rongés par

le temps, imprime une ſombre épouvante. L'homme ne tremble pas ainſi devant des Dieux qui lui ſont peints ſous des traits auxquels il eſt accoutumé. Plus l'objet de ſon culte lui eſt inconnu, plus cette obſcurité le lui rend formidable. Les antres de la forêt rendoient (diſoit-on) de longs mugiſſemens ; les arbres déracinés & couchés par terre ſe relevoient d'eux-mêmes ; ils offroient, ſans ſe conſumer, l'image d'un vaſte incendie ; & des dragons rampans à longs replis embraſſoient les tiges de ces vieux chênes. Les peuples y portoient leurs offrandes, mais ſans en approcher jamais. Leurs Dieux les en avoient chaſſés, pour y habiter ſeuls en ſilence. Les Prêtres eux-mêmes, ſoit le jour, ſoit la nuit, n'y pénètrent qu'en pâliſſant ; ils tremblent, ſaiſis d'une profonde horreur en approchant de leurs idoles.

Ce fut d'abord cette forêt que Céſar ordonna d'abattre : elle étoit voiſine de ſon camp ; & comme la guerre l'avoit

épargnée, elle reſtoit ſeule, épaiſſe & touffue, au milieu des monts d'alentour que le fer avoit dépouillés.

A cet ordre, les plus courageux tremblent. La majeſté du lieu les avoit remplis d'un ſaint reſpect ; & dès qu'ils frapperoient ces arbres ſacrés, il leur ſembloit déjà voir les haches vengereſſes retourner ſur eux-mêmes.

Céſar, voyant frémir les cohortes, dont la terreur enchaînoit les mains, oſe le premier ſe ſaiſir de la hache ; il la lève, frappe & l'enfonce dans un chêne qui touchoit aux cieux. Alors leur montrant le fer plongé dans ce bois qu'ils avoient craint de violer : « Si quelqu'un de vous (dit-il) regarde comme un crime d'abattre la forêt, m'en voilà chargé ; c'eſt ſur moi qu'il retombe ». Tous obéiſſent à l'inſtant, non que l'exemple les raſſure, mais la crainte de Céſar l'emporte ſur celle des Dieux. Auſſi-tôt les ormeaux, les hêtres, les chênes, les cyprès que raſſembloit cette forêt terrible, virent pour la première fois tomber leur longue chevelure, & entre

leurs cîmes flottantes il ſe fit un paſſage à la clarté du jour. Toute la forêt s'ébranle à la fois, chancelle, & tombe ſur elle-même ; mais en tombant (13) elle ſe ſoutient, & ſon épaiſſeur réſiſte à ſa chûte.

A la vue d'un tel ſacrilège, tous les peuples de la Gaule gémirent ; mais Marſeille s'en applaudit. Qui peut ſe perſuader en effet que les Dieux ſe laiſſent braver impunément ? & cependant combien de coupables la Fortune n'a-t-elle pas ſauvés ? Il ſemble que le courroux du ciel n'ait le droit de tomber que ſur les miſérables.

Quand les bois furent abattus, on tira des campagnes voiſines des charriots pour les enlever : le laboureur conſterné vit dételer ſes taureaux ; & obligé d'abandonner ſon champ, il pleura la perte de l'année.

Céſar, trop impatient pour ſe conſumer dans les longueurs d'un ſiège, en laiſſe le ſoin à ſes lieutenans (*a*) ; il tourne ſes pas

(*a*) Il y laiſſa C. Trebonius, avec trois légions. *Ceſ. de la guerre civile, L. 2.*

du côté de l'Eſpagne, où ſes légions l'ont dévancé (*a*), & ordonne à la guerre de le ſuivre vers cette extrémité du monde.

Cependant les travaux du ſiége s'avancent. Le rempart s'élève, & on y établit deux tours (*b*) de la même hauteur que les murs de la citadelle. Ces tours ne ſont point attachées à la terre, mais elles roulent ſur des eſſieux dont le mobile eſt en elles-mêmes. Les aſſiégés, du haut de leur fort, voyant ces maſſes s'ébranler, en attribuèrent la cauſe à quelque violente ſecouſſe qu'avoient donnée à la terre les vents enfermés dans ſon ſein; & ils s'étonnèrent que leurs murailles n'en fuſſent pas ébranlées: mais tout à coup du haut de ces tours mou-

(*a*) Il avoit envoyé devant lui Caius Fabius, avec trois légions qui s'étoient trouvées autour de Narbonne, pour s'emparer des défilés des Pyrénées, & avoit ordonné à d'autres légions qui étoient plus loin, de les ſuivre ſans différer. *Ibid.*

(*b*) *Turris ſtructa, triginta pedibus patens ad ſex tabulata elevata.* Ibid.

vantes tombe ſur eux une grêle de dards. De leur côté, volent ſur les Romains des traits plus terribles encore ; car ce n'eſt point à force de bras que leurs javelots ſont lancés : décochés par le reſſort de la baliſte, ils partent avec la rapidité de la foudre, & au lieu de s'arrêter dans la plaie, ils s'ouvrent une large voie à travers l'armure & les os fracaſſés, y laiſſent la mort, & volent au delà avec la force de la donner encore.

Cette machine formidable lance des pierres d'un poids énorme, & qui, pareilles à des rochers déracinés par le temps & détachés par un orage, briſent tout ce qu'elles rencontrent. C'eſt peu d'écraſer les corps ſous leur chûte, elles en diſperſent au loin tous les membres avec le ſang.

Mais à meſure que les aſſiégeans s'approchoient des murs, à couvert ſous le toit d'airain qu'ils s'étoient fait de leurs boucliers, les traits qui de loin auroient pu les atteindre, paſſoient au deſſus de leurs têtes ; & il n'étoit pas facile aux ennemis de changer la direction de la machine qui les

lançoit. Mais la peſanteur des rochers leur ſuffit pour accabler tout ce qui s'approche, & ils ſe contentent de les rouler à force de bras du haut des murailles. Tant que les boucliers des Romains ſont unis, & qu'ils ſe ſoutiennent l'un l'autre, ils repouſſent les traits qui les frappent, comme un toit repouſſe la grêle qui, ſans le briſer, le fait retentir. Mais ſi-tôt que la force du ſoldat épuiſée cède à l'ardeur des aſſiégés, & laiſſe rompre cette eſpèce de voûte, chaque bouclier ſeul eſt trop foible pour ſoutenir tous les coups qu'il reçoit. Alors on fait avancer par un chemin gliſſant une (*a*) couverture ſolide & mouvante, à l'abri de laquelle on ſe prépare à battre les murs & à les ruiner. Bientôt le belier, dont le balancement redouble les forces, frappe & tente de détacher ces longues couches de pierres qu'un dur ciment tient enchaînées, & que leur poids même affermit. Mais le

(*a*) *Antecedebat teſtudo pedum ſexaginta, involuta omnibus rebus quibus ignis jactus & lapides defendi poſſent.* Ibid.

toit qui protège les Romains, chargé d'un déluge de feu, ébranlé par les maſſes qu'on y fait tomber & par les poutres qui du haut des murs travaillent ſans ceſſe à l'abattre, ce toit tout à coup s'embraſe & s'écroule ; & accablés d'un travail inutile, les ſoldats regagnent leur camp.

Les aſſiégés, qui n'avoient d'abord eſpéré que de défendre leurs murailles, oſent riſquer une attaque au dehors (*a*). Une jeuneſſe intrépide ſort à la faveur de la nuit : elle n'a pour armes ni la lance, ni l'arc ; ſes mains ne portent que la flamme, cachée à l'ombre des boucliers.

Dans un inſtant l'incendie ſe déclare ; un vent impétueux le répand ſur tous les travaux de Céſar. Le chêne vert a beau réſiſter, les progrès du feu n'en ſont pas moins rapides : par-tout où les flambeaux s'attachent, le feu s'élance ſur ſa proie, & des tourbillons de flamme ſe mêlent dans l'air à d'immenſes volumes de fu-

(*a*) Ce fut par trahiſon, & en rompant la trêve qu'ils avoient demandée.

mée. Non ſeulement les bois entaſſés, mais les rochers eux-mêmes ſont embraſés & réduits en poudre. Tout le rempart s'écroule en même temps, & dans ſes débris diſperſés la maſſe en paroît agrandie.

Les Romains, ſans reſſource du côté de la terre, tentent la fortune ſur mer. Déjà Brutus (*a*) ſur le vaiſſeau Prétorien, ſemblable à une fortereſſe, avoit abordé aux îles Stechades (*b*), accompagné d'une flotte que le Rhône avoit vu conſtruire (*c*), & qu'il avoit portée à ſon embouchûre. On y joint des navires faits à la hâte, non de bois peints & décorés, mais de chênes groſſièrement taillés, & tels qu'ils tomboient des montagnes, du reſte fortement unis, & formant une aire ſolide & commode pour le combat.

Marſeille, de ſon côté, s'eſt réſolue à

(*a*) Decius Brutus.

(*b*) Les îles d'Hières.

(*c*) A Arles : cette flotte étoit compoſée de douze longs vaiſſeaux, qui en trente jours, à compter du moment où les bois furent coupés, avoient été faits & armés.

courir avec toutes ſes forces le haſard d'un combat ſur mer. Les vieillards eux-mêmes ont pris les armes, & viennent ſe ranger parmi les jeunes citoyens. Non ſeulement les vaiſſeaux en état de ſervir, mais ceux qui dans le port tomboient en ruine & qu'on a réparés, ſont chargés d'armes & de combattans.

Le ſoleil (14) naiſſant répandoit ſur la face des eaux ſes rayons briſés par les ondes. Le ciel étoit ſans nuage, les vents en ſilence laiſſoient régner dans l'air le calme & la ſérénité, & la mer ſembloit applanir ſes flots pour offrir à la guerre un théâtre immobile. Alors chaque navire quitte ſa place, & d'un mouvement égal s'avancent des deux côtés ceux de Marſeille & ceux des Romains. D'abord la rame les ébranle, & bientôt, à coups redoublés, elle les ſoulève & les fait mouvoir.

La flotte des Romains étoit rangée en forme de croiſſant. Les vaiſſeaux les plus forts terminoient l'enceinte, les plus foibles occupoient le centre. Au milieu de

la flotte & au deſſus d'elle, s'élevoit comme une tour la poupe du vaiſſeau de Brutus. Six rangs de rameurs lui faiſoient tracer un ſillon vaſte au ſein de l'onde, & ſes rames les plus élevées s'étendoient au loin ſur la mer.

Dès que les flottes ne ſont plus ſéparées que par l'eſpace qu'un vaiſſeau peut parcourir d'un ſeul coup d'aviron, mille voix rempliſſent les airs, & l'on n'entend plus, à travers ces clameurs, ni le bruit des rames, ni le ſon des trompettes. La mer tout à coup blanchit d'écume; on voit les rameurs balayer les flots, &, renverſés ſur les bancs, ſe frapper le ſein du levier qu'ils ramènent. Les proues ſe heurtent à grand bruit, les vaiſſeaux ſe repouſſent l'un l'autre, mille traits lancés ſe croiſent dans l'air, bientôt la mer en eſt ſemée. Déjà les deux flottes ſe déploient, & les vaiſſeaux diviſés ſe donnent un champ libre pour le combat. Alors, comme (15) dans l'Océan, ſi le flux & le vent ſont oppoſés, la mer avance & le flot recule; de même les

vaiſſeaux ennemis ſillonnent l'onde en ſens contraire ; la maſſe d'eau que l'un chaſſe eſt à l'inſtant repouſſée par l'autre ; & balancée entre deux rames, elle y demeure comme en ſuſpens. Mais les vaiſſeaux de Marſeille étoient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, enfin plus dociles à la main du pilote. Ceux des Romains au contraire, par leur peſanteur & leur ſtabilité, avoient pour eux l'avantage d'un combat de pied ferme, & tel que ſur la terre on eût pu le donner.

Brutus dit donc à ſon pilote : « Pourquoi laiſſer les deux flottes ſe diſperſer ainſi ſur les eaux ? eſt-ce d'adreſſe que tu veux combattre ? Ramaſſe nos forces, & que nos vaiſſeaux préſentent le flanc à la proue ennemie ». Le pilote obéit, & le combat change. Dès lors chaque vaiſſeau qui de ſa proue heurte le flanc des vaiſſeaux de Brutus, y reſte attaché, vaincu par le choc, & retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres ſont arrêtés par

par des griffes d'airain, ou liés par de longues chaînes. Les rames ſe tiennent enlacées, & les deux flottes, couvrant la mer, forment un champ de bataille immobile. Ce n'eſt plus le javelot, ce n'eſt plus la flèche qu'on lance; on ſe joint, on croiſe les armes, on combat l'épée à la main. Chacun, du haut de ſon bord, ſe penche au devant du fer ennemi; la plupart tombent ſur le bord qu'ils défendent. Les eaux ſont couvertes d'une écume de ſang, la mer profonde en eſt rougie, & les cadavres ſuſpendus entre les flancs des vaiſſeaux oppoſés, rendent impuiſſans les efforts que fait l'un des deux pour attirer l'autre. Parmi les combattans, les uns, qui reſpirent encore en tombant, boivent leur ſang avec l'onde amère; d'autres, luttant contre une mort lente, ſont tout à coup enſevelis avec leur vaiſſeau qui s'entr'ouvre & s'abîme. Les traits qui volent en vain ne tombent pas de même; & s'ils ont manqué leur première victime, il s'en trouve mille à frapper ſur les eaux. L'une de nos galères, environnée de

celles de Marſeille, avoit déployé ſes forces ſur ſes deux bords, & les défendoit en même temps avec une égale intrépidité. Ce fut là que le brave Tagus, combattant du haut de la poupe, & voulant enlever le pavillon de l'un des vaiſſeaux ennemis, reçut deux flèches oppoſées qui ſe croisèrent en lui perçant le cœur. D'abord ſon ſang héſite, incertain par quelle plaie il va s'écouler ; mais repouſſant à la fois les deux flèches, il s'ouvre à grands flots l'un & l'autre paſſage, & ſemble, en diviſant l'ame de ce guerrier, payer un double tribut à la mort.

Dans ce combat s'étoit engagé le malheureux Télon, celui des Phocéens qui maîtriſoit le mieux un navire dans la tempête. Jamais pilote n'a mieux prévu les variations de l'air ; toujours ſes voiles étoient diſpoſées pour le vent qui alloit ſe lever.

Il avoit briſé du fer de ſa proue le flanc du vaiſſeau qu'il attaquoit. Mais un javelot lui perça le ſein, & le dernier effort

de ſa main défaillante fut de détourner ſon vaiſſeau.

Giarée, qui voit tomber Télon, va pour le remplacer, & ſaute ſur ſa poupe. Le trait mortel le frappe au moment qu'il s'élance, l'attache & le tient ſuſpendu au navire même qu'il alloit quitter.

Il y avoit parmi ceux de Marſeille deux jumeaux (16), la gloire de leur mère. Les mêmes flancs les avoient conçus pour des deſtins biens différens. La cruelle mort diſtingua ces frères, que leurs parens confondoient tous les jours. Hélas! cette douce erreur eſt détruite : l'un d'eux a péri, & celui qui leur reſte, éternel objet de leurs larmes, nourrit ſans ceſſe leur douleur en leur offrant l'image de celui qui n'eſt plus. Ce malheureux jeune homme voyant les rames de ſon vaiſſeau entrelacées avec celles d'un vaiſſeau romain, oſa porter la main ſur le bord ennemi ; un fer peſant & meurtrier tombe ſur ſa main & la coupe ; mais ſans lâcher priſe, elle ſe roidit, attachée au bois qu'elle a ſaiſi. Le malheur ne fit qu'irri-

ter le courage de ce guerrier. De l'intrépide main qui lui reſte, il veut reprendre celle qu'il a perdue ; mais un nouveau coup lui détache le bras & la main dont il combattoit. Alors, ſans bouclier, ſans armes, il ne va point ſe cacher au fond du vaiſſeau ; mais de ſon corps expoſé aux coups, il fait un rempart à ſon frère. Percé de flèches, il ſe tient debout ; & après le coup qui ſuffit à ſa mort, il en reçoit mille qui tous ſeroient mortels, & qu'il épargne à ſes amis. Enfin, comme il ſent que ſon ame va s'échapper par tant de plaies, il la ramaſſe & la retient dans ce corps foible & défaillant ; il emploie tout le ſang qui lui reſte à tendre un moment les reſſorts de ſes membres ; & conſumant dans un dernier effort tout ce qu'il a de vie & de force, il ſe précipite ſur le bord ennemi, pour nuire au moins par le poids de ſa chute.

Ce vaiſſeau, comblé de cadavres, regorgeant de ſang, briſé par les coups redoublés des proues, s'entr'ouvre enfin de toutes parts. L'eau perce à travers ſes cour-

bes fracaſſées ; & dès qu'il eſt plein juſqu'aux bords, il s'enfonce, & le tourbillon qui l'engloutit, enveloppe & dévore tout ce qui l'environne. L'onde recule, l'abîme s'ouvre, la mer retombe & le remplit.

Dans ce jour, le ſort des combats parut vouloir éclater ſes prodiges. Le fer recourbé que les Romains jetoient ſur une galère ennemie, atteignit un guerrier nommé Licidias, & il l'entraînoit dans les flots. Ses compagnons s'efforcent de le retenir ; les jambes qu'ils ſaiſiſſent, leur reſtent ; le haut du corps en eſt détaché. Son ſang ne s'écoule pas en foible ruiſſeau comme par une plaie, mais il jaillit à la fois par tous ſes canaux, & le mouvement de l'ame, qui circule de veine en veine, eſt tout à coup interrompu. Jamais la ſource de la vie n'eut, pour s'épancher, une voie auſſi vaſte. La moitié du corps, qui n'avoit que des membres épuiſés de ſang & d'eſprits, fut à l'inſtant la proie de la mort ; mais celle où le poumon reſpire, où le cœur fomente & répand la chaleur, lutta long-temps avant que

de ſubir le ſort de l'autre moitié de lui-même.

Tandis qu'une troupe obſtinée à la défenſe de ſon vaiſſeau ſe preſſe en foule ſur le bord qu'on attaque, & laiſſe vide de défenſeurs le flanc qui n'a point d'ennemis, le navire, penché du côté qu'elle appeſantit, ſe renverſe, & couvre d'une voûte profonde & la mer & les combattans. Leurs bras ne peuvent ſe déployer, & ils périſſent comme enfermés dans une étroite priſon.

Cependant on ne voit par-tout que l'affreuſe image d'une mort ſanglante. Là, tandis qu'un jeune homme ſe ſauve à la nage, deux vaiſſeaux qui vont ſe heurter, le percent du bec de leurs proues, & ſes os, briſés par ce choc terrible, n'empêchent pas l'airain de retentir. De ſes entrailles écraſées le ſang jaillit au loin dans l'air; & lorſque les deux vaiſſeaux s'éloignent, ſon corps tranſpercé tombe au ſein des eaux, & leur laiſſe un libre paſſage. Ici, comme dans un naufrage (17), une foule de malheureux prêts à périr, & ſe débat-

tant contre la mort, tâchent d'aborder une de leurs galères ; mais dès qu'ils veulent s'y attacher, comme elle chancelle & va s'abîmer ſous une charge trop peſante, leurs compagnons, du haut du bord, leur coupent les bras ſans pitié. Ces bras ſupplians reſtent ſuſpendus ; les corps mutilés s'en détachent & tombent au fond de l'abîme : car l'eau ne peut plus ſoutenir le poids de ces corps immobiles.

Déjà les combattans ont épuiſé leurs traits, mais leur fureur invente des armes. Les uns chargent l'ennemi à coups de rames, les autres ſaiſiſſent les antennes & les lancent à force de bras. Les rameurs arrachent leurs bancs, & les font voler d'un bord à l'autre. On briſe le vaiſſeau pour combattre. Ceux-ci, foulant aux pieds les morts, les dépouillent du fer dont ils étoient armés ; ceux-là, percés d'un trait mortel, le retirent de la plaie, & la ferment d'une main, pour que le ſang retenu dans les veines donne à l'autre main plus de force : qu'il s'écoule après que le trait fatal eſt parti, c'eſt aſſez ; ils meurent contens, s'il les venge.

Mais rien ne fit dans ce combat de mer autant de ravage que le feu. La poix brûlante, la cire enflammée répandent l'incendie avec elles. L'onde (18) ne peut vaincre la flamme ; & des vaiſſeaux briſés dans le combat, un feu dévorant pourſuit & conſume les débris épars ſur les eaux. De mille genres de mort, le ſeul que l'on craigne eſt celui dont on ſe voit périr. Ainſi, les uns, pour éteindre la flamme, font percer les eaux de toutes parts ; les autres, pour ſe ſauver des eaux, s'attachent à des poutres brûlantes. Le naufrage même n'éteint pas la valeur. On voit ceux qui nagent encore ramaſſer les traits répandus ſur la mer, & les fournir à leurs compagnons qui combattent ſur les vaiſſeaux, ou, d'une main foible & mal aſſurée, s'efforcer de les lancer eux-mêmes ſur l'ennemi qui nage autour d'eux. Si le fer manque, l'onde y ſupplée : l'ennemi s'attache à ſon ennemi, leurs bras & leurs mains s'entrelacent, & chacun d'eux s'enfonce avec joie pour ſubmerger l'autre avec lui.

Il y avoit dans ce combat, parmi les

Phocéens, un homme exercé à retenir ſon haleine ſous les eaux, ſoit qu'il fallût aller dégager l'ancre, ou chercher au fond de la mer ce que le ſable avoit dévoré. Dès que ce plongeur redoutable avoit noyé ſon adverſaire, il revenoit ſur l'eau triomphant. Mais à la fin, croyant remonter ſans obſtacles, ſa tête rencontre le fond d'une galère, & du coup il reſte englouti.

L'unique ſoin de ceux qui périſſoient fut de rendre leur trépas utile. On en vit s'attacher aux rames d'un vaiſſeau ennemi, pour retarder ſa fuite; on en vit même ſe ſuſpendre, en mourant, à la poupe de leur navire, pour rompre le choc d'un navire oppoſé.

Un Phocéen, nommé Ligdamus, inſtruit dans l'art des Baléares, fait partir de ſa fronde un plomb rapide. Tyrrhène, qui commandoit du haut de ſa poupe, en eſt atteint; le plomb mortel lui briſe les temples; & ſes yeux, dont tous les liens ſont rompus, tombent, chaſſés par des flots de ſang. Tyrrhène, immobile & dans l'étonnement de ne plus voir la lu-

mière, prend ces ténèbres pour celles de la mort ; mais bientôt ſe ſentant plein de vie : « Compagnons (dit-il), employez-moi comme une machine à lancer les traits. Allons, Tyrrhène, abandonnons ce reſte de vie aux fureurs de la guerre ; & de mon cadavre plus qu'à demi mort, tirons encore cet avantage, de l'expoſer aux coups deſtinés aux vivans ». Il dit, & ſes traits aveuglément lancés ne laiſſent pas de porter atteinte. Argus, jeune homme d'une naiſſance illuſtre, en eſt frappé au deſſus du flanc, & en tombant ſur le fer, il l'enfonce.

Sur le même vaiſſeau (15) & à l'extrémité oppoſée étoit le malheureux père d'Argus, guerrier illuſtre dans ſa jeuneſſe, & qui ne le cédoit en valeur à aucun des Phocéens. Mais ici, courbé ſous le poids des ans & tout conſumé de vieilleſſe, c'étoit un exemple, & non pas un ſoldat.

Témoin de la mort de ſon fils, il ſe traîne à pas chancelans ; & de chute en chute, le long du navire, il arrive juſqu'à

la poupe, & il y trouve ſon fils expirant. On ne voit point ſes larmes couler, ni ſes mains frapper ſa poitrine ; mais, immobiles & les bras tendus, tout ſon corps ſe roidit, ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténèbres ; il regarde ſon fils, & il ne le reconnoît plus. Celui-ci, dès qu'il aperçoit ſon père, ſoulève ſa tête ſur ſon cou languiſſant : il veut lui parler, la voix lui manque ; ſeulement ſa bouche muette demande à ſon père un dernier baiſer, & invite ſa main à lui fermer les yeux. Dès que le vieillard eſt revenu à lui-même, & que la douleur a repris ſes forces cruelles : « Je ne perdrai point (dit-il) le moment que me laiſſent les Dieux ; je l'emploierai à percer ce cœur paternel. Pardonne, ô mon cher fils, pardonne à ton père de n'avoir pas reçu tes embraſſemens & les derniers ſoupirs de ta bouche. La chaleur de la vie ne t'a point quitté ; tu reſpires, tu peux me ſurvivre encore ». A ces mots, quoique ſon épée fût tout entière plongée dans ſon ſein, il ſe hâte de ſe précipiter dans les flots, de peur

que le fer ne fût trop lent à dégager ſon ame, impatiente de précéder celle de ſon fils chez les morts.

La victoire n'eſt plus douteuſe : le ſort des combats s'eſt déclaré. La plupart des vaiſſeaux de Marſeille ſont enſevelis ſous les eaux ; le reſte ayant changé de Pilotes, reçoit & porte les vainqueurs ; un petit nombre gagnent la mer, & cherchent leur ſalut dans la fuite.

Quelle fut (20) au dedans des murs la déſolation des parens ! De quels cris les mères éplorées firent retentir le rivage! On vit des femmes éperdues, qui, dans les cadavres flottans ſur le bord, croyant reconnoître des traits ſouillés de ſang, embraſſoient le corps d'un ennemi qu'elles prenoient pour celui d'un époux. On vit de miſérables pères ſe diſputer un corps mutilé, que chacun d'eux croyoit être ſon fils, pour lui rendre les honneurs ſuprêmes.

Cependant Brutus, triomphant ſur les mers, s'applaudit d'avoir le premier joint à l'éclat des armes de Céſar, l'honneur d'une victoire navale.

EXCERPTA
EX LIBRO TERTIO.

(1) VISA caput mœſtum per hiantes Julia terras
Tollere, & accenſo furialis ſtare ſepulcro.
Sedibus Elyſiis, campoque expulſa piorum,
Ad Stygias (inquit) tenebras, maneſque nocentes,
Poſt bellum civile, trahor. Vidi ipſa tenentes
Eumenidas, quaterent quas veſtris lampadas armis.
Præparat innumeras puppes Acherontis aduſti
Portitor; in multas laxantur Tartara pœnas.
Vix operi cunctæ, dextrâ properante, ſorores
Sufficiunt: laſſant rumpentes ſtamina Parcas.
Conjuge me lætos duxiſti, Magne, triumphos;
Fortuna eſt mutata toris; ſemperque potentes
Detrahere in cladem fato damnata maritos,
Innupſit tepido pellex Cornelia buſto.
Hereat illa tuis per bella, per æquora ſignis;
Dum, non ſecuros, liceat mihi rumpere ſomnos,
Et nullum veſtro vacuum ſit tempus amori,
Sed teneat Cæſarque dies, & Julia noctes.
Me non Lethææ, conjux, oblivia ripæ
Immemorem fecere tui; regeſque ſilentûm
Permiſere ſequi. Veniam, te bella gerente,
In medias acies. Numquam tibi, Magne, per umbras,

Perque meos manes generum non eſſe licebit.
Abſcindis fruſtra ferro tua pignora : bellum
Te faciet civile meum. Sic fata, refugit
Umbra per amplexus trepidi dilapſa mariti.
Ille, dei quamvis cladem maneſque minentur,
Major in arma ruit, certa cum mente malorum.
Et, quid (ait) vani terremur imagine visûs?
Aut nihil eſt ſensûs animis à morte relictum,
Aut mors ipſa nihil.

(2) Neſcit plebs jejuna timere.

(3) Non illum lætis vadentem cœtibus urbes,
Sed tacitæ vidêre metu. Non conſtitit uſquam
Obvia turba duci. Gaudet tamen eſſe timori
Tam magno populis; & ſe non mallet amari.

(4) Te ne, deûm ſedes, non ullo Marte coacti
Deſeruere viri! pro qua pugnabitur urbe?
Dii melius, quod non Latias Eous in oras
Nunc furor incubuit, nec juncto Sarmata velox
Pannonio, Daſciſque Getes admiſtus: habenti
Tam pavidum tibi, Roma, ducem Fortuna pepercit,
Quod bellum civile fuit. Sic fatur & urbem
Attonitam terrore ſubit. Namque ignibus atris
Creditur, ut captæ, rapturus mœnia Romæ,
Sparſuruſque deos. Fuit hæc menſura timoris:
Velle putant quodcumque poteſt. Non omina fauſta,
Non fictas læto voces ſimulare tumultu;

Vix odiſſe vacat. Phœbea palatia complet
Turba patrum, nullo cogendi jure ſenatûs,
E latebris educta ſuis. Non conſule ſacræ
Fulſerunt ſedes; non proxima lege poteſtas
Prætor adeſt; vacuæque loco ceſſere curules.
Omnia Cæſar erat. Privatæ curia vocis
Teſtis adeſt. Sedêre patres, cenſere parati,
Si regnum, ſi templa ſibi, jugulumque ſenatûs,
Exiliumve petat. Melius, quod plura jubere
Erubuit, quam Roma pati.

(5) Uſque adeo ſolus ferrum, mortemque timere
Auri neſcit amor! Pereunt diſcrimine nullo
Amiſſæ leges; ſed pars viliſſima rerum,
Certamen moviſtis, opes.

(6) Libertas (inquit) populi quem regna coercent
Libertate perit; cujus ſervaveris umbram,
Si quidquid jubeare, velis. Tot rebus iniquis
Paruimus victi! venia eſt hæc ſola pudoris,
Degeneriſque metûs, nil jam potuiſſe negari.
Ocyus avertant diri mala ſemina belli.
Damna movent populos, ſi quos ſua jura tuentur;
Non ſibi ſed domino gravis eſt, quæ ſervit, egeſtas.

(7) Pauperiorque fuit tunc primùm Cæſare Roma.

(8) Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Brebeuf.

(9) . . . . . Pro! quanta eſt gloria genti
Injeciſſe manum fatis, vitâque repletos,
Quod ſupereſt donaſſe deis!

(10) Semper in externis populo communia veſtro
Maſſiliam bellis teſtatur fata tuliſſe,
Comprenſa eſt Latiis quæcumque annalibus ætas.
Et nunc, ignoto ſi quos petis orbe triumphos,
Accipe devotas externa in prœlia dextras.
At ſi funeſtas acies, ſi dira paratis
Prælia diſcordes, lacrymas civilibus armis
Secretumque damus. Tractentur vulnera nullâ
Sacra manu. Si cœlicolis furor arma dediſſet,
Aut ſi terrigenæ tentarent aſtra gigantes,
Non tamen auderet pietas humana, vel armis,
Vel votis, prodeſſe Jovi; ſortiſque deorum
Ignarum mortale genus, per fulmina tantùm
Sciret adhuc cœlo ſolum regnare tonantem.
Adde quod innumeræ concurrunt undique gentes,
Nec ſic horret iners ſcelerum contagia mundus,
Ut gladiis egeant civilia bella coactis.
Sit mens iſta quidem cunctis, ut veſtra recuſent
Fata, nec hæc alius committat prœlia miles.
Cui non, conſpecto languebit dextra, parente;

Telaque

Telaque diverſi prohibebunt ſpargere fratres?
Finis adeſt rerum, ſi non committitis illis
Arma, quibus fas eſt. Nobis hæc ſumma precandi:
Terribiles aquilas, infeſtaque ſigna relinquas
Urbe procul, noſtriſque velis te credere muris,
Excludique ſinas, admiſſo Cæſare, bellum.
Sit locus exceptus ſceleri, Magnoque tibique
Tutus, ut invictæ fatum ſi conſulat urbi,
Fœdera ſi placeant, ſit quò veniatis inermes.
Vel, cum tanta vocent diſcrimina Martis Iberi,
Quid rapidum deflectis iter? Non pondera rerum,
Nec momenta ſumus: numquam felicibus armis
Uſa manus, patriæ primis à ſedibus exul,
Et poſt tralatas exuſtæ Phocidos arces,
Mœnibus exiguis alieno in littore tuti,
Illuſtrat quos ſola fides. Si claudere muros
Obſidione paras, & vi perfringere portas;
Excepiſſe faces tectis & tela parati,
Undarum raptos averſis fontibus hauſtus
Quærere, & effoſſam ſitientes lambere terram;
Et deſit ſi larga Ceres, tunc horrida cerni
Fœdaque contingi inaculato carpere morſu.
Nec pavet hic populus pro libertate ſubire,
Obſeſſum Pœno geſſit quod Marte Saguntum.
Pectoribus rapti matrum fruſtraque trahentes
Ubera ſicca fame, medios mittentur in ignes;
Uxor & à caro poſcet ſibi fata marito;
Vulnera miſcebunt fratres, bellumque coacti
Hoc potius civile gerent.

(11) . . . . . Dabitis pœnas pro pace petitâ;
Et nihil eſſe meo diſcetis tutius ævo,
Quam, duce me, bellum.

(12) Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas alte ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra deûm, ſtructæ ſacris feralibus aræ;
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit ſuperos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſilvas, excuſſâque nubibus atris,
Fulgura; non ullis frondem ferientibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit; ſimulacraque mœſta deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos. Non vulgatis ſacrata figuris
Numina ſic metuunt: tantum terroribus addit,
Quos timeant non noſſe deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſilvæ,
Roboraque amplexos circumfluxiſſe dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſere deis. Medio cum Phœbus in axe eſt,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos

Acceſſus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immenſo ſilvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori,
Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ
Majeſtate luci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur, merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſilvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non ſublato ſecura pavore
Turba, ſed expensâ Superorum & Cæſaris irâ.

(13) . . . . . Propulſaque robore denſo,
Suſtinuit ſe ſilva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos? Servat multos Fortuna nocentes;
Et tantum miſeris iraſci numina poſſunt.

(14) Ut matutinos pargens ſuper æquora Phœbus
Fregit aquis radios, & liber nubibus æther,
Et poſito Boreâ, pacemque tenentibus Auſtris,
Servatum bello jacuit mare; movit ab omni
Quiſque ſuam ſtatione ratem, paribuſque lacertis
Cæſaris hinc pubes, hinc Graio remige claſſis

Tollitur : impulſæ tonſis tremuere carinæ,
Crebraque ſublimes convellunt verbera puppes.

(15) Ut quoties æſtus Zephyris Euriſque repugnat,
Huc abeunt fluctus, illuc mare ; ſic ubi puppes
Sulcato varios duxerunt gurgite tractus,
Quod tulit illa ratis remis, hæc repulit æquor.

(16) Stant gemini fratres, fecundæ gloria matris,
Quos eadem variis genuerunt viſcera fatis :
Diſcrevit mors ſæva viros : unumque relictum
Agnorunt miſeri, ſublato errore, parentes,
Æternis cauſam lacrymis : tenet ille dolorem
Semper, & amiſſum fratrem lugentibus offert.

(17) . . . . . Pars maxima turbæ
Naufraga, jactatis morti oblucta lacertis,
Puppis ad auxilium ſociæ concurrit ; at illi
Robora cum vetitis prenſarent altius ulnis,
Nutaretque ratis populo peritura recepto,
Impia turba ſuper medios ferit enſe lacertos.
Brachia linquentes Graiâ pendentia puppe,
A manibus cecidere ſuis. Non amplius undæ
Suſtinuere graves in ſummo gurgite truncos.
Jamque omni fuſis nudato milite telis,
Invenit arma furor : remum contorſit in hoſtem
Alter ; at hi tortum validis apluſtre lacertis,
Avulſaſque rotant excuſſo remige ſedes ;
In pugnam fregere rates.

(18) Nec flammas ſuperant undæ; ſparſiſque per æquor
Jam ratibus, fragmenta ferus ſibi vendicat ignis.
Hic recipit fluctus, extinguat ut æquore flammas;
Hi, ne mergantur, tabulis ardentibus hærent.
Mille modos inter leti; mors una timori eſt,
Quâ cœpere mori. Nec ceſſat naufraga virtus:
Tela legunt dejecta mari, ratibuſque miniſtrant;
Incertaſque manus, ictu languente, per undas
Exercent. Nunc rara datur ſi copia ferri,
Utuntur pelago: ſævus complectitur hoſtem
Hoſtis, & implicitis gaudent ſubſidere membris,
Mergenteſque mori. . . . . .

(19) Stabat diversâ victæ jam parte carinæ
Infelix Argi genitor. (Non ille juventæ
Tempore Phocaicis ulli ceſſurus in armis:
Victum ævo robur cecidit; feſſuſque ſenectâ,
Exemplum, non miles erat.) Qui, funere viſo,
Sæpe cadens longæ, ſenior, per tranſtra carinæ,
Pervenit ad puppim, ſpiranteſque invenit artus.
Non lacrymæ cecidere genis, non pectora tundit;
Diſtentis toto riguit ſed corpore palmis.
Nox ſubit atque oculos vaſtæ obduxere tenebræ,
Et miſerum cernens agnoſcere deſinit Argum.
Ille caput labens & jam languentia colla,
Viſo patre, levat; vox fauces nulla ſolutas
Proſequitur; tacito tantum petit oſcula vultu,
Invitatque patris claudenda ad lumina dextram.

Ut torpore ſenex caruit, vireſque cruentus
Cœpit habere dolor, non perdam tempora (dixit)
A ſævis permiſſa deis, jugulumque ſenilem
Confodiam. Veniam miſero concede parenti,
Arge, quod amplexus, extrema quod oſcula fugi.
Nondum deſtituit calidus tua vulnera ſanguis,
Semianimiſque jaces, & adhuc potes eſſe ſuperſtes.
Sic fatus, quamvis capulum per viſcera miſſi
Polluerat gladii, tamen alta ſub æquora tendit
Præcipiti ſaltu. Letum præcedere nati
Feſtinantem animam morti non credidit uni.

(20) . . . . . Quis in urbe parentum
Fletus erat! quantus matrum per littora planctus!
Conjux ſæpe fui, confuſis vultibus undâ,
Credidit ora viri, Romanum amplexa cadaver;
Accenſiſque rogis miſeri de corpore trunco
Certavere patres. At Brutus in æquore victor,
Primus Cæſareis pelagi decus addidit armis.

Argument du quatrième Livre.

Evénemens de la guerre d'Eſpagne entre Céſar & les Lieutenans de Pompée, Afranius & Pétreius. Les deux armées campent près d'Ilerda, ſur le bord du Sicoris. Le camp de Céſar eſt inondé. L'armée de Pompée quitte le ſien, pour paſſer dans la Celtiberie : celle de Céſar la pourſuit & l'atteint. Les deux camps, ſéparés ſeulement par un étroit vallon, ſe mêlent & ſe réconcilient ; mais Pétreius rompt la paix. L'armée de Pompée retourne ſur ſes pas. Céſar l'oblige à gagner des hauteurs où elle manque d'eau : elle demande à poſer les armes, & Céſar ſe laiſſe fléchir.

Au bord de l'Illyrie, C. Antoine, lieutenant de Céſar, enfermé dans l'île de Corcyre & preſſé par la faim, tente de s'échapper. Un de ſes navires eſt arrêté par des chaînes qu'on a tendues ſous les

eaux. Sur ce navire une ſeule cohorte, dont Vulteius eſt le chef, ſe défend avec le courage du déſeſpoir. Enfin, plutôt que de ſe rendre, Vulteius, haranguant les ſiens, les détermine à ſe tuer entre eux.

Curion paſſe dans la Libye, & va s'établir ſur les montagues où Scipion avoit campé, & qui furent (dit-on) le royaume d'Antée. Fable de ce géant étouffé par Hercule. Premiers avantages de Curion contre Varus : ſa défaite par les Numides.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE QUATRIÈME.

CÉSAR, au delà des Pyrénées, & vers les bornes de l'occident, commençoit une guerre qui couta peu de ſang, mais qui fut d'un grand poids dans la fortune des deux partis. A la tête des troupes de Pompée, en Eſpagne, marchoient Afranius & Pétreius, ſes lieutenans. Rivaux & compagnons de gloire, ils partageoient d'intelligence le commandement de l'armée, & ils l'exerçoient tour à tour (*a*). Aux légions

(*a*) Ils avoient cinq légions, quatre-vingts cohortes tirées des deux Eſpagnes, & cinq mille hommes de cavalerie eſpagnole.

romaines qu'ils commandoient s'étoient joints l'Aſtur, le Veſton, & ceux des Celtes qui de la Gaule avoient paſſé dans l'Ibérie.

Sur une colline fertile & d'une pente facile & douce, eſt ſituée l'antique Ilerda (*a*). Au pied de ſes murs, le Sicoris (*b*), l'un des plus beaux fleuves de ces contrées, promène ſes tranquilles eaux. Un pont de pierre embraſſe le fleuve de ſon arc immenſe, & réſiſte aux torrens de l'hiver. Près de la ville & ſur une hauteur eſt ſitué le camp de Pompée ; celui de Céſar occupe une éminence égale ; le fleuve borde les deux camps.

Du côté de la ville s'étend une vaſte plaine, où l'œil s'égare dans le lointain, & que termine la rapide Cinga. Cette rivière n'a pas la gloire de garder ſon nom juſqu'à la mer, & d'y porter elle-même le tribut de ſon onde : l'Ibère, qui préſide à ces campagnes, la reçoit & la mêle à ſes flots.

(*a*) Lérida. (*b*) La Sègre.

Le premier jour ſe paſſa ſans combattre : on l'employa des deux côtés à étaler ſes forces aux yeux de l'ennemi. Les deux partis, à l'aſpect l'un de l'autre, frémirent du crime qu'ils alloient commettre. La honte ſuſpendit les armes dans leurs mains; ils donnèrent un jour au reſpect des lois & à l'amour de la patrie.

Mais ſur le déclin de ce jour paiſible, Céſar, pour tromper l'ennemi & lui dérober ſes travaux, range en avant ſes deux premières lignes, & emploie l'autre à creuſer à la hâte un foſſé autour de ſon camp.

Aux premiers rayons du ſoleil naiſſant, il commande que l'on ſe porte ſur une hauteur (*a*) qui ſépare la ville du camp de Pompée. Au même inſtant l'ennemi s'en empare & s'y établit avant lui. Ce poſte eſt diſputé le fer à la main. La valeur le

(*a*) *Erat inter oppidum Ilerdam & proximum collem ubi caſtra Petreius atque Afranius habebant, planicies circiter trecenta paſſuum, atque in hoc fere medio ſpatio tumulus erat paulò editior.* Cæſ. de bell. civ. lib. 1.

promet aux uns, l'avantage du lieu l'aſſure aux autres. On voit les ſoldats de Céſar, chargés de leurs armes, gravir ſur les rochers; on les voit prêts à tomber en arrière, ſe ſoutenir & ſe pouſſer l'un l'autre à l'aide de leurs boucliers. Loin de pouvoir lancer le javelot, chacun d'eux s'en fait un appui pour affermir ſes pas chancelans; ils ſaiſiſſent de l'autre main les pointes du roc, les racines des arbres, & ne ſe ſervent de leur épée que pour ſe frayer un chemin. Céſar, qui les voit ſur le point dêtre précipités, fait avancer ſa cavalerie pour favoriſer leur retour. Ils ſe retirent ainſi protégés, ſans que l'on oſe les pourſuivre. Ceux de Pompée, du haut des rochers où ils les attendent, lèvent en vain le bras pour les frapper: & l'ennemi & la victoire leur échappent en même temps.

Juſques-là on n'avoit eu à courir que le danger des armes; mais dès-lors ce fut la guerre des élémens qu'on eut à ſoutenir.

L'aride ſouffle des Aquilons tenoit ſuſpendues dans l'air condenſé les froides va-

peurs de la terre. Les montagnes étoient chargées de neiges, les plaines brûlées par les frimas ; & dans toutes les régions du couchant, l'on voyoit la terre endurcie par la séchereſſe d'un long hiver.

Mais lorſque le ſoleil, de retour dans le Belier, eut égalé le jour & la nuit, & que le jour eut repris l'avantage ; à peine Diane traçoit dans le ciel le premier trait de ſon croiſſant, qu'elle impoſa ſilence à Borée ; & le vent de l'Aurore échauffa les airs. Ce vent chaſſe vers l'occident tous les nuages de ces climats : & les vapeurs que l'Arabie exhale, & celles qui s'élèvent du Gange, & celles qu'attire le ſoleil naiſſant, & qui défendent l'Indien des traits brûlans de ſa lumière, enfin tout ce que les vents en ont amaſſé ſur les bords où le jour ſe lève, ſe précipite & s'accumule vers les régions du couchant (*a*). Là, comme le ciel ſe joint à l'Océan, les nuages, arrêtés par les bornes du monde,

(*a*) *Tanta tempeſtas cooritur, ut numquam illis locis majores aquas fuiſſe conſtaret.* Ibid.

ſe roulent ſur eux-mêmes en épais tourbillons ; l'étroit eſpace qui ſépare le ciel de la terre, & qu'occupe un air ténébreux, contient à peine ce monceau de nues. Affaiſſées par le poids du ciel, elles s'épaiſſiſſent en pluie, & ſe répandent à longs flots. Les foudres qu'elles lancent à coups redoublés, ſont éteintes auſſi-tôt qu'allumées : l'arc coloré qui embraſſe les airs, & dont une pâle clarté diſtingue à peine les foibles nuances, boit l'Océan, groſſit les nuages des flots qu'il pompe & qu'il élève, & rend au ciel cette mer flottante, qui s'en épanche inceſſament. Des neiges que n'avoit jamais pu fondre le ſoleil, coulent du haut des Pyrénées ; les rochers de glace ſont amollis ; & alors les ſources des fleuves n'ont plus où s'épancher, tant leur lit ſe trouve rempli des eaux qui tombent des deux rives. Le camp de Céſar eſt inondé ; le flot bat & ſoulève les tentes. La plaine eſt changée en un lac ; on ne ſait plus où mener paître les troupeaux : les ſillons noyés ne produiſent aucun her-

bage. Le laboureur, répandu dans les campagnes déſolées, s'égare & ne reconnoît plus les chemins cachés ſous les eaux.

La compagne inſéparable des grandes calamités, l'horrible & cruelle famine approche; le ſoldat, ſans être aſſiégé, manque de tout: heureux de pouvoir acheter un peu de pain au prix de tout ce qu'il poſſède. O rage inſatiable du gain! A prix d'argent, l'on trouvoit encore des malheureux qui, affamés eux-mêmes, vendoient leur dernier aliment.

Déjà les collines ſe cachent ſous les eaux, déjà les fleuves confondus ne forment plus qu'un immenſe abîme. Les rochers y ſont engloutis; les bêtes féroces, chaſſées de leur antre, nagent en vain; elles ſont ſubmergées avec les cavernes qui leur ſervoient d'aſile. Les torrens enlèvent & roulent avec eux les chevaux encore frémiſſans. Enfin l'impétuoſité des eaux de la terre dompte & repouſſe celles de l'Océan. La nuit qui couvre ces con-

trées, ne permet pas aux rayons du ſoleil de percer l'épais tiſſu de ces voiles ſombres, & les ténèbres dont le ciel eſt couvert, ſont un chaos de la nature entière.

Dieu de l'Olympe, & toi, Dieu des flots, achevez : que les nuages du ciel & les vagues de l'Océan s'uniſſent ; que ces torrens, au lieu de s'écouler, ſoient refoulés par les mers ; que la terre ébranlée ouvre aux fleuves lointains une route nouvelle ; qu'ils viennent inonder les plaines de l'Ibère, noyer, engloutir les deux camps, & la guerre civile avec eux.

Mais ce fut aſſez pour la Fortune d'avoir cauſé à Céſar quelques momens d'effroi : elle revint complaiſante & ſoumiſe ; & les Dieux, comme pour s'excuſer, redoublèrent pour lui de faveur.

Le ciel s'épure & s'éclaircit ; le ſoleil, vainqueur des nuages, les diſſipe dans l'air en légères toiſons ; les élémens ont repris leur place, & les eaux long-temps ſuſpendues ſont retombées dans leur lit. Les forêts relèvent leur cîme touffue ; le ſommet

des

des collines perce au deſſus des eaux ; & le ſoleil rendu à la terre en ſèche & durcit la ſurface.

Dès que le Sicoris a retiré ſes ondes, & qu'il a reconnu ſes bords, des barques tiſſues de rameaux flexibles & revêtues de la dépouille des taureaux, traverſent le fleuve, tout enflé qu'il eſt. Ainſi, lorſque le Nil couvre les plaines de l'Egypte, un léger tiſſu de papyre (*a*) porte ſur les eaux l'habitant de Memphis. Les ſoldats de Céſar vont au delà du fleuve abattre des forêts pour élever un pont. Mais dans la crainte d'un nouveau débordement, Céſar ne veut pas que le pont ſe termine aux deux rives. Il le prolonge au loin dans la campagne, & ouvrant au fleuve divers canaux, il l'affoiblit en le diviſant, comme s'il vouloit le punir d'avoir oſé ſurmonter ſes rivages.

Petreius, qui voit que tout réuſſit au gré de l'ennemi, & que lui-même il n'a rien à attendre des habitans de ces

(*a*) Eſpèce de roſeau.

contrées, abandonne les murs d'Ilerda, & va chercher au fond de l'occident des nations féroces qui ne reſpirent que la guerre (*a*).

Dès que Céſar s'eſt aperçu que le camp de Pompée eſt abandonné, & la hauteur qu'il occupoit déſerte, il fait courir aux armes, & ſans aller chercher ni le pont, ni un gué plus facile, il commande qu'on paſſe à la nage; & cette route que le ſoldat n'eût oſé prendre dans ſa fuite, il la ſaiſit pour voler aux combats. Arrivé au delà du fleuve, il ſe reſſuie & ſe délaſſe juſques vers le milieu du jour. Ce fut au bas d'un amphithéâtre de montagnes entrecoupées de vallons étroits & profonds, que la colonne de Céſar atteignit celle de Pompée. Celle-ci s'emparoit des défilés, & Céſar voyoit le moment que la guerre alloit s'engager dans un pays impraticable (*b*). « Courez ſans ordre (dit-il aux

(*a*) *Conſtituunt* (*Afranius & Petreius*) *ipſis locis excedere & in Celtiberiam bellum transferre.* Ibid.

(*b*) *Erat in celeritate omne poſitum certamen,*

ſiens) ; arrêtez la victoire qui nous échappe ; précédez l'ennemi dans ſa fuite, préſentez-lui un front menaçant ; qu'il ſoit forcé de voir la mort en face, & de périr par d'honorables coups ». Il dit, & gagne les hauteurs qui dominoient ſur l'ennemi.

Les deux armées campent en préſence (*d*), ſeulement ſéparées par un étroit vallon. Dès qu'elles ſe virent de près (1), & que de l'un à l'autre camp le frère reconnut ſon frère, le fils ſon père, le père ſes enfans, la fureur des partis fut étouffée dans leurs ames. D'abord la crainte leur impoſa ſilence, & chacun d'eux ne ſalua les ſiens que d'un

---

uti priùs anguſtias monteſque occuparent. . . . . confecit iter prior Cæſar. Ibid. Il avoit laiſſé ſa cavalerie derrière l'ennemi. Il faut (diſoit-il), pour me devancer, qu'ils abandonnent leur bagage & leurs vivres. Sils veulent les garder, je les devancerai.

(*a*) *Cæſar, præſidiis montibus diſpoſitis, omni ad Iberum intercluſo itinere, quam proximè poteſt hoſtium caſtris caſtra communit.* Ibid.

ſigne de tête, ou d'un mouvement de l'épée. Mais bientôt leur amour mutuel, devenu plus preſſant, leur fait oublier la diſcipline auſtère; ils oſent (*a*) franchir le vallon, & courir s'embraſſer l'un l'autre. L'ennemi s'entend nommer par l'ennemi, le parent répond au parent qui l'appelle, tout ce qu'il y a de Romains dans les deux camps ſe reconnoiſſent. Ils ſe rappellent leur enfance, leurs liaiſons, leur ancienne amitié; leurs armes ſont baignées de pleurs; des ſanglots entrecoupés ſe mêlent à leurs embraſſemens; & quoique leurs mains n'ayent point encore trempé dans le ſang, ils ſe reprochent avec effroi tout celui qu'ils alloient répandre.

(*a*) *Liberam nacti milites colloquiorum facultatem, vulgò procedunt; & quem quiſque in caſtris notum aut municipem habebat, conquirit atque vocat.... fidem ab imperatore de Petreii & Afranii vitâ petunt..... Legatoſque de pace primorum ordinum centuriones ad Cæſarem mittunt. Interim alii ſuos in caſtra invitandi cauſsâ adducunt; alii ab ſuis abducuntur; adeo ut una caſtra jam facta ex binis viderentur.* Ibid.

Inſenſés ! pourquoi ces remords, ces gémiſſemens, & ces larmes? pourquoi jurer qu'on vous fait violence, & que vous ne ſervez le crime qu'à regret ? Eſt-ce à vous de craindre celui que vous ſeuls rendez redoutable ? Que ſes trompettes donnent le ſignal ; fermez l'oreille à ces ſons funeſtes. Qu'il arbore ſes étendarts ; reſtez tranquilles : vous allez voir la guerre civile tomber d'elle-même, & Céſar, ſimple citoyen, redevenir l'ami de Pompée. O toi, qui embraſſes l'univers & qui l'enchaînes de tes doux liens ; toi, le ſalut & l'amour du monde, qui rentreroit ſans toi dans le chaos, viens à nous, Concorde éternelle : voici le moment qui décide du ſort des ſiecles à venir : les crimes que nous allons commettre n'ont plus ni voiles, ni ténèbres : ſi ce peuple ſe rend coupable, il n'a plus d'excuſe ; chacun a reconnu ſon ſang. Vœux impuiſſans ! deſtins inexorables ! le Ciel ne nous accorde un moment de relâche, que pour nous rendre plus ſenſibles aux maux qui nous ſont réſervés.

La paix régnoit dans les deux camps, ils étoient confondus enſemble ; les ſoldats, ſe livrant à la joie, avoient élevé des tables ſur des appuis de gazon, & faiſoient des libations de vin à la Patrie & à l'Amitié. Aſſis autour des mêmes foyers, ou couchés ſous les mêmes tentes, ils déroboient cette nuit au ſommeil, & la paſſoient à ſe raconter leurs marches, leurs travaux, leurs premières armes. C'eſt au milieu de ces récits, dans l'inſtant même que ces malheureux ſe donnent une foi mutuelle, & ſe jurent une amitié qui va rendre leurs crimes déſormais plus horribles, c'eſt là que le ſort les attend. Pétreius, inſtruit que la paix eſt jurée, qu'il eſt trahi & livré à Céſar, aſſemble ceux qui lui ſont dévoués ; & ſuivi de cette odieuſe eſcorte, il accourt (*a*) & chaſſe

(*a*) *Improviſò ad vallum advolat ; colloquia militum interrumpit ; noſtros repellit ab caſtris ; quos deprehendit, interficit.... flens manipulos circuit, militeſque appellat :* Neu ſe, neu Pompeium abſentem Imperatorem ſuum adverſariis ad ſupplicium tradant, *obſecrat.* Ibid.

de ſon camp les ſoldats de Céſar qu'il trouve déſarmés. Il rompt lui-même à coups d'épée les nœuds de leurs embraſſemens ; & la fureur (2) dont il eſt animé, lui fait tenir aux ſiens ce langage.

« Peuple infidèle à la patrie, & déſerteur de ſes drapeaux, ſi le Sénat ne peut obtenir de vous d'attendre que Céſar ſoit vaincu, attendez du moins qu'il ſoit vainqueur. Il vous reſte une épée & du ſang dans les veines, le ſort de la guerre eſt encore incertain ; & vous irez tomber aux pieds d'un maître ! & vous irez porter ſes étendarts ! Il faudra ſupplier Céſar de daigner, ſans péril, accepter des eſclaves ! Ne lui demanderez-vous pas auſſi la grace de vos Chefs ? Non, perfides, jamais notre vie ne ſera le prix d'une lâcheté. Ce n'eſt pas de nos jours qu'il s'agit, & que doit décider la guerre civile. Votre paix infame n'eſt qu'une trahiſon. Ce ne ſeroit pas la peine d'arracher le fer des entrailles de la terre, d'élever des remparts, d'aguerrir des

courſiers, d'armer & de lancer des flottes, ſi l'on pouvoit ſans honte acheter la paix au prix de l'honneur & de la liberté. Un coupable ſerment ſuffit pour attacher vos ennemis au parti du crime; & vous, parce que votre cauſe eſt juſte, la foi qui vous lie eſt plus vile à vos yeux! ils ſont fidèles, & vous êtes parjures! Mais, direz-vous, on nous permet d'eſpérer notre pardon. O ruine entière de la pudeur! ô Pompée! dans ce moment même, hélas! ignorant ton malheur, tu lèves des armées par toute la terre, tu fais avancer des extrémités du monde les Rois ligués pour ta défenſe, & l'on traite ici de ta grace! & peut-être Céſar la promet »! Ces mots ébranlent tous les eſprits, & l'ardeur des forfaits ſe ranime (*a*). Ainſi, quand les bêtes féroces, dans la priſon qui les enferme, oubliant les

(*a*) *Edicunt, penes quem quiſque ſit miles Cæſaris, ut producantur; productos palam in prætorio interficiunt. Sed pleroſque ii quos receperant, celant, noctuque per vallum emittunt.* Ibid.

forêts, ſemblent s'être adoucies; qu'elles ont dépouillé leur orgueil menaçant, & appris à ſouffrir l'empire de l'homme; ſi par haſard un peu de ſang touche à leurs lèvres embraſées, leur rage ſe réveille, leur goſier s'enfle, altéré du ſang dont le goût vient d'exciter la ſoif; elles brûlent de s'en aſſouvir; & leur cruauté s'abſtient à peine de dévorer leur maître pâliſſant. Tout ce qu'une rencontre ſubite, ménagée par la haîne des Dieux, eût pu produire de plus atroce dans l'aveugle fureur d'un combat de nuit, fut commis en pleine lumière, & au mépris des droits les plus ſaints. Autour de ces tables & ſur ces mêmes lits où les ſoldats s'embraſſoient, ils s'égorgent. Ils gémiſſent de tirer l'épée; mais ſi-tôt que cette arme ennemie de toute juſtice eſt dans leur main, tout ce qu'ils frappent leur eſt odieux; & ſi leur courage chancelle, ils l'affermiſſent en redoublant leurs coups. Le camp eſt rempli de tumulte & d'horreur, les crimes l'inondent en foule; on tranche la tête à ſes plus

proches, & de peur que le parricide ne reſte enſeveli, on en fait trophée aux yeux des chefs; on s'applaudit de ſe montrer coupable. Pour toi, Céſar, quoiqu'indigné du carnage qu'on faiſoit des tiens, tu reſpectas les Dieux & la nature (*a*), & ta clémence fit alors pour ta gloire plus que n'ont fait tes triomphes de Marſeille, de Pharſale, & d'Egypte: ce fut à ce titre, & par l'impiété ſacrilège de tes ennemis, que ta cauſe devint la plus juſte.

Les lieutenans de Pompée, n'oſant préſenter au combat des cohortes ſouillées d'un crime que les furies devoient pourſuivre, prennent le parti de la fuite & regagnent les hauteurs d'Ilerda. La cavalerie de Céſar, qui les environne, leur interdit la plaine, & les oblige de ſe retirer ſur l'aride ſommet des collines. Là, comme il ſait qu'elles vont manquer d'eau, il entoure leur camp d'un foſſé

(*a*) *Cæſar, qui milites adverſariorum per tempus colloquii venerant, ſummâ diligentiâ conquiri & remitti jubet.* Ibid.

profond, dont il défend le bord eſcarpé, ſans leur permettre de s'étendre juſqu'au fleuve, ni d'embraſſer dans leur enceinte aucune des ſources d'alentour.

Aux approches de la mort qui les menace, leur crainte ſe change en fureur. D'abord ils tuent les chevaux, ſecours inutile dans un camp aſſiégé; ils renoncent même à la fuite; & n'ayant plus l'eſpoir de s'échapper, ils courent ſe jeter eux-mêmes ſur le fer de l'ennemi. Dès que Céſar les voit ſe dévouer à un trépas inévitable: « Soldats (dit-il aux ſiens), retenez vos traits, détournez vos lances, évitez de verſer du ſang. Celui qui défie la mort, ne la reçoit guère ſans la donner. Voilà une jeuneſſe déſeſpérée, à qui la lumière eſt odieuſe, & qui, prodigue de ſa vie, ne veut périr qu'à nos dépens. Elle ne ſentira pas ſes bleſſures; elle va ſe précipiter ſur la pointe de vos glaives, & mourir contente, ſi elle meurt baignée dans votre ſang mêlé avec le ſien. Attendez que ſa fureur s'appaiſe, que ſon impétuoſité ſe ralentiſſe, & qu'elle ait perdu

l'envie de mourir (*a*) ». Ce fut ainſi que Céſar laiſſa ſes ennemis s'épuiſer en menaces, & leur refuſa le combat juſqu'au moment où le flambeau du jour céda le ciel aux aſtres de la nuit.

Les aſſiégés n'ayant plus le moyen de recevoir, ni de donner la mort, leur première ardeur tombe peu à peu, & leurs eſprits ſe refroidiſſent.

Tel un combattant percé du coup mortel, n'en eſt que plus impétueux, dans le moment que la bleſſure eſt vive & la douleur aiguë, & que le ſang qui bouillonne encore, donne à ſes nerfs plus de reſſort ; mais ſi ſon ennemi, après l'avoir frappé, ſe met en défenſe & ſuſpend ſes coups, il le voit bientôt qui chancelle ; un froid mortel ſe répand dans ſes veines, la force diminue,

(*a*) *Tenere uterque propoſitum videbatur ; Cæſar ut, niſi coactus, prælium non committeret ; ille (Afranius) ut opera Cæſaris impediret. Producitur tamen res ; acieſque ad ſolis occaſum continetur. Inde utrique in caſtra diſcedunt.* Ibid.

la langueur lui ſuccède, & ſa colère & ſon courage s'épuiſent avec ſon ſang.

Déja l'eau manquoit dans le camp de Pompée. Le fer des armes fut employé à déchirer le ſein de la terre, dans l'eſpérance d'y trouver quelque ſource. On creuſa un puits, dont la profondeur s'étendoit du haut de la colline au niveau de la plaine. Le pâle ſcrutateur des mines d'Aſſyrie ne pénetre pas ſi avant, ni ſi loin de la clarté des cieux. Cependant on n'entendit point le bruit des fleuves ſouterrains; on ne vit point de ſources jaillir des couches de ponce qu'on avoit percées, ni les pleurs de la terre diſtiller des bords de l'abîme, ni des filets d'eau circuler à travers les lits de gravier. On retire enfin de ces caves profondes une jeuneſſe couverte de ſueur, qui vient de s'épuiſer en vain à briſer des rochers que les métaux durciſſent. La pénible recherche des eaux leur a rendu plus intolérable l'aridité de l'air qu'on leur fait reſpirer. Ils n'oſent pas même employer le ſecours des ali-

mens (3) à réparer leurs forces défaillantes. Pour ne pas irriter leur ſoif, ils ſe privent de nourriture : pour eux, la faim eſt un ſoulagement. S'ils aperçoivent quelque humidité ſur la terre, ils en arrachent les gazons, & des deux mains ils les preſſent ſur leurs lèvres deſſéchées. S'ils trouvent une eau croupiſſante & couverte d'un noir limon, toute l'armée s'y précipite & ſe diſpute ce breuvage impur. Pour adoucir les tourmens de ſa mort, le ſoldat expirant boit des eaux dont il n'eût pas voulu pour prolonger ſa vie. Ils s'attachent à la mamelle des animaux qui broutent l'herbe ; & au défaut de lait, ils en tirent du ſang. Ils pilent les plantes & les feuilles des arbres ; & preſſant la moelle des boids encore verts, ils en expriment le ſuc de la sève. Heureuſes les armées qu'on a vues quelquefois mourir éparſes dans les campagnes, pour avoir bu des eaux qu'un ennemi barbare empoiſonnoit en s'éloignant ! O Céſar, tu peux ſans myſtère mêler aux fleuves d'alentour tout ce qu'il y a de plus

infect dans la nature, les plantes même les plus venimeuſes que l'on recueille ſur le Dicté ; cette malheureuſe jeuneſſe, ſûre d'en mourir, va s'en abreuver. Une flamme inteſtine dévore leurs entrailles ; leur langue aride & raboteuſe ſe durcit dans leur bouche embraſée ; leurs veines ſont preſque taries ; leur poumon, qu'aucune liqueur n'arroſe, laiſſe à peine un étroit paſſage au flux & au reflux de l'air ; leur haleine brûlante déchire leur palais que la ſéchereſſe a fendu ; leur bouche haletante dans l'ardeur de la ſoif, aſpire avidement les vapeurs de la nuit. Ils ſe rappellent ces pluies abondantes dont ils ont vu naguère la campagne inondée ; & leurs yeux, ſans ceſſe attachés aux arides nuages qui flottent dans les airs, implorent en vain la roſée. Ce qui redouble leur ſupplice, c'eſt de ſe voir, non ſous le ciel brûlant & au milieu des ſables de l'Afrique, mais entre l'impétueux Ibère & le tranquille Sicoris ; de voir couler ces fleuves ſous leurs yeux, & de périr de ſoif à leur vue.

Les chefs (4) de cette armée expirante cèdent enfin à la néceſſité : Afranius, déteſtant la guerre, ſe réſout à demander la paix. Il s'avance lui-même en ſuppliant, traînant après lui dans le camp de Céſar ſes cohortes foibles & mourantes. Il paroît devant le vainqueur, mais avec une majeſté que le malheur n'a point abattue. Son maintien ſe reſſent de ſa première fortune, & de l'état où il eſt réduit. On reconnoît en lui un vaincu, mais un chef, & il demande grace à Céſar avec un viſage intrépide.

« Si le ſort (dit-il) m'eût fait ſuccomber ſous un ennemi ſans vertu, ma mort eût prévenu ma honte, & cette main m'eût délivré de toi. Nous venons, Céſar, te demander la vie, parce que nous te croyons digne de nous l'accorder. Ce n'eſt ni l'eſprit de faction, ni la haîne qui nous a mis les armes à la main. La guerre civile nous a trouvés ſervans ſous Pompée, & à la tête de ſes légions ; nous lui ſommes reſtés fidèles & attachés tant que nous l'avons pu. C'en eſt fait :

fait : nous ne retardons plus tes deſtins, nous t'abandonnons les bords du couchant, nous te laiſſons le chemin de l'orient libre, nous te délivrons du danger d'avoir derrière toi tout l'univers armé. Cette guerre ne t'a pas couté beaucoup de ſang ni de fatigues. Pardonne à tes ennemis ta victoire ; c'eſt le ſeul crime dont ils ayent à rougir. Suppoſe ces légions détruites & couchées ſur la pouſſière. Il ne ſeroit pas digne de toi d'aſſocier nos armes avec les tiennes, & de partager ton triomphe avec de malheureux captifs. Nous avons rempli nos deſtins ; pour toute grace, n'oblige pas les vaincus à vaincre avec toi ».

Il dit : Céſar, qui l'écoutoit avec un viſage ſerein, fut généreux & facile à fléchir. Il fit grace à ſes ennemis, & les diſpenſa de la guerre (*a*). Dès que la

(*a*) *Res huc deducitur, ut ii qui habeant domicilium aut poſſeſſiones in Hiſpaniâ, ſtatim; reliqui ad Varum flumen dimittantur.... Cæſar, ex eo tempore, dum ad flumen Varum veniatur,*

paix eſt acceptée, les ſoldats accourent aux fleuves, ils ſe couchent en foule ſur le rivage, & troublent eux-mêmes ces eaux dont ils peuvent enfin s'abreuver à loiſir. Il en eſt qui s'étouffent par trop d'avidité, ſans pouvoir éteindre la ſoif qui les dévore. La liqueur qui doit l'appaiſer, l'irrite. Mais le plus grand nombre, rappelé à la vie, reprend ſes forces & ſa vigueur.

O prodigalité du luxe (5) ! ô faſte inſenſé de l'opulence ! déſir ambitieux des mets exquis & rares ! vaine gloire des ſomptueux feſtins ! venez apprendre avec quoi l'homme ſoutient & prolonge ſa vie, & à quoi la nature a réduit ſes beſoins. Pour ranimer ces malheureux, il n'a pas fallu d'un vin recueilli ſous un Conſul antique & verſé dans des coupes d'or. Ils ont puiſé la vie au ſein d'une onde

---

ſe frumentum daturum, pollicetur. Addit etiam, ut, quid quiſque eorum in bello amiſerit, quæ ſint penès milites ſuos, iis qui amiſerint reſtituatur ; militibus, æquâ factâ æſtimatione, pecuniam pro iis rebus ſolvit. Ibid.

pure. Hélas ! telle eſt la condition de tous les peuples qui font la guerre ; un fleuve & des moiſſons, c'eſt aſſez pour eux.

Dès ce moment, le ſoldat poſe les armes & les abandonne au vainqueur. Il eſt ſans crainte dès qu'il eſt ſans défenſe. Exempt de crime, & libre de ſoins, il va ſe répandre dans les villes d'où la guerre l'avoit tiré. Oh ! qu'en jouiſſant des douceurs de la paix, il ſe repentit d'avoir cherché la guerre, & demandé aux Dieux de coupables ſuccès ! Ceux même que la victoire ſeconde, ont encore tant de dangers, tant de travaux à ſoutenir avant de fixer la fortune ! ils ont tant de ſang à répandre dans tous les climats de la terre, & Céſar à ſuivre à travers tant de haſards qu'il lui reſte à courir !

Heureux (6) celui qui, voyant le monde ſur le penchant de ſa ruine, ſait en quel lieu paſſer une tranquille nuit ! il ſe délaſſe & dort en ſûreté, ſans craindre que le ſignal le rappelle aux armes, & que le ſon de la trompette interrompe ſon doux ſommeil. Il revoit tous les jours ſa

femme, ſes enfans, ſon foyer ruſtique ; & ſatisfait de cultiver le modique champ de ſes pères, il n'attend pas qu'on lui aſſigne au loin l'héritage de l'étranger.

Un autre avantage de leur retraite, c'eſt de ne plus tenir à aucun parti dont l'intérêt les trouble & les agite. Pompée les a défendus, Céſar les a ſauvés ; ainſi dégagés de l'un par l'autre, & ſeuls heureux dans l'univers, ils ſont tranquilles ſpectateurs des événmens de la guerre civile.

Cependant la fortune ne fut pas la même par-tout ; elle oſa ſe déclarer un moment contre Céſar aux champs de Salone, aux bords Adriatiques, où l'Iader finit ſon cours.

Antoine (*a*), comptant ſur la foi des belliqueux habitans de Cercyre, avoit choiſi cette île pour y établir ſon camp, inacceſſible aux dangers de la guerre, s'il avoit pu en écarter la faim, contre la aquelle il n'eſt point de rempart. Cette île ne produiſoit ni pâturages, ni moiſ-

(*a*) C. Antonius.

ſons ; & les ſoldats, réduits à brouter l'herbe, après en avoir dépouillé la campagne, n'avoient plus, pour nourriture, que la racine des gazons ſecs ; lorſqu'ils aperçurent ſur le rivage de l'Illyrie un corps de troupes que Bazile amenoit à leur ſecours. Antoine inventa, pour le joindre, un nouveau moyen de traverſer les eaux (*a*).

Au lieu de vaiſſeaux conſtruits ſelon l'uſage, il établit ſur deux rangs de barques liées enſemble par de longues chaînes, un vaſte plan de poutres à fleur d'eau. Le rameur n'y eſt point expoſé aux traits de l'ennemi ; à couvert dans les intervalles des bois qui forment ce pont flottant, ils ne ſillonnent que les eaux enfermées au milieu des barques, & donnent ainſi le merveilleux ſpectacle d'une machine qui vogue ſans voiles & ſans aucun mobile au dehors. On obſerva le

(*a*) Céſar ne parle point de cette aventure, Florus la raconte ; mais, ſelon Florus, c'étoit Bazile qui envoyoit les trois navires au ſecours d'Antoine. *Florus*, *liv.* 4. *chap.* 2.

flux & le reflux, & dans l'inſtant que la mer, ſe reployant ſur elle-même, abandonnoit le rivage, on lança ce navire immenſe avec deux galères qui l'accompagnoient. Ces vaiſſeaux s'avancent, & au milieu s'élève une fortereſſe mouvante, dont le ſommet couronné de créneaux ſe balance dans les airs.

Octave, qui gardoit ce paſſage (*a*), ne voulut pas attaquer d'abord ; il retint l'ardeur de ſa flotte, & il attendit que ſa proie, attirée par l'eſpoir d'un trajet facile, vînt ſe livrer tout entière à lui. Par le calme trompeur qui régnoit ſur la mer, il invitoit ſes ennemis à s'engager dans leur folle entrepriſe.

Ainſi, tandis que le chaſſeur reconnoît le cerf & lui marque une enceinte, ou l'inveſtit de ſes filets, il impoſe ſilence à ſes chiens vigilans, & les retient muets à la chaîne. Aucun d'eux ne court la forêt, ſi ce n'eſt celui qui, le muſeau baiſſé,

(*a*) M. Octavius & Libon, lieutenans de Pompée, commandoient la flotte de Liburnie & d'Achaïe.

démêle & reconnoît la trace, qui ſait ſe taire en découvrant la proie, & n'indiquer le lieu où elle repoſe, que par un léger tremblement.

Un Cilicien de la flotte d'Octave mit en uſage un vieil artifice des pirates de ſon pays, pour tendre à l'ennemi des pièges ſous les eaux. Il laiſſe la ſurface libre, mais au deſſous il tient ſuſpendues des chaînes lâches, dont les deux bouts ſont attachés au rivage. Ni le premier, ni le ſecond navire ne s'y arrêtent; mais le vaſte plan ſuſpendu ſur les barques eſt tout à coup retenu au paſſage, & les chaînes, ſe reployant, l'attirent parmi les écueils.

Près de là, une voûte de rochers ſuſpendus & menaçans couvre la mer d'une forêt ſombre. C'eſt dans ces antres ténébreux que la vague enſevelit ſouvent les débris des vaiſſeaux briſés par les tempêtes, & les corps de ceux qui ont péri ſur les eaux. La mer, repouſſée par les rochers, les laiſſe à découvert; & lorſque ces cavernes profondes vomiſſent les

eaux mugiſſantes, les tourbillons d'écume qui s'élancent des gouffres de Caribde, n'ont rien de plus effrayant. C'eſt vers l'entrée de ce gouffre que fut attiré le navire qui portoit les troupes d'Antoine ; & dans l'inſtant il eſt environné d'un côté par les vaiſſeaux qui ſe détachent du rivage, de l'autre par une multitude de combattans dont les rochers & le bord ſont couverts.

Vulteius, qui commandoit ce navire, s'aperçut des pièges qu'on lui avoit tendus. Mais ayant tenté vainemens de rompre les chaînes à coups de hache, il ſe réſolut au combat, ſans aucun eſpoir de ſalut, ſans ſavoir même de quel côté il feroit face à l'ennemi. Cependant tout ce que peut la valeur aſſiégée & environnée de périls, fut exécuté dans ce moment terrible. Un ſeul navire (*a*), avec une co-

(*a*) *Vix mille hominum manus circumfuſi undique exercitûs per totum diem tela ſuſtinuit ; & cum exitum virtus non haberet, tamen ne in deditionem veniret, hortante Tribuno Vulteio, mutuis ictibus in ſe concurrit.* Flor. lib. 4. c. 2.

horte, inveſti d'un nombre épouvantable de vaiſſeaux & de combattans, ſe défendit & ſoutint leur attaque. Le choc, il eſt vrai, ne fut pas long ; la foible lumière qui l'éclairoit, fit place aux ombres de la nuit ; la paix régna dans les ténèbres.

La troupe, conſternée aux approches d'une mort inévitable, s'abandonnoit au déſeſpoir, quand (7) Vulteius, d'une voix magnanime, relève en ces mots les eſprits : « Romains, nous n'avons plus à être libres que le court eſpace d'une nuit : employez donc ce peu d'inſtans à voir, dans cette extrémité, quel eſt le parti que vous devez prendre. La vie n'eſt jamais trop courte, quand il en reſte aſſez pour choiſir ſa mort. Et ne croyez pas qu'il y ait moins de gloire à prévenir la mort, quand on la voit de près : nul homme, en abrégeant ſes jours, ne fait le temps qu'il eût pu vivre. Il faut le même courage pour renoncer à des momens ou à des années : l'honneur en eſt à diſpoſer de ſoi, & à prévenir ſes deſ-

tins. On n'eſt jamais forcé à vouloir mourir, & c'eſt à le vouloir que la vertu ſe montre. La fuite nous eſt interdite ; nous ſommes environnés d'ennemis prêts à nous égorger. Décidons-nous ; loin d'ici la crainte ; cédons à la néceſſité, mais en hommes libres, & non pas en eſclaves. Ce n'eſt pourtant pas dans l'obſcurité qu'il faut périr, & comme des troupes qui dans les ténèbres s'accablent de traits lancés au haſard. Sur un champ de bataille, dans des monceaux de morts, le plus beau trépas ſe perd dans la foule, la vertu y reſte enſevelie & ſans honneur ; il n'en ſera pas ainſi de la nôtre. Les Dieux ont voulu l'expoſer ſur ce théâtre aux yeux de nos amis & de nos ennemis. Ce rivage, cette mer, les rochers de l'île que nous avons quittée, ſeront couverts de ſpectateurs. De l'un & de l'autre rivage, les deux partis vont nous contempler. O Fortune ! tu te prépares à faire de nous je ne ſais quel exemple grand & mémorable à jamais. Tout ce que la fidélité, le dévouement des troupes a laiſſé

de monumens illuſtres dans tous les ſiècles, cette brave jeuneſſe va l'effacer. Oui, Céſar, c'eſt faire peu pour toi, nous le ſavons, que de nous immoler nous-mêmes ; mais aſſiégés comme nous le ſommes, nous n'avons pas de plus grand témoignage à te donner de notre amour. Le ſort envieux a ſans doute beaucoup retranché de notre gloire en ne permettant pas que nos vieillards & nos enfans ſe ſoient trouvés pris avec nous, & dans le nombre de tes victimes ; mais que ton ennemi ſache du moins qu'il eſt des hommes qu'on ne peut dompter ; qu'il apprenne à craindre des furieux réſolus & prompts à mourir ; qu'il béniſſe le ciel de n'en avoir retenu dans ſes pièges qu'un petit nombre. Il eſſayera de nous tenter en parlant de paix & d'accord ; il tâchera de nous corrompre par l'offre d'une vie honteuſe. Ah ! plût aux dieux qu'il nous fît grace, & que le ſalut nous fût aſſuré ! notre mort en ſeroit bien plus belle, & en nous voyant nous la donner nous-mêmes, on ne croiroit

pas que ce fût la reſſource du déſeſpoir. Il faut, amis, il faut mériter, par un courage ſans exemple, que Céſar, entre tant de milliers d'hommes qui lui reſtent, regarde la perte de ce petit nombre comme un vrai déſaſtre pour lui. Non, quand le ſort m'offriroit le moyen de m'échapper, je le refuſerois, tant le péril m'elève l'ame. Romain, j'ai rejeté la vie. Mon cœur n'eſt plus aiguillonné que du déſir d'un beau trépas. Ce déſir va juſqu'à la fureur. Il n'y a que ceux qui touchent à leur terme, qui ſentent combien il eſt doux de mourir. Les Dieux ont ſoin de le cacher à ceux qu'ils condamnent à vivre, afin qu'ils ſubiſſent leur ſort & qu'ils daignent ſouffrir la vie ».

Ce fut ainſi que l'ardeur du héros inſpirée à ſes ſoldats, releva leur ame abattue ; & ces mêmes hommes, qui, avant de l'entendre, meſuroient d'un œil plein d'effroi le cours des aſtres de la nuit, & frémiſſoient de voir arriver le jour, déſirèrent ce jour terrible.

La nuit alors n'étoit pas lente à ſe cacher

dans l'Océan ; car le ſoleil alloit ſortir du ſigne brillant des enfans de Léda, & il voyoit en ſe levant les flèches du Centaure ſe plonger dans l'onde. La lumière du jour découvrit les Iſtriens ſur le rivage, & ſur la mer la flotte des Grecs, jointe aux Eſclavons belliqueux. D'abord on ſuſpendit l'attaque, pour voir ſi Vulteius & les ſiens ſe laiſſeroient déſarmer, & ſi, en retardant leur mort, on leur feroit aimer la vie. Mais cette jeuneſſe héroïque ſe tint ferme en ſon dévouement, fière d'avoir renoncé au jour, & ſûre de ſortir du combat avec gloire, en s'immolant de ſes propres mains. Rien ne peut plus ébranler ces ames déterminées au dernier effort de la nature & de la vertu. Un petit nombre d'hommes ſoutient les aſſauts d'une multitude épandue & ſur la mer & ſur le rivage : tant on eſt fort, quand on ſait mourir.

Enfin las de verſer du ſang, & croyant avoir aſſez vendu leur vie, ils abandonnent l'ennemi, & toute leur fureur ſe tourne contre eux-mêmes. Vulteius le

premier ſe découvrant le ſein, & tendant la gorge au coup mortel : « Qui de vous, amis (leur dit-il), eſt digne de plonger ſa main dans mon ſang, & de prouver par-là qu'il veut mourir » ? Il n'eut pas beſoin d'en dire davantage : cent glaives ſe diſputent l'honneur de lui percer le ſein. Il loue tous ceux qui le frappent; mais à celui qui a donné l'exemple, & dont il a reçu le premier coup, il prête à ſon tour ſa main reconnoiſſante, & le tue avant d'expirer. Tout le reſte s'égorge à l'envi ; & entre eux s'exercent les fureurs de la guerre la plus ſanglante. Ainſi s'égorgeoient devant Thèbes cette foule d'hommes armés, que vit naître Cadmus des dents terribles qu'il avoit ſemées, préſage fatal de la guerre qui devoit s'allumer entre les fils d'Œdipe. Ainſi périrent au bord du Phaſe ces cruels enfans de la Terre, que Médée, par des enchantemens nouveaux, dont elle-même pâlit d'effroi, força de s'immoler entre eux, & d'engraiſſer de leur ſang les ſillons qui venoient de les engendrer. Tel fut, dis-je,

le maſſacre de cette jeuneſſe intrépide. Il ne leur en coute rien de mourir. En recevant le trépas (8), ils le donnent. Aucun des glaives ne frappe en vain, quoique pouſſé d'une main défaillante. Ce n'eſt pas le fer qui s'enfonce ; c'eſt le ſein qui frappe le fer ; c'eſt la gorge qui va au devant de l'épée, & qui la force de s'y plonger. Quoique le frère ſe préſente à ſon frère, le père à ſon fils, dans ce carnage affreux, leurs coups n'en ſont ni moins aſſurés, ni moins appeſantis : tout ce qu'ils accordent à la nature, c'eſt de ne pas les redoubler. On les voit traîner leurs entrailles déchirées ſur le navire, & rougir la mer de leur ſang. Ils regardent avec mépris la lumière qui leur échappe ; ils tournent contre l'ennemi un œil inſultant, un front ſuperbe, & ils s'applaudiſſent de ſentir la mort. Le navire n'eſt bientôt plus qu'un monceau de cadavres que les vainqueurs honorent du bucher, ſaiſis d'étonnement de voir que la nature ait produit un homme capable d'inſpirer une ſemblable réſolution.

Jamais la Renommée n'a rien publié dans l'univers avec tant d'éclat & de gloire ; mais les Nations (9), même après cet exemple, ſont trop timides pour concevoir combien il eſt aiſé de s'affranchir de l'eſclavage. On craint le glaive dans la main des tyrans ; la Liberté tremble & gémit ſous le poids des armes qui l'oppriment. L'homme ne ſait pas que le fer ne lui a été donné que pour ſe ſauver de la ſervitude. O mort, que n'es-tu refuſée aux lâches ! pourquoi les délivres-tu de la honte de vivre ? que n'eſt-il réſervé à la vertu de te donner aux malheureux !

La guerre n'étoit pas moins vive, ni moins ſanglante aux champs de la Libye. Curion avoit mouillé au promontoire de Lilibée ; & de là, ſecondé par l'Aquilon, il avoit paſſé en Afrique, & abordé entre Clupée (*a*) & les ruines de Carthage, lieu

(*a*) *Apellit ad eum locum qui apellatur Aquilaria. Hic locus abeſt à Clupeis paſſuum* 22 *millia.* Cæſ. de bello civ. lib. 2.

que

que nos armes ont rendu fameux. Il va d'abord camper loin de la mer, sur la rive du Bagradas, qui traverse des sables arides. Bientôt il gagne des hauteurs, que l'antiquité, digne de foi, dit avoir été le royaume d'Antée. Voici ce qu'un vieillard du pays en avoit appris de ses pères.

Quand la Terre enfanta les géans, ce fut dans les antres de la Libye qu'elle conçut le formidable Antée. Elle en eut plus d'orgueil que d'avoir engendré les géans même de la Thessalie; & il fut heureux pour le ciel que ce ne fût pas l'un des Titans. Dès que son corps touchoit la Terre, ses forces se renouveloient. Il avoit un antre profond pour demeure, un vaste rocher lui servoit de toit, les lions étoient sa pâture; il se couchoit, non sur leur dépouille, ni sur les débris des forêts, mais sur le sein nu de sa mère. D'abord tout périt sous ses coups, & les habitans des campagnes de l'Afrique, & les étrangers que les flots jetoient sur ce funeste bord. Longtemps même la valeur du géant dédaigna le secours de la Terre. Quoiqu'il se tînt de

bout, ſa vigueur naturelle le rendoit ſeule infatigable. Enfin le bruit de ſes fureurs attire en Libye le magnanime Alcide, Alcide qui purgeoit le monde des monſtres qui le ravageoient. Ils s'abordent; le héros ſe dépouille de la peau du lion de Némée; le géant, de celle d'un lion de Libye. L'un, ſelon l'uſage des jeux olympiques, arroſe d'huile ſes membres nerveux; l'autre ne ſe croyant pas aſſez fort, s'il ne touchoit que du pied ſa mère, prend ſoin de ſe rouler dans un ſable brûlant. Leurs bras & leurs mains s'entrelacent, ils en forment de peſans nœuds autour de leur col inflexible. Leur tête reſte inébranlable, leur front ſuperbe n'eſt point incliné. L'un & l'autre s'étonne de trouver ſon égal. Alcide, en ménageant ſes forces, épuiſe celles du géant. Il le voit hors d'haleine & couvert de ſueur; il lui ſecoue la tête, il lui preſſe le ſein, il le ſent déjà qui chancelle; déjà, ſe croyant le vainqueur, il enveloppe & ſerre dans ſes bras le dos & les flancs du géant, & ſous l'effort du pied qu'il lui enfonce dans l'aîne, forçant ſes

jambes à s'écarter, il le pouſſe & le jette étendu ſur le ſable. La Terre boit la ſueur de ſon fils, & il ſent ſes veines ſe remplir d'un ſang dont l'ardeur le ranime. Ses muſcles s'enflent, ſes nerfs ſont tendus, ſon corps renouvelé ſe dégage des nœuds dont l'enveloppe Alcide. Alcide eſt interdit de voir qu'il ait repris tant de vigueur. L'hydre & ſes têtes menaçantes l'avoient moins étonné, quoiqu'il fût jeune alors & bien moins aguerri. Ils luttent long-temps, l'un avec ſes forces, l'autre avec celles de la Terre; & le combat eſt douteux. Jamais Junon ne s'étoit flattée avec plus d'apparence de voir Alcide ſuccomber. La ſueur inonde ce corps infatigable, & cette tête qui ſans fléchir a ſoutenu le poids du ciel. Dès que le fils de Jupiter veut de nouveau ſerrer Antée entre ſes bras, celui-ci ſe laiſſe tomber lui-même & ſe relève plus affermi : tout ce que la Terre a de vie & de force, paſſe dans le corps de ſon fils. Elle ſe laſſe à lutter contre un homme. Alcide enfin s'étant aperçu qu'Antée alloit puiſer dans le ſein maternel une vi-

gueur à chaque inſtant nouvelle : « Tu n'auras plus (dit-il) cet avantage ; je t'enchaînerai dans mes bras ; c'eſt dans l'air qu'il faut que tu meures ». A ces mots, il ſoulève cet énorme géant, qui ſe débat en vain pour retomber. La Terre, ſéparée de ſon fils expirant, ne peut lui redonner la vie. Alcide le tint ſuſpendu loin d'elle ; & quoiqu'il le ſentît glacé, il fût long-temps ſans oſer le lui rendre, de peur de le voir ranimé.

C'eſt de là que l'antiquité, admiratrice d'elle-même, & ſoigneuſe de rendre le paſſé recommandable à l'avenir, a tiré le nom qui reſte à ces montagnes. Mais la gloire de Scipion les rendit encore plus célèbres, lorſqu'il força les Africains à quitter l'Italie & repaſſer les mers. Ce fut là d'abord qu'il établit ſon camp, & ce fut auſſi le premier théatre de nos victoires en Afrique.

Curion, flatté de ce préſage, comme ſi le bonheur de nos armes étoit attaché à ce lieu, & comme ſi la fortune de Scipion l'y attendoit lui-même, fait dreſſer dans ce

poſte heureux (*a*) un camp qui ne devoit pas l'être. Il donne du relâche à ſes troupes, & avec des forces trop inégales il oſe défier un ſuperbe ennemi.

Toute la puiſſance de Rome en Afrique étoit alors dans les mains de Varus. Celui-ci, bien qu'il ſe confiât en ce qu'il avoit de milice romaine, ne laiſſa pas d'appeler à lui toutes les forces du Roi de Libye ; & des extrémités du monde, tous les peuples ſoumis à Juba s'avançoient ſous les drapeaux de leur jeune Roi. Jamais Prince dans l'univers ne poſſéda un plus vaſte empire : le ſien s'étendoit depuis l'Atlas

(*a*) *Caſtra Corneliana. Id autem eſt jugum directum, eminens in mare, utrâque ex parte prærupium atque aſperum, ſed paulo tamen leniore faſtigio ab eâ parte quæ ad Uticam vergit. Abeſt directo itinere ab Uticâ paulò amplius paſſuum mille.* Ibid. Curion ne prit ce camp que lorſqu'il apprit que Juba s'avançoit, & ſon malheur vint d'avoir quitté ce poſte pour marcher à l'ennemi. Céſar l'excuſe bien généreuſement. *Multum ad rem hanc probandam adjuvat adoleſcentia, magnitudo animi, ſuperioris temporis proventus, fiducia rei bene gerendæ.* Ibid.

juſqu'aux Syrthes & juſqu'aux plaines d'Ammon : il occupoit l'eſpace de la zone brûlante, & pour enceinte il avoit les deux mers. Les peuples qui ſuivent Juba ſont l'habitant du mont Atlas, le Numide errant, le Gétule prompt à s'élancer ſur des chevaux ſans frein, le Maure dont la couleur eſt celle des peuples de l'Inde, le Naſamon qui vit dans des plaines ſtériles, le Garamante brûlé par le ſoleil, le Marmaride léger à la courſe, le Mazax dont le dard le diſpute à la flèche du Mède, le Maſſilien qui monte des chevaux nus, & les fait obéir à une ſimple verge qui leur tient lieu de rênes & de mors ; tous les peuples chaſſeurs des déſerts de l'Afrique, qui abandonnent leurs cabanes pour courir après les lions, & qui, ne ſe confiant point à leurs flèches, provoquent ces animaux terribles, & les enveloppent de leurs vêtemens.

Juba ne défendoit pas ſeulement la cauſe de Pompée ; il vengoit la ſienne (*a*).

(*a*) *Huic & paternum hoſpitium cum Pom-*

La même année qu'en allumant les feux de la guerre civile, Curion s'étoit rendu coupable envers les hommes & les Dieux, il avoit voulu, par une loi du peuple, chaſſer Juba du trône de ſes pères; & Juba, le cœur plein de ſon reſſentiment, regarde cette guerre comme le plus beau droit du ſceptre qu'il a conſervé. Curion tremble au bruit de ſon approche. Les troupes qu'il commande ne ſont pas de celles qu'il a éprouvées ſur les bords du Rhin, & qui, dévouées à Céſar, ne connoiſſent que ſes enſeignes. Ce ſont les troupes infidèles qui ont livré Corfinium, auſſi peu attachées au chef qu'elles ſuivent, qu'à celui qu'elles ont quitté, & pour qui, ſans zèle & ſans choix, il eſt égal de ſervir l'un ou l'autre. Mais les voyant ſaiſies de crainte, n'oſer garder la nuit les barrières du camp, Curion ſe dit à lui-même:

---

peio, & ſimultas cum Curione intercedebant; quod Tribunus pl. legem promulgaverat, quâ lege regnum Jubæ publicaverat. Cæſ. de bell. civ. lib. 2.

« Rien ne cache mieux la frayeur (10) qu'une entrepriſe audacieuſe. Je veux préſenter le combat, & tandis qu'elles ſont à moi, faire avancer mes troupes dans la plaine. C'eſt dans le repos que les eſprits changent. Dès que le glaive une fois tiré allume la fureur, & que le caſque couvre la honte, qui ſonge alors à balancer ou le talent des chefs, ou le droit des partis? On obéit à celui qui commande; on ſert la cauſe où l'on eſt engagé. Le ſoldat reſſemble au gladiateur dans l'arêne: ce n'eſt point un ennemi, mais un adverſaire qu'il attaque; & pour l'irriter, il ſuffit qu'on lui oppoſe ſon égal ».

En ſe parlant ainſi, Curion déploie ſon armée en pleine campagne; & la fortune, par un ſuccès léger, ſemble vouloir l'aveugler ſur le revers qui l'attend; car il chaſſe devant lui l'armée de Varus, & le carnage qu'il en fait ne ceſſe qu'aux barrières du camp où il la fait rentrer (*a*).

(*a*) *Curio exercitum in caſtra reducit, ſuis*

Juba, inſtruit de la défaite de Varus, s'applaudit de voir dépendre de lui ſeul l'événement de cette guerre. Il accourt ſans bruit avec ſon armée, & le ſilence qu'il fait garder dérobe ſa marche à l'ennemi. Sa ſeule crainte eſt d'en inſpirer, & que les Romains ne l'évitent. Il détache en avant Saburra, ſon lieutenant, avec une troupe légère, pour engager une première attaque, & pour attirer l'ennemi. Saburra doit laiſſer croire qu'il commande ſeul, que Juba ne vient point, & que ce corps de troupes eſt tout ce qu'il envoie. Cependant Juba ſe tient caché dans une vallée profonde (*a*) avec toutes les forces de ſon Empire. L'artifice lui réuſſit. Curion, dédaignant de s'inſtruire des forces des Africains, oblige ſa cavalerie à ſortir la nuit de ſon camp, & à ſe repandre au loin dans un pays in-

---

omnibus, præter Fabium, incolumibus, ex numero adverſariorum circiter 600 interfectis, ac 1000 vulneratis. Cæſ. de bell. civ. lib. 2.

(*a*) A ſix milles de diſtance.

connu (*a*). Ce fut en vain qu'on l'exhorta à ſe défier d'un ennemi chez qui l'art de la guerre n'étoit qu'un tiſſu de pièges ; ſa deſtinée l'entraînoit à la mort, & l'auteur de la guerre civile en devoit être la victime. Dès les premiers rayons de l'aurore, il ſort de ſon camp avec toute ſon armée, & la fait avancer ſur le ſommet des montagnes. Si-tôt que le Numide voit que de ces hauteurs les Romains peuvent l'apercevoir, il s'éloigne, ſelon ſa coutume, & feint de reculer, afin d'engager l'ennemi à deſcendre dans la plaine. Curion, qui prend pour une fuite cette retraite ſimulée, ſe précipite en vainqueur ſur ſes pas. L'artifice alors ſe découvre, & les Africains répandus ſur les collines d'alentour enveloppent l'armée romaine. Le chef & les ſoldats (11) ſe voyant per-

(*a*) *Equites miſſi nocte iter conficiunt. Imprudentes atque inopinantes hoſtes agrediuntur.... Hos oppreſſos ſomno & diſperſos adorti, magnum eorum numerum interficiunt. Multi perterriti profugiunt. Quo facto ad Curionem equites revertuntur, captivoſque ad eum reducunt.* Ibid.

dus, reſtent muets d'étonnement. Le lâche n'oſe penſer à la fuite, ni le valeureux au combat (*a*) : car au lieu de voir leurs

(*a*) *Nec militibus quidem, ut feſſis, neque equitibus, ut paucis & labore confectis, ſtudium ad pugnandum virtuſque deerat. Sed ii erant numero CC. Reliqui in itinere ſubſiſterant. Hi quamcumque in partem impetum fecerant, hoſtes loco cedere cogebant. Sed neque longiùs fugientes proſequi, nec vehementiùs equos incitare poterant. At equitatus hoſtium ab utroque cornu circumire aciem noſtram, & averſos proterere incipit. Cum cohortes ex acie procurriſſent, Numidæ impetum noſtrorum effugiebant; rurſuſque ad ordines ſuos ſe recipientes circumibant, & ab acie excludebant. Sic neque in loco manere, ordineſque ſervare, neque procurrere, & caſum ſubire, tutum videbatur. Hoſtium copiæ ſummiſſis ab rege auxiliis crebrò augebantur; noſtris vires laſſitudine deficiebant. Simul ii qui vulnera acceperant, neque acie excedere, neque in locum tutum referri poterant; quod tota acies equitatu hoſtium circumdata tenebatur. Hi de ſuâ ſalute deſperantes, ut extremo vitæ tempore homines facere conſueverunt, aut ſuam mortem miſerebantur, aut parentes ſuos commendabant, ſi quos ex periculo fortuna ſervare potuiſſet. Plena erant omnia timoris & luctûs.* Ibid.

chevaux émus au ſon de la trompette, dreſſer l'oreille, agiter leur crin, ronger leurs mors blanchis d'écume, & d'un pied rebelle frappant la terre & briſant les cailloux, s'indigner du repos; on les voit la tête baiſſée, le corps tout fumant de ſueur, la langue pendante, la bouche embraſée du feu de leur haleine, dont les impulſions pénibles ſont des gémiſſemens profonds. Leurs flancs s'élèvent & s'abaiſſent avec un violent effort, & une écume sèche & brûlante couvre leurs mors enſanglantés. En vain le fouet ou l'aiguillon les preſſe, en vain l'éperon leur déchire le flanc; aucun ne s'emporte, aucun ne prend ſa courſe : ils n'ont pas même la force de doubler le pas; & le peu qu'ils avancent, ne ſert qu'à expoſer de plus près leur guide aux coups de l'ennemi.

Mais dès que les courſiers Numides (12) fondent ſur les Romains, la terre s'ébranle ſous leurs pas rapides; un tourbillon de pouſſière, pareil à ceux que ſoulève & roule Borée, forme dans l'air un nuage

épais, & dérobe aux yeux la lumière. Comme leur choc impétueux tomboit ſur de l'infanterie, ce funeſte & ſanglant combat ne fut pas douteux un moment: il ne dura que le temps d'égorger; car les Romains n'avoient la liberté ni d'avancer, ni de combattre. Il tombe ſur eux une grêle de flèches, dont le poids ſeul les eût accablés. Les bataillons romains ſe preſſent vers leur centre, &, reſſerrés dans un cercle étroit, ne forment plus qu'une maſſe immobile. Si quelqu'un, pouſſé par la crainte, ſe précipite au milieu des ſiens, leurs glaives tournés contre lui oppoſent la mort à la fuite. A meſure que les premiers reculent, le bataillon s'épaiſſit. Manque d'eſpace, ils ne peuvent plus agir, ni remuer leurs armes: leurs bras ſe froiſſent en ſe heurtant; le choc des cuiraſſes dont ils ſont couverts, écraſe le fer & le ſein qui le porte. Le Maure ne put pas jouir du ſpectacle de ſa victoire: il ne vit ni des flots de ſang, ni un vaſte champ de

carnage ; il ne vit qu'un monceau de morts (*a*).

Mânes des Africains (13), ombre d'Annibal, ombres des enfans de Carthage, accourez ; ce ſacrifice eſt digne de vous. Voilà le ſang dont vous êtes avides : venez vous en raſſaſier, & ne demandez plus vengeance. Grands Dieux, ſe peut-il que le maſſacre des Romains en Libye ſoit un triomphe pour Pompée, un triomphe pour le Sénat ! Ah ! qu'il ſeroit bien moins affreux que l'Afrique eût vaincu pour elle !

Dès que la pouſſière humectée de ſang ne s'éleva plus en nuage, & que Curion vit ſes troupes étendues autour de lui, il ne put ſurvivre à ſon malheur, ni penſer à la fuite. Il a recours à une mort prompte, & vertueux par néceſſité, il ſe perce, & tombe au milieu des ſiens.

Malheureux ! de quoi t'ont ſervi tant de troubles excités parmi le peuple, du

---

(*a*) *Milites ad unum omnes interficiuntur.* Cæſ. Ibid.

haut de la Tribune, d'où tu l'animois & lui diſtribuois des armes, & ta révolte contre le Sénat, & ton ardeur à ſoulever le beau-père contre le gendre ? Tu meurs avant que Pharſale ait décidé de leur ſort. Tu n'auras pas même le plaiſir cruel de contempler les horreurs de la guerre civile. Hommes puiſſans (14), ainſi vous expiez les malheurs de votre patrie ; ainſi vos armes parricides ſont lavées dans votre ſang. O que Rome ſeroit heureuſe & ſes citoyens fortunés, ſi les Dieux défendoient notre liberté avec autant de ſoin qu'ils la vengent ! Te voilà, ſuperbe Tribun, en proie aux vautours de Libye. Tu n'obtiens pas même un bûcher. Nous te rendons pourtant ce témoignage, ô malheureux jeune homme, (car à quoi bon diſſimuler ce que la Renommée atteſteroit ſans nous ?) que tant que tu ſuivis les ſentiers du devoir & de la vertu, jamais Rome n'avoit vu naître un meilleur citoyen, une plus belle ame, un plus zélé défenſeur des lois ; & ſi l'ambition, le luxe, le dangereux appât des richeſſes

ont pu t'égarer, que Rome en accuſe la corruption du ſiècle dont tu n'as fait que ſuivre le torrent. Le changement de Curion, ébloui par les riches dépouilles de la Gaule, & corrompu par l'or de Céſar, entraîna la chute de Rome. Avant lui, les hommes ſuperbes & cruels qui s'étoient arrogé le droit de nous égorger à leur gré, les Sylla, les Marius, les Cinna, & cette ſuite de Céſars, dont le pouvoir n'a plus de bornes, avoient au moins acheté Rome. Le ſeul Curion la vendit (*a*).

(*a*) *Bello autem civili, & tot, quæ deinde per continuos* 20 *annos conſecuta ſunt, malis, non alius majorem flagrantioremque, quam C. Curio, Trib. pleb. ſubjecit facem: vir nobilis, eloquens, audax, ſuæ alienæque & fortunæ & pudicitiæ prodigus, homo ingenioſiſſimè nequam, & facundus malo publico.... Hic primò pro Pompeii partibus, id eſt, ut tunc habebatur, pro Republicâ; mox ſimulatione contra Pompeium & Cæſarem, ſed animo pro Cæſare.* Vell. Paterc. lib. 2. c. 48.

EXCERPTA

EXCERPTA

EX LIBRO QUARTO.

(1) . . . . POSTQUAM ſpatio languentia nullo,
Mutua conſpicuos habuerunt lumina vultus,
Et fratres, natoſque ſuos vidêre, patreſque;
Depreſſum eſt civile nefas. Tenuere parumper
Ora metu. Tantùm nutu, motoque ſalutant
Enſe ſuos. Mox ut ſtimulis majoribus ardens
Rupit amor leges, audet tranſcendere vallum
Miles, in amplexus effuſas tendere palmas.
Hoſpitis ille ciet nomen; vocat ille propinquum:
. . . . . .
Arma rigant lacrymis, ſingultibus oſcula rumpunt,
Et quamvis nullo maculatus ſanguine miles,
Quæ potuit feciſſe, timet. Quid pectora pulſas?
Quid veſane gemis? Fletus quid fundis inanes,
Nec te ſponte tuâ ſceleri parere fateris?
Uſque adeòne times, quem tu facis ipſe timendum?
Claſſica det bello; ſævos tu neglige cantus:
Signa ferat; ceſſa: jamjam civilis Erinnys
Concidet; & Cæſar generum privatus amabit.
Nunc ades, æterno complectens omnia nexu,
O rerum, miſtique ſalus, Concordia, mundi,
Et ſacer orbis amor! Magnum nunc ſecula noſtra
Venturi diſcrimen habent. Periere latebræ

Tot ſcelerum : populo venia eſt erepta nocenti :
Agnovere ſuos.

(2) Addidit ira ferox moturas prœlia voces :
Immemor ô patriæ, ſignorum oblite tuorum,
Non potes hoc cauſæ, miles, præſtare Senatûs,
Aſſertor victo redeas ut Cæſare ! certè
Ut vincare potes. Dum ferrum, incerſaque fata,
Quique fluat multo non deerit vulnere ſanguis,
Ibitis ad dominum ? Damnataque ſigna feretis ?
Utque habeat famulos, nullo diſcrimine, Cæſar
Exorandus erit ? Ducibus quoque vita petenda eſt ?
Nunquam noſtra ſalus pretium, merceſque nefandæ
Proditionis erit. Non hoc civilia bella,
Ut vivamus, agunt. Trahimur ſub nomine pacis.
Non chalybem gentes, penitùs fugiente metallo,
Eruerent ; nulli vallarent oppida muri ;
Non ſonipes in bella ferox, non iret in æquor
Turrigeras claſſis pelago ſparſura carinas ;
Si bene libertas unquam pro pace daretur.
Hoſtes nempe meos ſceleri jurata nefando
Sacramenta tenent ; at vobis vilior hoc eſt
Veſtra fides, quod pro causâ pugnabitis æquâ !
Sed veniam ſperare licet. Prô dira pudoris
Funera ! Nunc toto fatorum ignarus in orbe,
Magne, paras acies, mundique extrema tenentes
Sollicitas reges ; cùm forſan fœdere noſtro
Jam tibi ſit promiſſa ſalus ! Sic fatur, & omnes
Concuſſit mentes, ſcelerumque reduxit amorem.
Sic, ubi deſuetæ ſilvis in carcere clauſo

Manſuevere feræ, & vultus poſuere minaces,
Atque hominem didicere pati; ſi torrida parvus
Venit in ora cruor, redeunt rabieſque furorque,
Admonitæque tument guſtato ſanguine fauces;
Fervet & à trepido vix abſtinet ira magiſtro.

(3) . . . . . Nec languida feſſi
Corpora ſuſtentant epulis; menſaſque peroſi
Auxilium fecere famem. Si mollius arvum
Prodidit humorem, pingues manus utraque glebas
Exprimit ora ſuper. Nigro ſi turbida limo
Colluvies immota jacet, cadit omnis in hauſtus
Certatim obſcœnos miles morienſque recepit,
Quas nollet victurus aquas; rituque ferarum
Diſtentas ſiccant pecudes, & lacte negato,
Sordidus exhauſto ſorbetur ab ubere ſanguis.
. . . . . Torrentur viſcera flammâ
Oraque ſicca rigent ſquammoſis aſpera linguis.
Jam marcent venæ, nulloque humore rigatus,
Aëris alternos anguſtat pulmo meatus,
Reciſoque nocent ſuſpiria dura palato.
Pandunt ora ſiti, nocturnumque aëra captant.
Expectant imbres, quorum modo cuncta natabant
Impulſu, & ſiccis vultus in nubibus hærent.
Quòque magis miſeros undæ jejunia ſolvant,
Non ſuper arentem Meroen, Cancrique ſub axe,
Quâ nudi Garamantes arant, ſedêre; ſed inter
Stagnantem Sicorim, & rapidum deprenſus Iberum,
Spectat vicinos ſitiens exercitus amnes.

(4) Jam domiti ceſſere duces; paciſque petendæ
Auctor, damnatis, ſuplex Afranius, armis,
Semianimes in caſtra trahens hoſtilia turmas,
Victoris ſtetit ante pedes. Servata precanti
Majeſtas, non fracta malis; interque priorem
Fortunam, caſuſque novos, gerit omnia victi,
Sed ducis, & veniam ſecuro pectore poſcit.
Si me degeneri ſtraviſſent fata ſub hoſte,
Non deerat fortis rapiendo dextera leto;
At nunc ſola mihi eſt orandæ cauſa ſalutis,
Dignum donandâ, Cæſar, te credere vitâ.
Non partis ſtudiis agimur, nec ſumſimus arma
Conſiliis inimica tuis. Nos denique bellum
Invenit civile duces; cauſæquæ priori,
Dum potuit, ſervata fides. Nil fata moramur.
Tradimus Heſperias gentes, aperimus Eoas,
Securumque orbis patimur poſt terga relicti.
Nec cruor effuſus campis tibi bella peregit,
Nec ferrum, laſſaque manus. Hoc hoſtibus unum,
Quod vincas, ignoſce tuis. Nec magna petuntur:
Otia des feſſis, vitam patiaris inertem
Degere, quam tribuis; campis proſtrata jacere
Agmina noſtra putes: nec enim felicibus armis
Miſceri damnata decet, partemque triumphi
Captos ferre tui. Turba hæc ſua fata peregit.
Hoc petimus, victos ne tecum vincere cogas.

(5) . . . . . O prodiga rerum
Luxuries, nunquam parvo contenta paratu,
Et quæſitorum terrâ pelagoque ciborum

Luxurioſa fames, & lautæ gloria menſæ!
Diſcite, quam parvo liceat producere vitam,
Et quantum natura petat. Non ærigit ægros
Nobilis ignoto diffuſus conſule Bacchus;
Non auro, murrhâque bibunt; ſed gurgite puro
Vita redit. Satis eſt populis fluviuſque Cereſque,
Heu miſeri, qui bella gerunt.

(6) Felix, qui potuit, mundi nutante ruinâ,
Quo jaceat jam ſcire loco. Non prælia feſſos
Ulla vocant, certos non rumpunt claſſica ſomnos.
Jam conjux, natique rudes, & ſordida tecta,
Et, non deductos, recipit ſua terra colonos.
Hoc quoque ſecuris oneris fortuna remiſit,
Sollicitus menti quod abeſt favor: ille ſalutis
Eſt auctor, dux ille fuit; ſic prœlia ſoli
Felices nullo ſpectant civilia voto.

(7) Tunc ſic attonitam, venturaque fata paventem
Rexit magnanimâ Vulteius voce cohortem:
Libera non ultrà quam parvâ nocte juventus,
Conſulite extremis anguſto in tempore rebus.
Vita brevis nulli ſupereſt, qui tempus in illa
Quærendæ ſibi mortis habet..... Stant undique noſtris
Intenti cives jugulis. Decernite letum.....
Non tamen in cœcâ bellorum nocte cadendum eſt,
Ut cùm permiſtis acies ſua tela tenebris
Involvunt: conſerta jacent cùm corpora campo,
In medium mors omnis abit; perit obruta virtus.
Nos in conſpicuâ ſociis, hoſtique carinâ

Conſtituere dei. Præbebunt æquora teſtes,
Præbebunt terræ, ſummis dabit inſula ſaxis.
Spectabunt geminæ diverſo è littore partes.
Neſcio quod noſtris magnum & memorabile fatis
Exemplum, Fortuna, paras. Quæcumque per ævum
Exhibuit monimenta fides, ſervataque ferro
Militiæ pietas, tranſibit noſtra juventus.
Namque ſuis pro te gladiis incumbere, Cæſar,
Eſſe parum ſcimus; ſed non majora ſuperſunt
Obſeſſis tanti quæ pignora demus amoris.
Abſcindit noſtræ multum ſors invida laudi,
Quod non cum ſenibus capti natiſque tenemur.
Indomitos ſciat eſſe viros, timeatque furentes,
Et morti faciles animos; & gaudeat hoſtis
Non plures hæſiſſe rates. Tentare parabunt
Fœderibus, turpique volent corrumpere vitâ;
O utinam, quò plus habeat mors unica famæ,
Promittant veniam, jubeant ſperare ſalutem:
Nec nos, cum calido fodiemus viſcera ferro,
Deſperaſſe putent. Magnâ virtute merendum eſt,
Cæſar, ut, amiſſis inter tot millia paucis,
Hoc damnum clademque vocet. Dent fata receſſum,
Emittantque licet; vitare inſtantia nollem.
Projeci vitam, comites; totuſque futuræ
Mortis agor ſtimulis: furor eſt. Agnoſcere ſolis
Permiſſum eſt, quos jam tangit vicinia fati;
Victuroſque dei celant, ut vivere durent,
Felix eſſe mori. Sic cunctas ſuſtulit ardor
Nobilium mentes juvenum: cùm ſidera cœli,

Ante ducis voces, oculis humentibus omnes
Aſpicerent, flexoque Urſæ temone paverent;
Iidem, cum fortes animos præcepta ſubiſſent,
Optavere diem.

(8) . . . . . Pariter ſternuntque caduntque,
Vulnere letali: nec quemquam dextra fefellit,
Cum feriat moriente manu. Nec vulnus adactis
Debetur gladiis: percuſſum eſt pectore ferrum,
Et jugulis preſſere manum. Cum ſorte cruentâ
Fratribus incurrant fratres, natuſque parenti;
Haud trepidante tamen toto cum pondere dextrâ
Exegêre enſes. Pietas ferientibus una,
Non repetiſſe, fuit. Jam latis viſcera lapſa
Semianimes traxere foris, multumque cruoris
Infudere mari. Deſpectam cernere lucem,
Victoreſque ſuos vultu ſpectare ſuperbo,
Et mortem ſentire juvat.

(9) Non tamen ignavæ, poſt hæc exempla virorum,
Percipient gentes quam ſit non ardua virtus
Servitium fugiſſe manu. Sed regna timentur
Ob ferrum, & ſævis libertas uritur armis:
Ignoratque datos, ne quiſquam ſerviat, enſes.
Mors, utinam pavidos vitæ ſubducere nolles,
Sed virtus te ſola daret!

(10) Audendo magnus tegitur timor: arma capeſſam
Ipſe prior: campum miles deſcendat in æquum
Dum meus eſt: variam ſemper dant otia mentem.

Eripe consilium pugnâ : cùm dira voluntas
Ense subit prenso, galeæ texere pudorem;
Quis conferre duces meminit? quis pendere causas?
Quâ stetit, inde favet.

(11) Obstupuit dux ipse simul, perituraque turba.
Non timidi petiere fugam, non prœlia fortes:
Quippe ubi non sonipes motus clangore tubarum
Saxa quatit pulsu rigidos vexantia frenos
Ora terens, spargitque jubas, & surrigit aures,
Incertoque pedum pugnat non stare tumultu.
Fessa jacet cervix; fumant sudoribus armi;
Oraque projectâ squallent arentia linguâ;
Pectora rauca gemunt, quæ creber anhelitus urget;
Et defecta gravis longè trahit ilia pulsus;
Siccaque sanguineis durescit spuma lupatis.

(12) At vagus Afer equos ut primum emisit in agmen,
Tunc campi tremuere sono: terrâque solutâ,
Quantus Bistonio torquetur turbine pulvis,
Aëra nube suâ texit, traxitque tenebras.
Ut verò in pedites fatum miserabile belli
Incubuit; nullo dubii discrimine Martis
Ancipites steterunt casus, sed tempora pugnæ
Mors tenuit.

(13) Excitet invisas diræ Carthaginis umbras
Inferiis fortuna novis; ferat ista cruentus
Annibal, & Pœni tam dira piacula manes.

Romanam Superi, Libycâ tellure ruinam
Pompeio prodeſſe nefas, votiſque Senatus.
Africa nos potiùs vincat ſibi. Curio fuſas
Ut vidit campis acies, & cernere tantas
Permiſit clades compreſſus ſanguine pulvis,
Non tulit afflictis animam producere rebus,
Aut ſperare fugam; cecidítque in ſtrage ſuorum,
Impiger ad letum, & fortis virtute coactâ.

(14) Has urbi miſeræ veſtro de ſanguine pœnas
Ferre datis, luitis jugulo ſic arma, potentes.
Felix Roma quidem, civeſque habitura beatos,
Si libertatis ſuperis tam cura placeret
Quam vindicta placet. Libycas en nobile corpus
Paſcit aves, nullo contectus Curio buſto.
At tibi nos (quandò non proderit iſta ſilere,
A quibus omne ævi ſenium ſua fama repellit)
Digna damus, juvenis, meritæ præconia vitæ.
Haud alium tantâ civem tulit indole Roma,
Aut cui plus leges deberent, recta ſequenti.
Perdita tunc urbi nocuerunt ſecula, poſtquam
Ambitus, & luxus, & opum metuenda facultas,
Tranſverſo mentem dubiam torrente tulerunt....
Jus licet in jugulos noſtros ſibi fecerit enſe
Sylla potens, Mariuſque ferox, & Cinna cruentus;
Cæſareæque domûs ſeries, cui tanta poteſtas
Conceſſa eſt; emere omnes, hic vendidit Urbem.

Argument du cinquième Livre.

Le Sénat s'aſſemble en Épire. Appius conſulte l'Oracle de Delphes ſur le ſort de la guerre civile. L'armée de Céſar ſe révolte à Plaiſance ; Céſar la fait rentrer dans le devoir. Il l'envoie à Brunduſium, & il ſe rend à Rome, où il ſe fait nommer Dictateur & Conſul. De là il paſſe à Brunduſium, y embarque une partie de ſes troupes ; & avec ſa flotte il aborde en Épire. Le reſte de ſes troupes ſe faiſant trop attendre, Céſar, ſur une ſimple barque, entreprend de les aller chercher. Une tempête le rejette ſur le bord d'où il eſt parti. Pompée, voyant approcher le moment d'une bataille, oblige Cornélie à ſe rendre à Lesbos. Adieux de Pompée & de Cornélie.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE CINQUIÈME.

C'ÉTOIT ainſi qu'entre les deux Chefs, affoiblis l'un & l'autre par des pertes ſanglantes, la Fortune, obſervant le partage des bons & des mauvais ſuccès, ménageoit des forces égales pour les champs de la Theſſalie.

L'Emus étoit couvert de neige, les Plëiades deſcendoient de l'Olympe, & ce jour qui change le titre de nos faſtes, la fête de Janus approchoit.

Les Conſuls (*a*), dont l'année expire, en emploient les derniers momens à

(*a*) Lentulus & Marcellus.

raſſembler le Sénat, que les fonctions de la guerre ont tenu diſperſé. En Epire, un indigne toit, un vil refuge de voyageurs reçut les Sénateurs de Rome. Des murs étrangers entendirent les conſeils de cet ordre auguſte. Ce n'eſt plus un camp, c'eſt le Sénat lui-même : ſes haches, ſes faiſceaux, ſa majeſté l'annoncent ; & le reſpect qu'imprime aux nations cette aſſemblée vénérable, leur apprend qu'en effet ce n'eſt point le Sénat qui ſuit le parti de Pompée, mais Pompée qui ſert la patrie ſous les drapeaux du Sénat.

Dès que (1) les Pères Conſcrits ſont rangés dans un grave & triſte ſilence, le Conſul Lentulus ſe lève du ſiége eminent qu'il occupe, & il leur adreſſe ces mots : « Si vous avez tous dans le cœur l'antique vertu de vos pères, & un courage digne du ſang de ces illuſtres Romains, n'examinez ni quel lieu vous raſſemble, ni à quelle diſtance nous ſommes de notre ville captive. Voyez la patrie par-tout où vous êtes ; & ayant d'exercer l'autorité ſu-

ptème, décidez d'abord, Peres Conſcrits, ce que l'univers reconnoît, que c'eſt en vous que le Sénat réſide. Que le ſort nous envoie ſous les aſtres glacés du nord, ou ſous le ciel brûlant du midi, ſous cette zône ſans nuages, où les jours & les nuits ſe balancent dans une éternelle égalité, nous ſerons par-tout le centre de l'Etat, & le droit de le gouverner nous accompagnera ſans ceſſe. Quand les Gaulois mirent le capitole en cendres, Veyes, ou étoit Camille, devint Rome dans ce moment. Le ſiége du Sénat peut changer, mais ſon pouvoir eſt immuable. Céſar s'eſt emparé de nos murs déſerts, de nos maiſons abandonnées; les lois ſont muettes, la tribune eſt fermée; le capitole ne voit plus de Sénateurs que le rebut du Sénat & de Rome; tous ceux que l'exil n'avoit pas écartés, ſont ici. Exempts de crime, & vieillis enſemble dans le calme d'une longue paix, il a fallu, pour nous diſperſer, toutes les fureurs de la guerre. Mais ce corps auguſte eſt vivant, & ſes membres ſe réuniſſent. Voilà que les

Dieux balancent dans leurs mains les forces du monde & les deſtins de Rome. La mer d'Illyrie vient de ſubmerger une partie des rebelles ; Curion, le chef & l'ame du Sénat de Céſar, eſt couché ſur les bords ſanglans de l'Afrique. Vengeurs de la patrie, levez ſes étendars ; précipitez le cours de nos deſtins ; ſecondez les Dieux par votre courage : que le ſuccès vous inſpire au moins la confiance que vous inſpiroit, même dans le malheur, la juſtice de votre cauſe. Notre conſulat expire avec l'année ; mais vous, dont l'autorité n'a point de bornes, délibérez, Pères Conſcrits, & décernez le commandement à Pompée ».

Au nom de Pompée, tout le Sénat répondit par acclamations, & chargea ce grand Homme du ſoin de ſon ſalut & des deſtins de la patrie. Enſuite on diſtribua des honneurs aux Rois & aux peuples qui, par leur zèle, s'en étoient rendus dignes. Rhodes, Lacédémone, Athènes ſont nommées avec éloge ; Marſeille obtient les honneurs dus à ſa généreuſe défenſe ; le

Sénat donne aux Rois de Thrace, de Galatie, & de Macédoine, d'éclatantes marques d'eſtime ; il confirme à Juba la poſſeſſion du royaume de Libye ; & toi, Ptolomée, ô fatalité ! toi, digne Chef d'un peuple perfide, toi, la honte du trône & le crime des Dieux, il te proclame Roi d'Egypte ; il arme ta main jeune encore de ce glaive infracteur du droit des nations... des nations ! & plût au ciel qu'il n'eût attenté que ſur elles ! L'héritage de Lagus ſera payé par l'aſſaſſinat de Pompée ; & le Sénat, par ce don funeſte, ravit un ſceptre à Cléopatre, & dérobe un crime à Céſar.

Après l'aſſemblée, le Sénat prend les armes ; & tandis que les peuples & les Rois, le bandeau ſur les yeux, ſe livrent au ſort de la guerre, le timide Appius eſt le ſeul qui n'oſe en courir les haſards. Appius, qui commande dans l'Achaïe, pour s'aſſûrer des événemens, importune les Dieux, & ſe fait ouvrir le ſanctuaire de l'oracle de Delphes, fermé dès longtemps aux mortels.

Au milieu du monde, & à diſtance égale des rives de l'Aurore & des bords du Couchant, s'élève le double ſommet du Parnaſſe, mont célèbre par les deux cultes de Bachus & d'Apollon. Ce fut la ſeule des montagnes qui dans le déluge domina ſur les eaux, & qui ſervit de borne entre le ciel & l'onde; encore ne laiſſoit-elle voir que la cîme de ſes rochers : ſes flancs ſe cachoient dans l'abîme. Ce fut là qu'Apollon, jeune encore, eſſaya ſes premieres flèches contre ce monſtrueux ſerpent qui avoit pourſuivi ſa mère (*a*), exilée du ciel, & preſſée des douleurs de l'enfantement.

C'étoit alors le règne de Thémis : Delphes en rendoit les oracles. Mais Apollon, voyant ces cavernes profondes exhaler un ſouffle prophétique & ſe remplir d'un eſprit divin, il s'y enferma lui-même, & caché dans ce ſanctuaire, il y devint l'organe des deſtins.

Quel eſt réellement (2) cet eſprit im-

(*a*) Latone.

mortel

mortel dont l'antre eſt pénétré ? Quel eſt celui des Dieux qui poſsède les ſecrets du ſombre avenir, qui prévoit l'ordre éternel des choſes, & qui du ciel daigne deſcendre dans les entrailles de la terre, y ſouffrir l'approche de l'homme, & ſe communiquer à lui ? Grande & puiſſante Divinité ſans doute, ſoit qu'elle ne faſſe qu'annoncer ce qui doit être, ſoit qu'elle ordonne ce qu'elle annonce, & que ſa volonté devienne le deſtin ! Ne ſeroit-ce pas une émanation de Jupiter lui-même, qui du haut des cieux, dont il eſt l'ame & le ſoutien, s'étend juſqu'à la terre, & remplit l'intervalle du ſéjour des mortels & de celui des Dieux?

Dès que cet eſprit s'eſt emparé du chaſte ſein de la prêtreſſe, le bruit de l'impulſion divine retentit au fond de ſon cœur, & le ſouffle prophétique s'exhale de ſa bouche, comme la flamme s'élance à flots preſſés du ſommet brûlant de l'Ætna. Jamais le Dieu ne ſe refuſe aux mortels : il répond à qui l'interroge ; mais ce qu'il annonce eſt irrévocable : il n'eſt pas

même permis de demander qu'il change. Il rejette les vœux du crime ; les ſourdes prières des méchans ne pénètrent point juſqu'à lui ; mais favorable aux juſtes, il leur apprit ſouvent, comme aux Tyriens, à changer de patrie ; il leur apprit, comme aux Athéniens (*a*) à Salamine, à vaincre un ennemi puiſſant ; il leur enſeigna les moyens de faire ceſſer, en appaiſant les Dieux, la ſtérilité des campagnes ou la contagion de l'air.

Le plus grand (3) malheur de ces derniers temps fut la perte de cet oracle, lorſque les Rois, qu'effrayoit l'avenir, imposèrent ſilence aux Dieux. Les prêtreſſes de Delphes, loin de s'affliger de ce long repos, en jouiſſent au fond de leur temple. Car une mort ſoudaine eſt pour elles la peine ou le prix de l'enthouſiaſme (*b*).

(*a*) L'oracle leur avoit dit de s'enfermer dans des murs de bois ; ils montèrent ſur leurs vaiſſeaux, & battirent la flotte de Xerxès.

(*b*) Apollon allume dans l'ame la lumière pour éclairer l'avenir, ce qui s'appelle *enthouſiaſme*. Plut. *des oracles de la Pithie.*

Dans l'accès de la fureur divine, tous les reſſorts du corps humain ſe briſent, & les efforts du Dieu qui l'obsède, dégagent l'ame de ſes liens.

Ainſi, les voûtes del'antre étoient muettes & les trépieds dès long-temps immobiles, lorſqu'Appius, pour approfondir les ſecrets du deſtin de Rome, troubla ce ſilence & ce long repos. Il ordonne au miniſtre d'Apollon d'ouvrir le temple & de livrer au Dieu la Pithoniſſe pâliſſante.

La jeune & chaſte Phémonoé, libre de ſoins, ſe promenoit alors à l'ombre des forêts, au bord de Caſtalie. Le pontife la ſaiſit, & l'entraîne juſqu'au veſtibule du temple. Mais tremblant de toucher le ſeuil, elle a recours à la feinte, pour diſſuader Appius du déſir de l'interroger.

« O Romain! quelle ardeur imprudente te fait (dit-elle) chercher à pénétrer les ſecrets du ſombre avenir? Cet antre eſt dès long-temps muet, & le Dieu n'y rend plus d'oracles: ſoit que l'eſprit qui l'animoit ſe ſoit diſſipé dans les airs; ſoit que depuis

que les barbares (*a*) ont mis Delphes en cendres, Apollon ne daigne plus s'y cacher parmi des ruines; ſoit que le ciel le faſſe taire, & qu'il juge que c'eſt aſſez des vers de l'antique Sibylle pour vous révéler vos deſtins; ſoit que ce Dieu, qui dans tout les temps a banni de ſon temple les coupables mortels, ne trouve plus, dans nos jours malheureux, de bouche aſſez pure pour lui ſervir d'organe ».

Appius découvrit d'abord l'artifice de la prêtreſſe; & par ſes menaces il lui fit avouer que le Dieu étoit encore préſent. Alors elle ceignit ſon front des bandelettes myſtérieuſes, ſe mit un voile blanc ſur la tête, & entrelaça de lauriers ſes cheveux épars & flottans. Le prêtre, qui la voit héſiter & pâlir, la pouſſe dans l'intérieur du temple. Mais frémiſſant de pénétrer juſques dans le ſanctuaire, elle ſe tint ſous la première voûte, & par un froid enthouſiaſme imitant l'inſpiration, elle ren-

(*a*) Brennus.

dit un faux oracle : ruſe offenſante pour Appius, mais plus encore pour Apollon lui-même. Ce n'étoit point cette ſainte fureur qui annonce que le Dieu poſsède ſa prêtreſſe ; ce n'étoit point ce murmure confus d'une voix étouffée & tremblante, ces paroles obſcures & entrecoupées, ni ces ſons effrayans dont l'éclat eût rempli la vaſte profondeur de l'antre. On ne vit point ſes cheveux hériſſés ſecouer le laurier qui couronnoit ſa tête ; les voûtes du temple ne tremblèrent point, la forêt d'alentour demeura immobile ; tout annonça que la Pythie avoit craint de ſe livrer au Dieu qu'elle faiſoit parler.

Appius, qui ne voit pas même les trépieds émus, s'irrite, & dit à la prêtreſſe : « Impie, ta mort va me venger, & venger le Dieu dont tu te joues, ſi à l'inſtant même tu ne conſens à t'enfoncer dans l'antre prophétique, & ſi, interrogée ſur le ſort d'une guerre dont l'univers eſt menacé, tu n'attends pas pour me répondre que le Dieu daigne t'inſpirer ». La Pythoniſſe épouvantée ſe détermine enfin (4) à lui

obéir. D'abord immobile ſur le trépied, ſon ſein ſe remplit du Dieu nouveau pour elle. Tout ce que l'antre pouvoit contenir de cet eſprit qui depuis tant de ſiècles ne s'en étoit point exhalé, la pénètre & ſe répand en elle avec un impétueux effort. Jamais Apollon ne s'étoit emparé ſi pleinement du corps d'une mortelle. L'ame unie à ce corps fragile en eſt chaſſée ; le Dieu la force à le lui céder. Eperdue & hors d'elle-même, la Pythie erroit dans ſon antre, roulant ſa tête échevelée, & ſecouant ſur ſon front hériſſé les lauriers dont il étoit ceint. Elle renverſe les trépieds qu'elle rencontre ſur ſon paſſage ; le feu divin bouillonne dans ſes veines ; elle porte dans ſon ſein Apollon furieux ; & tandis qu'il emploie à l'irriter ſes fouets inviſibles, ſes aiguillons de flamme, il lui met un frein qui la dompte, & il s'en faut bien qu'il lui laiſſe prédire tout ce qu'il lui laiſſe prévoir. Les âges ſe préſentent en foule, & ce long amas d'événemens accable ſes foibles eſprits : tant ce tableau de l'avenir

eſt vaſte, & tant les ſiècles accumulés s'empreſſent de paroître au jour ! Les deſtins ſemblent lutter au paſſage, & ſe diſputer la voix qui doit les annoncer. Rien n'échappe à la vue de la Pythie, ni le premier jour du monde, ni le dernier, ni l'étendue de l'Océan, ni le nombre de ſes grains de ſable. Mais telle qu'on vit autrefois la Sibylle de Cume, dédaignant de répondre à la foule des peuples qui l'interrogeoient, ſe borner aux deſtins de Rome, les détacher du chaos de l'avenir, & les tracer d'une main libre & ſûre ; telle ici la prêtreſſe de Delphes, ſe bornant à prédire le ſort d'Appius, le cherche longtemps, & le démêle à peine dans la multitude innombrable des grands deſtins qui lui ſont offerts. L'écume alors découle de ſes lèvres ; ſa voix s'exhale en gémiſſemens ; bientôt elle éclate en murmure ; ſes hurlemens font retentir les voûtes de l'antre ſacré ; & ſuccombant au Dieu qui la domine, elle prononce enfin ces mots. « Romain, je te vois échapper aux coups menaçans d'une guerre où ſe décide le

fort du monde. Seul, à l'abri de ces grands revers, au fond d'un vallon de l'Eubée, tu jouiras d'un plein repos ». Elle ſupprima tout le reſte, & Apollon lui étouffa la voix.

Dépoſitaire des deſtins (5), Dieu confident des ſecrets du monde & gardien de la vérité, toi, à qui le ciel n'a pas voulu cacher un ſeul jour du ſombre avenir, pourquoi craindre de révéler le décret de notre ruine, la mort des Rois, le maſſacre des Chefs, le carnage de tant de peuples, de qui le ſang va ſe mêler avec des flots de ſang romain ? Eſt-ce que les Dieux n'ont pas encore réſolu ces grands attentats, & que les aſtres, qui balancent à condamner la tête de Pompée, tiennent les deſtins en ſuſpens ? ou bien veux-tu, par ton ſilence, favoriſer le meurtre de Céſar, l'expiation de ſes forfaits, & le retour du pouvoir légitime aux mains des Brutus nos vengeurs ?

La Pythoniſſe alors enfonce avec ſon ſein les portes du temple, & s'en élance. Comme elle n'a pas tout révélé, ſa fureur

n'eſt point épuiſée ; le Dieu qu'elle n'a pu chaſſer, la poſsède & l'agite encore. Elle roule des yeux furibonds, & ſon regard vague & rapide erre dans l'eſpace du ciel. Tantôt ſon viſage eſt glacé, tantôt menaçant & terrible ; il n'eſt pas deux inſtans le même, tour à tour couvert d'une pâleur livide & d'une brûlante rougeur. Mais ſa pâleur n'eſt pas celle que cauſe le ſaiſiſſement de l'effroi, elle eſt effrayante elle-même. Son ſein, ſoulevé par de violens ſoupirs, reſſemble aux vagues qui ſe balancent avec un triſte & profond murmure, long-temps après que le fougueux Borée a fait enfler les eaux de l'Océan. Mais du moment qu'elle repaſſe de cette lumière céleſte, qui l'éclairoit ſur le ſort du monde, à la clarté foible & commune qui conduit les ſimples mortels, elle ſe ſent tout à coup enveloppée de ténèbres : Apollon commande à l'Oubli de s'emparer de ſon ame, & d'en effacer la trace des ſecrets de l'avenir. La vérité chaſſée du ſein de la Pythie ſe retire vers les trépieds ; & à peine la malheureuſe Phémo-

noé a repris ſes ſens, qu'elle ſuccombe & qu'elle expire.

Le crédule Appius, ſéduit par l'ambiguité de l'oracle, ne fut point effrayé des approches de la mort qui le menaçoit. Il ne ſongea qu'à s'établir aux champs de l'Eubée, dans les murs de Chalcis, & loin des troubles qui partageoient le monde. Inſenſé ! quel étoit ton eſpoir ? & quel autre Dieu que la mort pouvoit te garantir du choc de cette guerre, & te mettre à l'abri des maux dont tout l'univers gémiſſoit ? Oui, tu repoſeras en paix ; mais le tombeau ſera ton aſile : il t'attend au bord de l'Euripe, ſur le rivage oppoſé à celui de l'Elide, ſi funeſte aux Grecs aſſemblés (*a*).

Cependant Céſar revenoit vainqueur des plaines de l'Ibère, & portoit ſes aigles triomphantes en de nouveaux climats, lorſqu'au milieu de ſes proſpérités il vit le moment où les Dieux en alloient rompre à

(*a*) Où la flotte d'Agamemnon eut tant de peine à obtenir les vents.

jamais le cours. Ce Chef, que la guerre n'avoit pu dompter, fut prêt à perdre au milieu de ſon camp le fruit de tous ſes attentats (*a*). Le ſoldat, à regret fidèle, & las de ſervir ſes fureurs, avoit réſolu de l'abandonner : ſoit que le ſilence des trompettes eût donné aux eſprits le temps de ſe calmer, & que l'épée refroidie dans le repos ſe refuſât aux horreurs de la guerre ; ſoit que l'avarice des troupes demandant un plus haut ſalaire, leur eût fait condamner un crime infructueux, & mettre à prix leurs glaives déja ſouillés de ſang.

Jamais Céſar (6) n'avoit mieux éprouvé combien peu ſolide & peu ſtable étoit le faîte des grandeurs, d'où il voyoit à ſes pieds le monde, & quels foibles appuis étayoient ſon pouvoir frêle & chancelant. Semblable à un corps mutilé dont on a retranché les membres, & réduit preſque à ſon épée, lui qui venoit de voir marcher

(*a*) A Plaiſance. Céſar ni Plutarque ne parlent point de cette révolte ; mais voyez *Appien*, *liv.* 2 *des guerres civiles.*

tant de peuples ſous ſes drapeaux, il apprit que les glaives, une fois tirés, appartenoient aux ſoldats, & non pas au chef. Ce n'eſt plus un murmure timide, ni un reſſentiment caché au fond des cœurs : cette crainte qui réprime les mouvemens ſéditieux d'une populace irritée, & qui la fait trembler devant ceux qui devant elle auroient tremblé, la crainte où chacun eſt pour ſoi, de ſe trouver ſeul révolté contre le joug de la tyrannie, n'arrête pas ici les mutins : toute l'armée, avec la même audace, a ſecoué le frein de l'obéiſſance ; & quand le crime eſt celui du grand nombre, il eſt ſûr de l'impunité. Les ſoldats ſe répandirent donc en murmures & en menaces. « Laiſſe-nous (7), Céſar (dirent-ils), laiſſe-nous enfin nous ſouſtraire à ta rage. Tu ne cherches par mer & par terre que des mains pour nous égorger. Tu nous abandonnes, comme une vile proie, au premier ennemi qui ſe préſente. La Gaule t'a enlevé une partie de tes légions ; une autre partie a ſuccombé aux durs travaux de la guerre d'Eſpagne ;

une autre eſt couchée dans l'Heſpérie : ainſi, dans tout les pays du monde nous te faiſons vaincre, & tu nous fait périr. Que nous revient-il d'avoir arroſé de notre ſang les campagnes du Nord & fait couler le Rhône & le Rhin ſous tes lois ? Pour récompenſe de tant de guerres tu nous donnes la guerre civile ! & quel en eſt pour nous le fruit ? Quand nous t'avons livré notre patrie, après en avoir chaſſé le Sénat, de quel palais ou de quel temple nous as-tu permis le pillage ? Il n'eſt point de forfaits que nous n'ayons commis : nos armes, nos mains ſont criminelles ; notre pauvreté ſeule nous déclare innocens. Où ſe borneront nos travaux ? & quand diras-tu, c'eſt aſſez, ſi pour toi c'eſt trop peu de Rome ? Vois nos cheveux blanchis, vois nos mains défaillantes, vois nos corps épuiſés de ſang. Le peu de vie qui nous reſte ſe conſume dans les combats. Permets à des vieillards d'aller mourir en paix. Que te demandons-nous enfin ? A ne pas tomber de défaillance ſur le revers

d'une tranchée, à ne pas rendre les derniers ſoupirs ſous le caſque, à chercher une main qui nous ferme les yeux, à expirer dans le ſein d'une épouſe, arroſés de ſes larmes, & ſûrs d'avoir chacun notre bûcher. Souffre du moins que la maladie termine notre vieilleſſe ; qu'il y ait ſous Céſar une autre mort que celle que donne le fer. Sous quels appas crois-tu nous cacher les forfaits où tu nous deſtines ? Et de tous les crimes de la guerre civile ne ſavons-nous pas quel eſt celui qui ſeroit payé le plus cher ? Tu nous as vus dans les combats, tu ſais de quoi nous ſommes capables ; n'en eſt-ce point aſſez ? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'eſt rien de ſacré pour nous ? & connois-tu quelque devoir, quelque lien (8) qui nous retienne ? Sur le Rhin, Céſar fut notre Chef ; il eſt ici notre compagnon. Le crime rend égaux tous ceux qu'il aſſocie. Et à quoi bon nous ſacrifier pour un ingrat qui méconnoît la valeur & le zèle ? Tout ce que nous faiſons, il l'attribue au ſort, & il

l'appelle ſa fortune. Qu'il ſache à la fin que c'eſt nous qui ſommes pour lui le ſort. Il a beau ſe flatter que tous les Dieux lui ſeront ſoumis & dociles ; s'il n'a plus le ſoldat pour lui, le voilà réduit à la paix ».

Après ce diſcours, ils commencent à ſe répandre dans le camp ; & d'un air inſultant, ils déclarent qu'ils ne veulent plus de Céſar pour leur Chef. Juſtes Dieux, faites qu'ils perſiſtent ! puiſqu'il n'y a plus dans les cœurs ni piété, ni bonne foi, & que la perte des mœurs eſt notre unique reſſource ; faites que la diſcorde & la licence éteignent les feux qu'elles ont allumés !

Quel Chef n'eût pas été effrayé d'une révolte ſi générale & ſi prompte ? Mais Céſar, qui ſe fait une joie de ſuivre ſa deſtinée à travers des précipices, & d'exercer ſa fortune à vaincre les plus grands périls, Céſar ſe préſente ; & ſans daigner attendre que l'emportement du ſoldat s'appaiſe, il ſe hâte de le ſurprendre dans tout l'accès de ſa fureur. Si ſon

armée lui eût demandé le pillage des villes, des temples, du capitole même ; ſi elle eût voulu qu'on lui livrât les mères & les femmes des Sénateurs ; Céſar y eût conſenti : tout ce qui eſt violent & cruel lui convient ; c'eſt le droit, c'eſt le prix de la guerre. Il ne craint de trouver dans les ames que la raiſon & l'équité. Quoi, Céſar, tu n'as point de honte de chérir une guerre que tes ſoldats déteſtent ! ils ſont plutôt que toi raſſaſiés de ſang ! le droit de l'épée leur eſt odieux ; & toi ſeul, par toutes les voies, tu ſuis tes violens projets ! Commence à te laſſer du crime ; conſens à te voir déſarmé. Qu'eſpères-tu, cruel ? A quoi veux-tu forcer ces malheureux qui te réſiſtent ? C'eſt la guerre civile qui ſe refuſe à toi.

Céſar (9) parut ſur une éminence avec un viſage intrépide ; & inacceſſible à la crainte, il mérita de l'inſpirer. Il parle, & adreſſe aux ſoldats ces mots dictés par la colère.

« Celui qu'abſent vous menaciez de l'œil & de la main, ſoldats, il eſt préſent : le

le voilà ſans défenſe ; & le ſein découvert, il s'expoſe à vos coups. Si vous voulez finir la guerre, en voici le moyen : frappez ; c'eſt ici qu'en fuyant il faut laiſſer vos épées. Une ſédition qui n'oſe rien de grand, n'annonce que des lâches qui ſont las de marcher ſous un Chef invincible, & ne demandent qu'à s'enfuir. Retirez-vous, & me laiſſez accomplir ſans vous mes deſtins. Bientôt ces armes trouveront des mains dignes de les porter. A peine vous aurai-je chaſſés, que la Fortune va m'offrir autant de ſoldats qu'il vaquera de glaives. Pompée trouve dans ſa ſuite des peuples nombreux empreſſés à le ſuivre ; & à moi, la victoire ne me donneroit pas une foule d'hommes obſcurs, pour recueillir les fruits d'une guerre dont le ſuccès eſt décidé ! On les verra, ces heureux étrangers, ſans avoir reçu de bleſſures, chargés des dépouilles du monde, de ces dépouilles qui devoient être le prix de vos travaux, ſuivre mes chars couverts de lauriers. Et vous, vieillards blanchis

ſous mes enſeignes, & dont la guerre a épuiſé le ſang, confondus avec la populace de Rome, vous ſerez, comme elle, ſpectateurs oiſifs de mon entrée triomphante. Vous flattez-vous, par votre fuite, de retarder le cours de mes ſuccès, & d'avoir donné quelque poids à ma fortune & à ma puiſſance ? Non, non, les Dieux ne s'abaiſſent pas juſqu'à s'occuper de votre ſalut ou de votre perte. Le monde eſt ſubordonné au deſtin des Grands, & le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes. Les mêmes ſoldats qui ſous moi ont fait trembler le couchant & le nord, ſeroient en fuite ſous Pompée. Labienus étoit un héros dans mes armées ; à préſent c'eſt un vil transfuge (*a*), qui parcourt la terre & les mers avec le Chef qu'il m'a préféré. Et ne croyez pas que je vous ſache gré

(*a*) Dès le commencement de la guerre civile, Labienus, ami de Céſar & ſon lieutenant dans la guerre des Gaules, l'abandonna, & ſuivit Pompée. Céſar lui renvoya ſon argent & ſon bagage, qu'il avoit laiſſés. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

d'être moins parjures que lui, en ne portant les armes ni pour ni contre moi. Celui qui abandonne mes drapeaux ne m'eſt plus rien, qu'il ſuive ou non les drapeaux de Pompée. Ah ! je reconnois la protection des Dieux, au ſoin qu'ils ont pris de ne pas m'expoſer à de nouveaux combats, avant d'avoir changé d'armée. Et de quel poids mon heureux deſtin me ſoulage, en me donnant lieu de déſarmer & de renvoyer ſans aucun ſalaire, des hommes qui devoient tout attendre de moi, & que la dépouille du Monde auroit à peine récompenſés ! C'eſt pour moi déſormais que je ferai la guerre. Sortez de mon camp, lâches Romains, laiſſez porter mes drapeaux à des hommes. Je ne retiens que le petit nombre des auteurs de la trahiſon ; & je les retiens, non pour me ſervir, mais pour ſubir la peine de leur crime. A genoux, perfides (dit-il à ceux-ci) ; proſternez-vous, & dans la pouſſière tendez la tête au fer vengeur. Et vous, jeune milice qu'on n'a point corrompue, & qui

dès à préſent faites la force de mes armes, regardez le ſupplice des traîtres : apprenez à frapper, apprenez à mourir (*a*) ».

Toute l'armée tremble à ſa voix menaçante. Cette multitude d'hommes armés ont la foibleſſe de craindre un homme qu'il dépend d'eux de rendre leur égal. Il ſemble qu'il commande aux épées, & que le fer, dans la main des ſoldats, lui obéiſſe en dépit d'eux. Il ne laiſſoit pourtant pas de craindre que les troupes ne s'oppoſaſſent au châtiment qu'il ordonnoit. Mais leur ſoumiſſion paſſa ſon eſpérance. Il ne demandoit que leurs glaives, ils lui préſentèrent leur ſein.

(*a*) *His auditis in legione ipſâ (nonâ ſcilicet, unde ortum eſt ſeditionis initium) fuit comploratio ; Tribuni vero ſupplices rogabant veniam. Cæſar ægrè cunctanterque exhortatus, hactenùs tamen pœnam remiſit, ut ex centum & vigenti ſolis, qui precipui ſeditionis autores videbantur, ſorte in duodecim ductos animadverteret. Ex his duodecim unum compertum eſt abfuiſſe ſeditionis tempore ; pro quo Cæſar Centurionem occidit qui eum detulerat.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

Céſar n'avoit garde de vouloir perdre des hommes endurcis au crime ; il n'en fit mourir qu'un petit nombre. Leur ſang fut le ſceau de la réunion ; &, par cet exemple, la révolte appaiſée fit tout rentrer dans l'ordre & le devoir.

Céſar ordonne à ſes troupes de ſe rendre en diligence à Brunduſium, & d'y raſſembler tous les vaiſſeaux répandus ſur cette côte de l'Italie. Cependant il marche vers Rome, où la frayeur l'a devancé. Quoique ſans eſcorte, il eſt en aſſurance. Rome avoit appris dès long-temps à fléchir devant la toge pacifique. Il ſe montre facile & bon envers le peuple qui l'implore ; mais il ſe nomme Dictateur lui-même, & marque nos faſtes par ſon conſulat. Et quel titre eût mieux déſigné l'an du déſaſtre de Pharſale ? Pour que rien ne manque au droit des armes, il réunit dans ſes mains les haches & l'épée, les aigles & les faiſceaux ; & ſous le nom vague d'*Empereur* (*a*), il s'attribue tout le pouvoir d'un

(*a*) *Empereur* ne ſignifioit alors que *Généraliſſime des armées.*

maître. Ce fut pour lui qu'on inventa tous ces titres menteurs, dont nous avons flatté l'orgueil de nos tyrans. On feint, pour ſon élection, de tenir les comices, d'aſſembler les tribus, & de recueillir les ſuffrages. Mais il défend de conſulter les auſpices. Le Ciel a beau tonner, l'augure eſt ſourd; il donne même pour un heureux préſage le vol des oiſeaux qui jamais n'ont annoncé que des malheurs. Dès lors tomba ſans force & ſans honneur cette dignité conſulaire, ſi révérée chez nos aïeux. Le conſulat ne ſervit plus qu'à diſtinguer l'année dans nos faſtes. On ne laiſſa pas de célébrer avec la pompe accoutumée la fête de Jupiter Latin; & Rome, qu'il avoit ſi mal protégée, ne lui en offrit pas moins ſes ſacrifices & ſes vœux dans une nuit reſplendiſſante (*a*).

(*a*) *His rebus, & feriis latinis, comitiiſque omnibus perficiundis undecim dies tribuit, dictaturâque ſe abdicat, & ab urbe proficiſcitur, Brunduſiumque pervenit. Eò legiones duodecim, equitatum omnem venire juſſerat.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

Céſar, après cette ſolennité, prend ſa courſe à travers les campagnes de la Pouille, que le laboureur fugitif a livrées aux ronces & aux herbes ſauvages. Il les traverſe avec la rapidité de la flamme du ciel, ou d'une tigreſſe qui pourſuit à la trace le raviſſeur de ſes petits.

En arrivant à Brunduſium, il trouve la mer ſoulevée par les vents orageux du Nord, & ſes troupes épouvantées des périls qu'elle préſentoit. Il parut honteux à Céſar de perdre le temps de la guerre dans une lâche oiſiveté, & de ſe tenir enfermé dans un port, tandis que la mer étoit libre, & praticable même pour des vaiſſeaux moins heureux que les ſiens. Pour encourager ſes ſoldats qui n'étoient point accoutumés à ces dangers, il leur fit entendre que ſi les vents de l'hiver s'emparoient du ciel & de l'onde avec plus de force, ils y régnoient auſſi avec plus de conſtance que les vents du printemps, qui ſuivoient les caprices de cette perfide ſaiſon. « Nous n'avons pas (dit-il) à ſuivre les détours d'une mer engagée dans les replis de ſes

rivages. Notre route eſt droite, & ne demande que le ſouffle de l'Aquilon. Que ce vent ſe lève & qu'il enfle les voiles, il va nous porter ſur les bords de la Grèce, ſans donner aux vaiſſeaux ennemis le temps de traverſer les miens. Hâtons-nous, amis, de rompre les liens qui nous enchaînent ſur ces bords. Ce temps, qui vous ſemble orageux, nous ſera favorable; nous le perdons dans le repos ».

Le ſoleil s'étoit plongé dans l'onde; les premières étoiles perçoient l'azur du ciel, & les corps éclairés par l'aſtre de la nuit commençoient à jeter leur ombre, quand toute la flotte (*a*) à la fois, dénouant ſes cables & déployant ſes voiles, ſe livre aux vents qui vont l'abandonner. A peine un ſouffle léger commence à ſoulever les voiles, quand tout à coup elles s'affaiſſent & retombent ſur les mâts. Les flots ſont en-

(*a*) Selon Appien, Céſar embarqua ſept légions & ſix cents cavaliers d'élite; mais Céſar ne dit que vingt mille hommes d'infanterie & ſix cents hommes de cavalerie.

chaînés dans un calme profond. L'eau des marais eſt moins dormante. On croit voir la ſurface immobile du Boſphore, quand l'hiver ſuſpend le cours du Danube, que la glace couvre le vaſte ſein de l'onde, & que l'Helleſpont, impraticable aux voiles, offre un chemin ſolide aux courſiers de la Thrace & aux chars ſur leſquels les peuples de l'Emus vont chercher de plus doux climats. Au ſilence affreux de ces eaux languiſſantes, on diroit que la nature engourdie a perdu ſes forces, & que l'élément liquide a oublié ſon mouvement. On ne voit pas même frémir la ſurface des eaux, ni trembler l'image brillante de l'aſtre qu'elle réfléchit.

La flotte ainſi retenue étoit expoſée à mille dangers. Les galères ennemies pouvoient l'environner & l'aſſaillir, en ſillonnant l'onde à la rame. La faim, plus redoutable encore, pouvoit l'aſſiéger dans ce long repos. Ce nouveau genre de péril produit des vœux non moins étranges. On va juſqu'à ſouhaiter que les vents ſe déchaînent & que les flots s'irritent,

pourvu qu'ils ſe dégagent de ce morne engourdiſſement. On veut bien retrouver une mer furieuſe, pourvu que ce ſoit une mer. Cependant on ne voit au ciel aucun nuage, on n'entend ſur l'humide plaine aucun murmure menaçant. Dans les airs, ſur les eaux, une triſte langueur ne laiſſe pas même eſpérer un naufrage. Mais quand la nuit fit place à la lumière, un nuage obſcurcit le ſoleil naiſſant : la mer s'ébranle & ſe balance, le ſommet des montagnes d'Épire chancelle aux yeux des Matelots : la flotte commence à ſe mouvoir ; & à la faveur des vents & des ondes elle aborde auprès de Paleſte (*a*).

Le premier champ de bataille où Pompée & Céſar furent en préſence, eſt environné par le tranquille Apſus & par le rapide Genuſe. L'Apſus coule lentement,

(*a*) *Pridie Nonarum Januarii naves ſolvit.... & portus omnes timens, quos teneri ab adverſariis arbitrabatur, ad eum locum qui appellatur Pharſalus, omnibus navibus ad unam incolumibus milites expoſuit.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

& porte de légères barques ; le Genuſe eſt ſouvent débordé par les neiges, que fond la pluie ou le ſoleil ; mais ni l'un ni l'autre ne fait de longs détours. Ils n'ont à parcourir qu'un très-petit eſpace, depuis leur ſource juſqu'à la mer. Ce fut dans les champs qu'ils arroſent que la fortune voulut voir entrer en lice deux fameux rivaux. Ce malheureux monde eſpéroit qu'en ſe voyant à ſi peu de diſtance, ils déteſteroient leurs fureurs : car de l'un à l'autre camp l'on pouvoit diſtinguer les traits du viſage & les ſons de la voix ; & Céſar, depuis ſon alliance avec Pompée, depuis la mort de ſa fille & de ſon petit-fils (*a*), ne vit jamais de ſi près ſon gendre, ſi ce n'eſt, hélas ! ſur les ſables du Nil.

Quelque ardeur que Céſar eût pour les combats, ce qu'il avoit laiſſé de ſon armée en Italie l'obligea de ſuſpendre le cours

(*a*) *Atque omnia, inter deſtinatos tanto diſcrimini Duces, dirimente fortunâ, filius quoque parvus Pompeii, Juliâ natus, intra breve ſpatium obiit.* Vell. Paterc. lib 2. c. 47.

de ſes fureurs. Ces troupes, qui devoient le ſuivre, avoient à leur tête l'audacieux Antoine (*a*), qui dans cette guerre s'exerçoit ſous Céſar à diſputer l'empire du monde. Céſar impatient l'appelle, & ſe répand en prières & en menaces. « Viens (lui dit-il), je touche au terme de mes vœux : cette guerre que j'ai pouſſée par les plus rapides ſuccès, n'attend que toi pour l'achever. Eſt-ce en Libye que je t'ai laiſſé ? Sommes-nous ſéparés par les écueils des Syrthes ? Perſonne, avant toi, n'a-t-il oſé franchir cet étroit paſſage ? & te fais-je courir des dangers inconnus ? Lâche, Céſar ne te demande pas de le devancer, mais de le ſuivre. Je te trace la route, j'aborde le premier ſur une plage étrangère, au milieu de mes ennemis. Eſt-ce donc la vue de mon camp qui t'effraye ? Je parle en vain, mes vœux ſe perdent à-travers les vents & les eaux. Le moment de remplir mes deſtins m'échappe. Ah ! du

(*a*) M. Antonius.

moins ceſſe de retenir mes troupes qui ne demandent qu'à paſſer les mers. Si je connois bien cette brave jeuneſſe, elle voudroit, fût-ce par un naufrage, ſe jeter aux bords où je ſuis ». Après avoir cent fois répété ces plaintes : « Non (dit-il), ce ne ſont pas les Dieux qui m'abandonnent ; c'eſt moi qui tarde à ſeconder les Dieux ». Alors il prend la réſolution de riſquer lui-même, au milieu de la nuit, le paſſage qu'Antoine & les ſiens n'oſent tenter. Il a ſouvent éprouvé que le ciel favoriſe les téméraires ; & cette mer, que redoutent les flottes, il eſpère la dompter ſeul ſur un eſquif frêle & léger.

Le calme de la nuit a diſſipé les ſoins pénibles des combats. Cette foule de malheureux que la guerre aſſemble, goûtent les douceurs du repos ; & plus leur condition eſt humble, plus leur ſommeil eſt profond. Tout le camp eſt tranquille, & la ſeconde veille a vu renouveler la garde de la nuit. Céſar, dans ſon inquiétude, marche au milieu de ce vaſte

ſilence, & va faire lui-même ce qu'il n'eût pas voulu commander à l'un de ſes eſclaves. Il n'emmène perſonne, & ne veut avec lui pour compagne que ſa fortune. Il s'avance au delà des tentes, & paſſant à travers les gardes endormies, il gémit de voir que l'on peut les ſurprendre. Il ſuit les détours du rivage, & rencontre une barque attachée à des écueils que la mer a creuſés. Non loin delà, le conducteur de la barque avoit ſa cabane. Ni la pierre, ni le bois n'en compoſoient l'humble ſtructure ; c'étoit une cloiſon de canne qui ſoutenoit un toît de jonc ; & quand la barque étoit à ſec, miſe en travers du côté du vent, elle protégeoit l'édifice. Céſar frappe à coups redoublés ; le Nocher Amyclas (10) ſe réveille, & ſe lève de ſon lit d'algue, où il repoſoit mollement. « Qui frappe (dit-il) ? eſt-ce quelqu'un qui a fait naufrage, ou que ſon malheur oblige à venir implorer mon aſſiſtance » ? En diſant ces mots, il ranime quelques étincelles de feu, & ſon ſouffle en tire la flamme. Au milieu du tu-

multe des armes il eſt ſans crainte, il ſait que les cabanes ne ſont point un appât pour la guerre civile. O doux avantage de la pauvreté, d'avoir pour compagne la paix ! ô ſûreté d'un humble aſile ! préſent des Dieux, dont les mortels n'ont pas encore ſenti le prix ! Quel eſt le rempart, quel eſt le temple où Céſar eût frappé ſans y jeter l'effroi ? Amyclas ouvre, & Céſar lui dit : « Forme des vœux, étends tes eſpérances loin au delà de ta condition : mes bienfaits paſſeront encore tes eſpérances & tes vœux, ſi tu fais ce que j'attends de toi, ſi tu me rends au bord de l'Italie. Tu ne ſeras plus réduit à tirer ta ſubſiſtance de ta barque, & à traîner ta vieilleſſe indigente dans un travail ingrat & rigoureux. Confie-toi aux ſoins d'un Dieu qui vient dans ton aſile obſcur verſer tout à coup l'abondance ». Ce langage (11) ne convenoit pas au vêtement vil que Céſar avoit pris ; mais il ne pouvoit ſe forcer à parler en homme vulgaire. Le pauvre Amyclas lui répond : « Il y a bien du riſque & de l'audace à

s'expoſer cette nuit ſur la mer. La clarté pâle & trouble du ſoleil couchant, la rougeur de la lune à ſon lever, le bruit des vents dans les forêts & des flots contre le rivage, tout m'annonce une nuit orageuſe, & me défend de m'embarquer; mais ſi de grands intérêts vous appellent ſur l'autre bord, vous pouvez diſpoſer de moi. Je vous paſſerai, ou les vents & les flots rendront le trajet impoſſible ». A ces mots il détache la barque, & préſente la voile au vent (*a*).

Bientôt le ciel ſe trouble & s'obſcurcit, d'épaiſſes ténèbres couvrent le ſein des eaux, la vague à longs replis s'élève & ſe balance, & la tourmente annonce que la mer a conçu les vents dans ſon ſein. « Voyez-vous (dit alors Amyclas) quel horrible temps nous menace ? Tous les vents vont ſe déchaîner ; nous n'avons pas même l'eſpoir d'aller échouer aux côtes d'Italie. Le ſeul qui nous reſte eſt

(*a*) La barque étoit à l'embouchure de la rivière d'*Anius*.

de

de regagner le bord d'où nous ſommes partis. Laiſſez-moi retourner en arrière, de peur que le port, qui eſt encore aſſez proche, ne ſoit trop loin de nous dans un moment ».

« Va (lui dit le Héros), ne crains rien; c'eſt Céſar que tu portes, c'eſt lui qui te protège; & la Fortune, qui l'éprouve, ne l'a jamais abandonné (*a*) ». Il achevoit à peine, un tourbillon rapide (12) ébranle la poupe, rompt les cordages, enlève & fait voltiger la voile au deſſus du fragile mât. La barque gémit ſous le coup, & ſes flancs, prêts à s'entr'ouvrir, crient ſous l'effort de la vague. Alors tous les périls enſemble fondent ſur le Héros, tous les vents viennent l'aſſaillir. Ce fut toi, Corus, qui le premier élevas ta tête du ſein de la mer Atlantique. Le volume

(*a*) *Tunc Conſul, capite retecto, exclamat: Perge contra tempeſtatem forti animo: Cæſarem fers & fortunam Cæſaris.* Appian. de bell. civ. *lib.* 2. Plutarque dit la même choſe; mais Céſar, dans ſes Commentaires, ne parle point de cette aventure.

immenſe des flots ſoulevés t'obéiſſoit, & alloit ſe briſer contre le rivage ; quand le froid Borée s'élance & les repouſſe : la mer, entre vous ſuſpendue, ne ſait auquel des deux céder. Mais vient l'Aquilon furieux, qui emporte les flots roulés ſur eux-mêmes, & laiſſe le ſable à découvert. Aucun de ces vents ne parvient à pouſſer juſques au bord les vagues qu'il entraîne ; elles ſe briſent contre les vagues que pouſſe le vent oppoſé ; & quand les vents s'appaiſeroient ſoudain, les flots ſe heurteroient encore. Il ſemble que des fougueux enfans d'Eole aucun ne ſoit reſté dans ſes antres profonds. Chacun d'eux défend ſes rivages ; &, grace à leurs efforts contraires, la mer ſe contient dans ſon lit. Jamais les rochers qui la bordent n'avoient vu ſes eaux s'élever avec tant de fureur & de violence. On croit revoir le temps où le Dieu ſouverain du ciel, las de lancer la foudre ſur la terre, remit nos crimes à punir au Trident du Dieu des eaux, & lui céda pour quelques jours une partie de ſon Empire. La

mer alors ne reconnut d'autres limites que les cieux. Peu s'en fallut qu'il n'en fût de même dans cette nuit dont les ténèbres retraçoient la nuit des enfers. L'air s'affaiſſe, la mer s'élance, & le flot va dans les nuages ſe groſſir de nouvelles eaux. Cette horreur profonde n'eſt pas même éclairée par les terribles feux de la foudre ; ils ſont éteints auſſi-tôt qu'allumés dans l'humide épaiſſeur de l'air. Au bruit du tonnerre & des flots, au choc des vents & des tempêtes, les voûtes du ciel ſont ébranlées, & du monde chancelant ſur ſon axe les deux pôles ſemblent fléchir. La nature bouleverſée frémit de rentrer dans le chaos. On eût dit que les élémens avoient rompu leur alliance, & qu'on alloit revoir ce ténébreux mélange, où étoient confondus les cieux & les enfers.

Le ſeul eſpoir de ſalut qui reſte à Céſar, c'eſt de voir que le monde n'a pas encore péri dans ce combat des élémens. Quand la barque eſt portée ſur la croupe des flots, il voit l'abîme au deſſous de

lui ; & lorſque la barque ſe précipite dans le vaſte ſillon des ondes, à peine la cîme du mât paroît-elle au deſſus des eaux. Tantôt les voiles ſont dans les nuages, & tantôt la carenne touche au ſable de la mer ; car toute la maſſe des eaux, diviſée en monceaux d'écume, laiſſe leur intervalle à ſec.

Le Nocher tremblant a bientôt épuiſé toutes les reſſources de l'art ; il ne ſait plus auquel des vents il doit réſiſter ou obéir. Heureuſement leur diſcorde même rendoit leurs efforts inutiles. Les flots qui auroient renverſé la barque, trouvoient un obſtacle dans les flots contraires. Si une vague la fait pencher, une autre vague la relève : on diroit que les vents la portent ſur leurs aîles ; & leur choc la tient ſuſpendue au deſſus de tous les écueils.

Céſar (13) reconnut enfin des dangers dignes de ſon courage. « Eh quoi (dit-il) ! eſt-ce pour les Dieux un ſi grand travail que de perdre un homme ? & faut-il ſoulever les mers pour ſubmerger un fra-

gile eſquif ? Si je dois trouver ſous les eaux la mort que j'affrontois dans les combats, je la reçois d'un viſage intrepide, telle que le ciel me l'envoie ; & quoique ma fin prématurée interrompe de grands deſſeins, j'aurai peut-être aſſez fait pour ma gloire. J'ai dompté les peuples du Nord, la crainte a mis à mes pieds leurs armes ; Rome m'a vu au deſſus de Pompée ; j'ai forcé le peuple à être juſte, & à m'accorder les faiſceaux, qu'il m'avoit long-temps refuſés. L'Etat n'a point de dignités dont les titres ne me décorent. O Fortune, à qui ſeule j'ai confié mes vœux, fais que perſonne que toi ne ſache que Céſar, au comble des honneurs, Céſar, Dictateur & Conſul, eſt mort comme un homme privé ! Non, grands Dieux ! je ne veux point de funérailles ; retenez ſeulement au milieu des flots les débris de mon corps déchiré. Je renonce aux honneurs du bûcher & de la ſépulture, pourvu qu'on me craigne ſans ceſſe, & que ſans ceſſe on tremble de me voir reparoître de tous les bouts

de l'univers ». Comme il parloit ainſi, ô prodige incroyable ! une vague enlève la barque, & au lieu de l'engloutir, va la poſer au bord de l'Epire, ſur une plage unie & ſans écueils. En touchant la terre, il recouvre à la fois ſes conquêtes & ſa fortune, & tant de villes qu'il avoit priſes, & tant d'Etats qu'il avoit ſoumis.

Mais alors le jour commençoit à luire, & le retour de Céſar dans ſon camp ne fut pas auſſi inconnu que ſa fuite. Ses amis l'environnèrent les yeux en larmes, & lui adreſsèrent des plaintes dont il ne fut pas offenſé (*a*) : « Cruel (14), lui dirent-ils, où t'emportoit une audace ſi téméraire ; & à quoi nous réſervois-tu, nous dont la vie eſt ſi peu de choſe, quand tu donnois à la mer en furie le corps de Céſar à déchirer ? Non, ce n'eſt pas vertu, c'eſt inhumanité, d'expoſer une vie d'où dépend celle de tant de peuples ; de courir à ta perte quand tu fais leur ſalut ; & de dévouer à la mort le Chef que s'eſt

(*a*) *Voyez* Plutarque, *Vie de Jules-Céſar*.

donné le Monde. Eſt-ce qu'aucun des tiens n'a mérité de ne pas te ſurvivre ? Quoi, tandis que la mer t'emportoit loin de nous, tu nous laiſſois plongés dans un lâche ſommeil ! Nous ne pouvons y penſer ſans honte. Ce qui t'avoit déterminé, c'eſt que tu trouvois trop cruel d'expoſer un autre que toi à une mer ſi furieuſe : mais pourquoi t'y expoſer toi-même ? es-tu réduit à cette extrémité ? L'excès du malheur peut engager les hommes dans les entrepriſes les plus hardies, dans les périls les plus évidens ; mais toi, vainqueur & maître du monde, te rendre le jouet de la fureur des eaux, n'eſt-ce pas défier les Dieux ? C'eſt ſans doute un préſage bien éclatant du ſuccès de tes armes, un gage bien certain de la faveur du ciel, & du ſoin que prend de toi la Fortune, que de te voir reporté par les flots ſur le bord que tu avois quitté ; mais eſt-ce à te ſauver d'un naufrage que tu dois employer le ſecours des Dieux, ce ſecours qui doit, ſi tu le veux, t'élever à l'Empire du monde » ?

Dans le moment même, le ſoleil, achevant de chaſſer les ombres de la nuit, amène un jour ſerein ; & les vents, calmés par ſa préſence, laiſſent la mer appaiſer ſes flots. Dès qu'Antoine & les ſiens les virent applanis, & que Borée, épurant les airs, alloit ſeul dominer ſur l'onde, ils levèrent l'ancre ; & la rame en cadence ſecondant la voile, la flotte s'avançoit rangée ſur la mer, comme une armée dans une vaſte plaine ; mais la nuit, qui fut orageuſe, ne permit pas aux vaiſſeaux de ſe tenir enſemble & dans l'ordre quils avoient pris.

Telle, quand les oiſeaux du Strimon, chaſſés par l'hiver, quittent ce fleuve pour voler ſur le Nil, la phalange qu'ils forment dans l'air, prend mille figures diverſes. Mais ſi un vent trop violent frappe leurs aîles étendues, ils ſe diſperſent & ſe rallient par pelotons confuſément épars ; & la figure qu'ils traçoient aux yeux, ſe diſſipe comme un nuage.

Le vent, devenu plus fort au lever du

ſoleil, prit la flotte en poupe ; &, rendant inutile l'effort qu'elle fit pour aborder à Liſſe, il la pouſſa dans le port de Nymphée (*a*).

Pompée, voyant que Céſar avoit raſſemblé toutes ſes forces, & qu'ils touchoient au moment fatal d'une bataille ſanglante & déciſive, réſolut de mettre en ſûreté ce qu'il avoit de plus cher au monde, en envoyant Cornélie à Lesbos (*b*), loin du tumulte affreux des armes. Ah ! qu'un ſaint amour (15) a de pouvoir ſur les ames vertueuſes ! Oui, Pompée, le danger de ton épouſe te rendoit timide & tremblant à l'approche des combats. Ce fut elle qui te fit craindre

(*a*) A trois milles au delà de Liſſe.

(*b*) Pompée, à ſon retour de la guerre d'Aſie, paſſant par l'île de Lesbos, avoit affranchi Mitilène de toute eſpèce de tribut. Dans les jeux qu'il y vit célébrer, les poètes, diſputant le prix, chantoient à l'envi ſes victoires. Ce fut ſur le plan du théâtre de Mitilène qu'il fit bâtir le ſien à Rome, mais plus grand & plus magnifique. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

de courir le dernier haſard qui menaçoit Rome & le monde. Ton ame eſt préparée à de triſtes adieux, mais ta voix s'y refuſe encore. Tu te plais même à les différer, à dérober du moins quelques inſtans au ſort cruel qui vous ſépare.

Ce fut vers la fin de la nuit, quand le ſommeil quittoit leurs yeux, & que la tendre Cornélie preſſoit contre ſon ſein le cœur de ſon époux, ce cœur plein de trouble & de peines; ce fut alors qu'elle s'aperçut que, ſe refuſant à ſes chaſtes baiſers, il détournoit en ſoupirant ſon viſage inondé de larmes. Frappée juſqu'au fond de l'ame, elle n'oſe paroître l'avoir ſurpris verſant des pleurs; mais il lui dit en gémiſſant: « Epouſe plus chère pour moi que la vie, & non ſeulement aujourd'hui que la vie m'eſt odieuſe, mais dans mes jours les plus heureux, voici le moment que j'ai trop différé. Et que ne puis-je le différer encore! Céſar, avec toutes ſes forces, vient me préſenter le combat. Il faut s'y réſoudre. Rendez-vous à Lesbos. Pour vous Lesbos eſt un sûr aſile. Epar-

gnez-vous d'inutiles prières. Ce que vous me demanderiez, je me le ſuis refuſé à moi-même. Vous n'aurez pas long-temps à ſouffrir de mon abſence : tout va bientôt ſe décider. Quand les choſes ſont à leur comble, la révolution en eſt rapide & prompte. Quoi qu'il arrive, c'eſt aſſez pour vous du bruit de mes dangers, ſans en être témoin vous-même. Si vous pouviez en ſoutenir la vue, j'aurois mal connu votre cœur. Le dirai-je enfin ? J'aurois honte de paſſer avec vous de douces nuits ſur un champ de bataille, & que les trompettes qui donneront l'alarme & le ſignal au monde, me ſurpriſſent entre vos bras. Pompée auroit trop à rougir d'être ſeul heureux au milieu des calamités de la guerre. Allez m'attendre loin des périls qui menacent tant de peuples & tant de Rois. Si je ſuccombe, ſoyez aſſez loin pour ne pas reſſentir tout le poids de ma chute ; ſi je péris dans ma défaite, que la plus belle partie de moi-même ſurvive à mon malheur ; & ſi le ſort m'oblige à fuir, preſſé par un cruel vain-

queur, qu'il me reſte au moins un refuge.

Cornélie eut à peine la force de l'entendre & de ſoutenir l'excès de ſa douleur. D'abord frappée comme de la foudre, elle perdit l'uſage de ſes ſens. Enfin dès que ſa voix put ſe faire un paſſage: Je ne me plains (dit-elle) ni des Dieux, ni du ſort. Ce n'eſt ni leur rigueur, ni celle de la mort qui rompt les nœuds d'un ſaint amour. C'eſt mon époux lui-même qui me chaſſe comme une femme répudiée ; c'eſt la loi du divorce que je parois ſubir. Oui, hâtons-nous de nous ſéparer à l'approche de l'ennemi, appaiſons par-là ton beau-père (16). O Pompée! eſt-ce ainſi que ma foi t'eſt connue ? Crois-tu qu'il y ait pour moi au monde d'autre ſûreté que la tienne ? mon ſort n'eſt-il pas dès long-temps inſéparable du tien ? Tu veux, cruel, qu'en m'éloignant de toi, je laiſſe ta tête expoſée à la foudre, & à cette ruine effroyable dont l'univers eſt menacé ! Tu parles d'un aſile aſſuré pour moi, dans le moment même où je

t'entends faire des vœux pour ceſſer de vivre ! Quelque réſolue que je ſois à ne pas me voir l'eſclave de tes ennemis, & à te ſuivre dans la nuit du tombeau, ne vois-tu pas qu'en m'éloignant de toi, tu me forces à te ſurvivre au moins le temps d'apprendre ton trépas ? Tu fais plus, tu m'accoutumes à ſouffrir la vie, tu as la cruauté de m'apprendre à vaincre ma douleur ! Pardonne, je crains d'y réſiſter & de ſupporter la lumière. Que ſi les Dieux daignent m'entendre, ſi le ſuccès répond à mes ſouhaits, veux-tu que ta femme ſoit la dernière à ſe réjouir du bonheur de tes armes ? Tu ſeras vainqueur ; & moi, tremblante encore ſur le rivage de Lesbos, je frémirai de voir arriver le vaiſſeau qui m'en portera la nouvelle ! Que dis-je ? ta victoire même pourra-t-elle me raſſurer ? n'aurai-je pas à craindre encore que dans un lieu écarté, Céſar, me trouvant ſeule, ne m'enlève en fuyant ? Le rivage qui ſervira d'exil à la femme du grand Pompée, ne ſera que trop célèbre. Qui ne ſaura que c'eſt à

Lesbos que tu auras voulu me cacher ? Ah ! je t'en conjure, pour dernière grace, ſi le ſort des armes ne te laiſſe d'autre reſſource que la fuite, en cherchant ton ſalut ſur les mers, éloigne-toi des bords où je ſerai, & choiſis un plus sûr aſile ». En parlant ainſi, elle ſe lève éperdue ; & pour ne pas prolonger le tourment de ſon départ, elle s'arrache (17) des bras de Pompée, & ſe refuſe la douceur de le preſſer encore une fois dans les ſiens. Ce dernier fruit d'un ſi conſtant amour fut perdu pour l'un & pour l'autre. Ils abrègent leurs plaintes, ils étouffent leurs ſoupirs, & aucun des deux, en s'éloignant, n'a la force de dire adieu. Ce fut le plus triſte jour de leur vie ; car leur ame endurcie au malheur ſoutint courageuſement tout le reſte.

Cornélie tombe en foibleſſe entre les bras de ſes eſclaves. Ses eſclaves la portent juſqu'au bord de la mer. Mais là, ſe jetant ſur le ſable, elle embraſſe, en pleurant, ce rivage chéri, & ſemble vouloir s'y attacher. On l'entraîne enfin ſur le

vaiſſeau, & à l'inſtant le vaiſſeau s'éloigne. Hélas ! ce n'étoit pas ainſi qu'elle avoit quitté ſa patrie, dont Céſar s'étoit emparé. Fidèle compagne de Pompée, tu t'en vas ſeule, tu le laiſſes, lui-même il t'oblige à le fuir. Oh ! quelle nuit va ſuivre ſon départ ! Pour la première fois ſeule & ſans époux, dans un lit baigné de ſes larmes, peut-elle y trouver le repos qu'elle goûtoit à ſes côtés ? Combien de fois, dans le ſommeil, ſes mains errantes & trompées, croyant l'embraſſer, n'embraſsèrent qu'une ombre ! Combien de fois, oubliant ſa fuite, elle le chercha vainement ! Elle ne prévoit que les maux de l'abſence ; elle ne craint que de ſe voir long-temps ſéparée de ſon époux. Ah ! malheureuſe Cornélie, les Dieux ne vont que trop preſſer l'inſtant qui doit te réunir à lui !

EXCERPTA

EX LIBRO QUINTO.

(1) Ut primum mœſtum tenuere ſilentia cœtum,
Lentulus excelsâ ſublimis ſede profatur:
Indole ſi dignum Latiâ, ſi ſanguine priſco
Robur ineſt animis, non quâ tellure coacti,
Quàmque procul tectis captæ ſedeamus ab urbis
Cernite; ſed veſtræ faciem cognoſcite turbæ;
Cunctaque juſſuri, primum hoc decernite, Patres,
Quod regnis populiſque liquet, nos eſſe Senatum.
. . . . . Tarpeiâ ſede peruſtâ
Gallorum facibus, Veios habitante Camillo,
Illic Roma fuit. . . . . .
Ordine de tanto quiſquis non exultat, hic eſt.
Ignaros ſcelerum, longâque in pace quietos
Bellorum primus ſparſit furor: omnia rurſus
Membra loco redeunt. En totis viribus orbis
Heſperiam penſant ſuperi; jacet hoſtis in undis
Obrutus Illyricis; Libyæ ſqualentibus arvis
Curio Cæſarei cecidit pars magna Senatûs.
Tollite ſigna, duces; fatorum impellite curſum;
Spem veſtram præſtate Deis; fortunaque tantos
Det vobis animos, quantos fugientibus hoſtem
Cauſa dabat.

(2) Quis

(2) Quis latet hîc ſuperûm? Quod numen ab æthere
preſſum
Dignatur cæcas incluſum habitare cavernas?
Quis terram cæli patitur Deus, omnia curſûs
Æterni ſecreta tenens, mundique futuri
Conſcius, ac populis ſeſe proferre paratus,
Contactuſque ferens hominis? magnuſque poten-
que,
Sive canit fatum, ſeu quod jubet ipſe canendo
Fit fatum! Forſan terris inſerta regendis,
Aëre libratum vacuo quæ ſuſtinet orbem,
Totius pars magna Jovis Cirrhæa per antra
Exit, & ætherio trahitur counexa Tonanti.
Hoc ubi virgineo conceptum eſt pectore numen,
Humanam feriens animam ſonat, oraque vatis
Solvit, ceu Siculus, flammis urgentibus Ætnam,
Undat apex.

(3) . . . . . Non ullo ſæcula dono
Noſtra carent majore deûm, quam Delphica ſedes
Quod ſiluit, poſtquam reges timuere futura,
Et ſuperos vetuere loqui.

(4) . . . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vaſtiſque abducta cavernis
Hæſit, & inſueto concepit pectore numen.
. . . . . Non unquam plenior artus
Phœbados irrupit Pæan; mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto ſibi cedere juſſit
Pectore. Bacchatur demens, aliena per antrum

Colla ferens, vittaſque dei, Phœbeaque ſerta
Erectis diſcuſſa comis; per inania templi
Ancipiti cervice rotat, ſpargitque vaganti
Obſtantes tripodas, magnoque exæſtuat igne,
Iratum te Phœbe, ferens; nec verbere ſolo
Uteris, & ſtimulis; flammas in viſcera mergis.
Accipit & frænos; nec tantum prodere vati,
Quantum ſcire, licet. Venit ætas omnis in unam
Congeriem; miſerumque premunt tot ſæcula pectus:
Tanta patet rerum ſeries, atque omne futurum
Nititur in lucem, vocemque petentia fata
Luctantur.

(5) Tuque veri potens Pæan, nullumque futuri
A Superis celate diem, ſuprema ruentis
Imperii, cæſoſque duces, & funera regum,
Et tot in Heſperio collapſas ſanguine gentes.
Cur aperire times? An nondum numina tantum
Decrevere nefas? Et, adhuc dubitantibus aſtris
Pompeii damnare caput, tot fata tenentur?
Vendicis an gladii facinus, pœnaſque furorum,
Regnaque ad ultores iterum redeuntia Brutos,
Ut peragat Fortuna, taces? Tunc pectore vatis
Impactæ ceſſere fores, excluſaque templis
Proſiluit. Perſtat rabies; nec cuncta locuta eſt:
Quem non emiſit ſupereſt Deus. Ille feroces
Torquet adhuc oculos, totoque vagantia cœlo
Lumina. Nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat nunquam facies: rubor igneus infuncit ora
Liventeſque genas; nec qui ſolet eſſe timenti,

Terribilis ſed pallor ineſt. Nec feſſa quieſcunt
Corda; ſed ut tumidus, Boreæ poſt flamina, pontus
Rauca gemit, ſic multa levant ſuſpiria vatem.
Dumque à luce ſacrâ, quâ vidit fata, refertur
Ad vulgare jubar; mediæ venere tenebræ.
Immiſit Stygiam Pæan in viſcera Lethen,
Quæ raperet ſecreta deûm. Tum pectore verum
Fugit, & ad Phœbi tripodas rediere futura.

(6) Haud magis expertus diſcrimine Cæſar in ullo
eſt,
Quàm non è ſtabili, tremulo ſed culmine cuncta
Deſpiceret, ſtaretque ſuper titubantia fultus.
Tot raptis truncus manibus, gladioque relictus
Pœnè ſuo, qui tot gentes in bella trahebat,
Scit non eſſe ducis, ſtrictos ſed militis enſes.

(7) . . . . . Liceat diſcedere, Cæſar,
A rabie ſcelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis, animaſque effundere viles
Quolibet hoſte paras. Partem tibi Gallia noſtri
Eripuit; partem duris Hiſpania bellis;
Pars jacet Heſperiæ. Totoque exercitus orbe
Te vincente perit. Terris fudiſſe cruorem
Quid juvat Arctois, Rhodano, Rhenoque ſubactis?
Tot mihi pro bellis bellum civile dediſti.
Cepimus expulſo patriæ cùm tecta ſenatu,
Quos hominum, vel quos licuit ſpoliare deorum?
Imus in omne nefas, manibus ferroque nocentes,
Paupertate pii. Finis quis quæritur armis?

Quid ſatis eſt, ſi Roma parum ? Jam reſpice canos,
Invalidaſque manus, & inanes cerne lacertos.
Uſus abit vitæ : bellis conſumſimus ævum.
Ad mortem dimitte ſenes. An improba vota :
Non duro liceat morientia ceſpite membra
Ponere, non animâ galeam fugiente ferire,
Atque oculos morti clauſuram quærere dextram ;
Conjugis illabi lacrymis, unique paratum
Scire rogum ? Liceat morbis finire ſenectam.
Sit præter gladios aliquod ſub Cæſare fatum.

(8) . . . . . Nec fas, nec vincula juris
Hoc audere vetant. Rheni mihi Cæſar in undis
Duxerat ; hîc ſocius. Facinus quos inquinat, æquat.
Adde, quod ingrato meritorum judice virtus
Noſtra perit. Quidquid gerimus Fortuna vocatur.
Nos fatum ſciat eſſe ſuum. Licet omne deorum
Obſequium ſperes ; irato milite, Cæſar,
Pax erit.

(9) . . . . . Stetit aggere fultus
Ceſpitis, intrepidus vultu ; meruitque timeri
Non metuens ; atque hæc irâ dictante profatur.
Qui modo in abſentem vultu dextrâque furebas,
Miles, habes nudum, promptumque ad vulnera pectus.
Hîc, fuge, ſi belli finis placet, enſe relicto.
Detegit imbelles animos nil fortiter auſa
Seditio, tantumque fugam meditata juventus,
Ac ducis invicti rebus laſſata ſecundis.

Vadite, meque meis ad bella relinquite fatis:
Invenient hæc arma manus, vobiſque repulſis,
Tot reddet Fortuna viros quot tela vacabunt.
Anne fugam Magni tantâ cum claſſe ſequuntur
Heſperiæ gentes; nobis victoria turbam
Non dabit, impulſi tantum quæ præmia belli
Auferat, &, veſtri raptâ mercede laboris,
Lauriferos nullo comitetur vulnere currus?
Vos defecta, ſenes, exhauſtaque ſanguine turba,
Cernetis noſtros, jam plebs Romana triumphos,
Cæſaris an curſus veſtræ ſentire putatis
Damnum poſſe fugæ? . . . . . .
. . . . . An vos momenta putatis
Ulla dediſſe mihi? Nunquam ſic cura Deorum
Se premit, ut veſtræ morti, veſtræque ſaluti
Fata vacent. Procerum motus hæc cuncta ſequuntur.
Humanum paucis vivit genus.

(10) . . . . . Molli conſurgit Amyclas
Quem dabat alga toro. Quiſnam mea naufragus inquit,
Tecta petit? Aut quem noſtræ fortuna coegit
Auxilium ſperare caſæ? Sic fatus, ab alto
Aggere, jam tepidæ, ſublato fune, favillæ
Scintillam tenuem commotos pavit in ignes:
Securus belli, prædam civilibus armis
Scit non eſſe caſas. O vitæ tuta facultas
Pauperis, anguſtique lares! ô munera nondum
Intellecta Deûm! quibus hoc contingere templis

Aut potuit muris, nullo trepidare tumultu,
Cæsareâ pulsante manu?

(11) Sic fatur, quamvis plebeio tectus amictu,
Indocilis privata loqui.

(12) Avulsit laceros, percussâ puppe, rudentes
Turbo rapax, fragilemque super volitantia malum
Vela tulit; sonuit victis compagibus alnus.
Inde ruunt toto concita pericula mundo.
Primus ab Oceano caput exeris Atlanteo,
Core movens æstus; jam te tollente furebat
Pontus, & in scopulos totas erexerat undas.
Occurit gelidus Boreas pelagusque refundit;
Et dubium pendet, vento cui concidat, æquor.
Sed Scythici vicit rabies Aquilonis, & undas
Torsit, & abstrusas penitus vada fecit arenas.....
Non cœli nox illa fuit: latet obsitus aër
Infernæ pallore domus, nimbisque gravatus
Deprimitur; fluctusque in nubibus accipit imbrem....
Tunc superum convexa tremunt, atque arduus axis
Insonuit, motâque poli compage laborant.
Extimuit Natura cahos: rupisse videntur
Concordes elementa moras, rursùsque redire
Nox manes mistura deis.....
Nubila tanguntur velis & terra carinâ:
Nam pelagus, qua parte sedet, non celat arenam,
Exhaustum in cumulos, omnisque in fluctibus unda
est.
Artis opem vicêre metus; nesciique magister

Quam frangat, cui cedat aquæ. Diſcordia Ponti
Succurrit miſeris, fluctuſque evertere puppim
Non valet in fluctus: victum latus unda repellens
Erigit, atque omni ſurgit ratis ardua vento.

(13) . . . . . Credit jam digna pericula Cæſar
Fatis eſſe ſuis. Tantuſne evertere, dixit,
Me ſuperis labor eſt, parva quem puppe ſedentem
Tam magno petiere mari? Si gloria leti
Eſt pelago donanda mei, belliſque negamur;
Intrepidus quamcumque datis mihi, Numina, mortem
Accipiam. Licet ingentes abruperit actus
Feſtinata dies fatis; ſat magna peregi. . . . .
Nulla meis aberit titulis Romana poteſtas.
Neſciat hoc quiſquam, niſi tu, quæ ſola meorum
Conſcia votorum es, me quamvis plenus honorum,
Et Dictator eam ſtygias, & Conſul, ad umbras,
Privatum, Fortuna, mori. Mihi funere nullo
Eſt opus, ô Superi! lacerum retinete cadaver
Fluctibus in mediis: deſint mihi buſta roguſque;
Dum metuar ſemper, terrâque expecter ab omni.

(14) Quò te, dure, tulit virtus temeraria, Cæſar?
Aut quæ nos viles animas in fata relinquens,
Invitis tua membra dabas ſpargenda procellis?
Cum tot in hac animâ populorum vita, ſaluſque
Pendeat, & tantus caput hoc ſibi fecerit orbis;
Sævitia eſt voluiſſe mori. Nulluſne tuorum
Emeruit comitum, fatis non poſſe ſuperſtes

Eſſe tuis? Cum te raperet, mare corpora ſegnis
Noſtra ſopor tenuit. Pudet heu. Tibi cauſa petendæ
Hæc fuit Heſperiæ: viſum eſt committere quem-
quam
Tam ſævo crudele mari. Sors ultima rerum
In dubios caſus, & prona pericula mortis
Præcipitare ſolet. Mundi jam ſumma tenentem
Permiſiſſe mari, tantùm quid numina laſſas?...
Hi ne uſus placuere Deûm, non rector ut orbis,
Nec dominus rerum, ſed felix naufragus eſſes?

(15)....Heu quantum mentes dominatur in æquas,
Juſta Venus! Dubium, trepidumque ad prœlia,
Magne,
Te quoque fecit amor: quod nolles ſtare ſub ictu
Fortunæ, quo mundus erat, Romanaque fata,
Conjux ſola fuit. Mentem jam verba paratam
Deſtituunt, blandæque juvat ventura trahentem
Indulgere moræ, & tempus ſubducere fatis.
Nocte ſub extremâ, pulſo torpore quietis,
Dum fovet amplexu gravidum Cornelia curis
Pectus, & averſi petit oſcula grata mariti;
Humentes mirata genas, percuſſaque cæco
Vulnere, non audet flentem deprendere Magnum.
Ille gemens, non nunc, vitâ mihi dulcior, inquit,
Cum tædet vitæ, læto ſed tempore, conjux,
Venit mœſta dies, & quam nimiumque parumque
Diſtulimus: jam totus adeſt in prœlia Cæſar.
Cedendum eſt bellis, quorum tibi tuta latebra

Lesbos erit. Desine preces tentare : negavi
Jam mihi. Non longos à me patiere recessus.
Præcipites aderunt casus : properante ruinâ
Summa cadunt. Satis est audisse pericula Magni.
Meque tuus decepit amor, civilia bella
Si spectare potes. Nam me, jam Marte parato,
Securos cepisse pudet cum conjuge somnos,
Eque tuo, miserum quatient cum classica mundum,
Surrexisse sinu. Vereor civilibus armis
Pompeium nullo tristem committere damno.
Tutior interea populis & tutior omni
Rege late, positamque procul fortuna mariti
Non totâ te mole premat. Si numina nostra
Impulerint acies, maneat pars optima Magni ;
Sitque mihi, si fata premant, victorque cruentus,
Quò fugisse velim.

(16) Hostis ad adventum rumpamus fœdera tedæ ;
Placemus socerum. Sic est tibi cognita, Magne,
Nostra fides ! Credisne aliquid mihi tutius esse,
Quam tibi ? Nonne olim casu pendemus ab uno ?
Fulminibus me, sæve, jubes, tantæque ruinæ
Absentem præstare caput ! secura videtur
Sors tibi, cum facias etiam nunc vota perisse ! . . .
Adde quod assuescis fatis, tantumque dolorem,
Crudelis, me ferre doces. Ignosce fatenti :
Posse pati timeo. Quod si sunt vota, Deisque
Audior, eventus rerum sciet ultima conjux !
Sollicitam rupes, jam te victore, tenebunt,
Et puppim, quæ fata feret tam læta, timebo !

Nec ſolvent audita metus mihi proſpera belli;
Cum vacuis projecta locis à Cæſare poſſim
Vel fugiente rapi ! Noteſcent littora clari
Nominis exilio ; poſitâque ibi conjuge Magni,
Quis Mityleneas poterit neſcire latebras ?
Hoc precor extremum : ſi nil tibi victa relinquunt
Tutius arma fugâ ; cum te commiſeris undis,
Quòlibet infauſtam potius deflecte carinam.

(17) . . . . . Non mœſti pectora Magni
Suſtinet amplexu dulci, non colla tenere ;
Extremuſque perit tam longi fructus amoris ;
Præcipitantque ſuos luctus ; neuterque recedens
Suſtinuit dixiſſe, vale ; vitamque per omnem
Nulla fuit tam mœſta dies : nam cætera damna
Duratâ jam mente malis, firmâque tulerunt.
Labitur infelix, manibuſque excepta ſuorum
Fertur ad æquoreas, ac ſe proſternit, arenas,
Littoraque ipſa tenet, tandemque illata carinæ eſt.

Argument du ſixième Livre.

POMPÉE ayant établi ſon camp ſur une hauteur qui protège la ville de Dyrrachium, Céſar entreprend de l'inveſtir, & forme, autour de la ville & du camp, un retranchement d'une étendue immenſe. La contagion ſe met dans le camp de Pompée ; la famine dans celui de Céſar. Ceux de Pompée veulent forcer le rempart qui les environne. Le Centurion Scæva défend le poſte dont ils alloient s'emparer. Ils dirigent une nouvelle attaque ſur les forts voiſins de la mer, & l'ennemi en eſt chaſſé. Céſar vole au ſecours des ſiens ; mais ſon armée prend l'épouvante. La victoire eſt dans les mains de Pompée ; mais il la laiſſe échapper. Céſar, avec les débris de ſon armée, paſſe dans la Theſſalie ; Pompée y marche après lui. Les armées ſont en préſence ; & tandis que des deux côtés on eſt dans l'attente d'une action déciſive,

Sextus, le plus jeune des deux fils de Pompée, en veut prévoir l'événement : il va au milieu de la nuit conſulter une enchantereſſe. Art magique des peuples de l'Emus. Charme de la Theſſalienne. Réponſe du cadavre qu'elle ranime & qu'elle interroge. Sextus, avec ſes compagnons, s'en retourne au camp de ſon père.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SIXIÈME.

Dès que les chefs, dans la réſolution d'en venir à une bataille, ſe furent établis ſur des hauteurs voiſines, & que les Dieux tinrent dans la lice ces deux rivaux qu'ils vouloient voir aux mains, Céſar dédaigna de s'occuper à prendre les villes de la Grèce. Il ne veut plus devoir à ſa fortune de victoire que ſur Pompée. Tous ſes vœux ne tendent qu'à voir l'heure fatale qui entraînera la chute de l'un des deux partis. Il aime à penſer qu'un ſeul coup du ſort anéantira l'un ou l'autre.

Trois fois il déploie ſon armée ſur les collines qu'il occupe, & fait lever ſes

étendards, ſignal menaçant des combats, pour annoncer qu'il eſt toujours prêt à conſommer le malheur de Rome. Mais comme il voit que tous ſes mouvemens ne peuvent engager Pompée à ſortir de ſon camp, il quitte le ſien, & à travers les bois, il cache ſa route, & s'avance vers les murs de Dyrrachium, qu'il eſpère enlever d'aſſaut. Comme il a pris un long détour, Pompée, qui ſuit le rivage de la mer, le devance, & va s'établir ſur une éminence appelée Pétra, d'où il protège la ville. Cette ville, fondée par les Corinthiens, eſt par elle-même imprenable. Ce qui la défend n'eſt pas l'ouvrage de ſes fondateurs; ce n'eſt point un rempart élevé par l'induſtrie & les efforts de l'homme. Les travaux des humains, quelque hardis & ſolides qu'ils ſoient, cèdent ſans peine au ravage des guerres, & des ans qui renverſent tout. La force de cette place eſt telle, que le fer ne peut l'ébranler; c'eſt l'aſſiette du lieu, c'eſt la nature même. Elle eſt environnée d'une mer profonde (1), & de rochers où ſe briſent

les flots. Sans une colline étroite qui la joint à la terre, Dyrrachium ſeroit une île. Des écueils formidables aux matelots ſont les fondemens de ſes murs ; & lorſque la mer d'Ionie eſt ſoulevée par le rapide vent du midi, la vague ébranle les maiſons & les temples, l'écume s'élance juſqu'au faîte des toits.

L'impatience & l'ardeur de Céſar le détournèrent d'une entrepriſe douteuſe & lente. Il réſolut d'aſſiéger lui-même ſes ennemis à leur inſçu, en s'emparant des hauteurs d'alentour, & en élevant au loin un rempart dont l'enceinte (*a*) embraſſeroit leur camp. Il meſure des yeux la cam-

---

(*a*) *Auſus eſt agredi* (*Cæſar*) *opus difficillimum & vix credibile, ut univerſa hoſtium caſtra unâ munitione à mare ductâ concluderet ; etiam ſi conatui ſucceſſus non reſponderet, laudem laturus animi magnifici : protendebatur enim per mille ducenta ſtadia.* Appien. de bell. civ. *lib.* 2. Il y a vingt ſtades à la lieue ; il y avoit donc ſoixante lieues d'enceinte. Comment Céſar pouvoit-il les garder ? Auſſi ſe reprocha-t-il bien la témérité de ſon entrepriſe.

pagne ; il ne ſe contente pas d'y conſtruire à la hâte un fragile mur de gazon ; il fait tirer d'énormes rochers des entrailles de la terre, il fait démolir & tranſporter les murailles des villes voiſines ; & de leurs débris il bâtit un rempart à l'épreuve du belier & des efforts de l'art deſtructeur de la guerre. Les montagnes ſont applanies, les abîmes comblés ; & l'ouvrage de Céſar ſe prolonge à travers les hauteurs & les précipices. Un foſſé profond règne au pied du rempart ; & ſur les ſommets les plus eſcarpés on établit des forts. Ainſi, dans une vaſte enceinte, il enferme des champs cultivés, des déſerts ſtériles, & de vaſtes forêts. Ni les moiſſons, ni les pâturages ne manquent à Pompée ; & dans les limites que Céſar lui trace, il a la liberté de changer de camp. On voit des fleuves commencer & finir leurs cours dans cet enclos immenſe ; & Céſar ne ſauroit parcourir toute l'étendue de ſes travaux, ſans ſe repoſer dans ſa courſe. Que la Fable nous vante à préſent les murs de Troie quelle attribue aux Dieux ;

que

que le Parthe admire les murs de Babylone; Céſar en conſtruit de plus vaſtes, preſque ſubitement, & au milieu du tumulte des armes. Tant de travaux, qui ſont perdus, auroient ſuffi pour combler le Boſphore & réunir les bords de l'Helleſpont, pour couper l'iſthme de Corinthe & pour épargner aux vaiſſeaux le tour pénible & dangereux du promontoire de Malée, ou pour changer utilement la face de tel autre lieu de la terre, quelque obſtacle que la nature eût oppoſé aux efforts de l'art.

La guerre s'enferme (2) en champ clos, & ſon théâtre ſe reſſerre. Ici s'amaſſe tout le ſang qui doit bientôt inonder le monde, ici ſont raſſemblées toutes les victimes que la Theſſalie & l'Afrique doivent dans peu voir égorger. Toute la rage de la guerre civile, retenue dans cette arène étroite, fermente & brûle de ſe répandre.

Les premiers travaux de Céſar avoient échappé à la vigilance de Pompée. Tel, au milieu des champs de la Sicile, le laboureur repoſe en ſûreté, & n'entend pas le mugiſſement des flots contre les ro-

chers de Pelore ; tels les Bretons, au centre de leur île, ne ſont point frappés du bruit de l'Océan qui ſe briſe contre leurs bords. Mais lorſque Pompée s'aperçoit que le terrein qu'il occupe eſt inveſti d'un immenſe rempart, il quitte le camp de Pétra, & répand ſon armée ſur pluſieurs éminences, pour engager Céſar à diviſer ſes troupes, & pour le fatiguer, en lui donnant ſans ceſſe toute ſon enceinte à garder. De ſon côté, il ſe retranche (*a*) ; & du terrein que Céſar lui laiſſe, il ſe réſerve un eſpace égal au cours du Tibre, depuis les murs de Rome juſqu'à ſa chûte dans la mer, s'il ne faiſoit aucun détour.

On n'entend point le ſon des trompettes ; les traits ſe croiſent dans les airs, mais c'eſt de plein gré que le ſoldat les lance ; & des Romains, pour s'exercer,

(*a*) Céſar, qui ne dit point quelle étoit l'étendue de ſon enceinte, donne la meſure de celle de Pompée. *Caſtellis enim vigenti quatuor effectis, quindecim millia paſſuum circuitu amplexus, hoc ſpatio pabulabatur.* De bell. civ. lib. 3.

percent le cœur à des Romains. Un ſoin plus preſſant (3) que celui de la guerre occupe les Chefs, & leur ôte l'envie de meſurer leurs armes. Dans l'enceinte du camp de Pompée, la terre épuiſée ne donnoit plus d'herbages; les prairies foulées aux pieds des chevaux, & endurcies ſous leurs pas rapides, refuſoient de les nourrir. Ces courſiers belliqueux périſſoient de langeur dans des campagnes dépouillées; leurs jarrets tremblans fléchiſſoient; ils s'abattoient au milieu de leur courſe, ou devant des crêches pleines d'un chaume aride, ils tomboient mourans de foibleſſe, la bouche ouverte, & demandant en vain un herbage frais qui leur rendît la vie.

La corruption ſuivit la mortalité. L'air immobile & croupiſſant ſe remplit de mortelles exhalaiſons, qui, condenſées en nuages, couvrirent le camp de Pompée. Telle eſt la vapeur infernale qui s'élève des rochers fumans de Néſis, ou des cavernes d'Inarimès, d'où Tiphée exhale ſa rage. Les ſoldats tombent en langueur;

l'eau, plus facile encore & plus prompte que l'air à contracter un mélange impur, porte dans les entrailles un poiſon dévorant. La peau ſe sèche & ſe noircit, le feu jaillit à travers les prunelles, un rouge ardent colore les joues, le ſang qui brûle dans les veines, briſe ſes canaux & s'exhale en tumeurs; la tête, laſſe & appeſantie, refuſe de ſe ſoutenir. Le ravage que fait le mal (4), eſt à chaque inſtant plus rapide. Il n'y a plus aucun intervalle de la pleine vie à la mort. Dès qu'on ſe ſent frappé, on expire. La contagion ſe nourrit & s'accroît par le nombre de ſes victimes; car les vivans ſont confondus avec les morts privés de ſépulture, & l'unique devoir funèbre que l'on rend à ces malheureux, c'eſt de les traîner hors des tentes, & de les laiſſer épars dans les champs.

Cependant le ſouffle des Aquilons qui vinrent purifier l'air, & l'abondance que les vaiſſeaux apportèrent ſur le rivage, firent ceſſer cet horrible fléau.

L'ennemi (5), répandu en liberté ſur

des collines ſpacieuſes, n'avoit à ſouffrir ni de la corruption d'une eau dormante, ni de la peſante inertie d'un air infect & ſans reſſort. Mais il étoit tourmenté d'une famine auſſi cruelle, que s'il eût été reſſerré par le ſiège le plus étroit. Comme la moiſſon eſt encore en herbe, on voit les hommes, preſſés par la faim, diſputer la pâture aux animaux, brouter la feuille des buiſſons, & mordre à l'écorce des arbres. On les voit déraciner des plantes dont la nature leur eſt inconnue, & qui peuvent être des poiſons mortels. Tout ce que le feu peut amollir, tout ce qui cède à une dent avide, tout ce qui peut paſſer dans les viſcères, même en déchirant le palais, des mets juſqu'alors inconnus à l'homme, les ſoldats mourans ſe les arrachent; & ils ne laiſſent pas de tenir aſſiégé un ennemi chez qui tout abonde.

Dès que Pompée vit le moment de forcer les barrières qui l'environnoient, & de ſe rendre la terre libre, il ne prit pas, comme pour s'échapper, une heure où la

nuit l'eût couvert de ſes ombres ; il dédaigne une fuite dérobée à Céſar, & un chemin frayé ſans le ſecours des armes. Il veut ſortir, mais à travers de vaſtes ruines, ſur les débris du rempart & des tours ; s'ouvrir un paſſage au milieu des glaives, & par le carnage & la mort. Il choiſit, pour l'attaque, un endroit du rempart, qui depuis s'eſt appelé le fort Minutius (*a*), & qu'environne un bois épais. Il y fait marcher ſon armée en ſilence ; & ſans qu'il s'élève aucun nuage de pouſſière qui le trahiſſe, il arrive au pied du rempart. A l'inſtant toutes ſes trompettes ſonnent, toutes ſes aigles brillent aux yeux des ennemis ; & ſans donner au fer le temps de contribuer à leur défaite, la frayeur les a déjà vaincus. Leur plus grand effort de courage eſt de tomber, percés de coups, dans le poſte où ils ſont placés. La mort qui vole ſur les murs, n'y rencontre plus

(*a*) Du nom du Romain qui défendoit ce poſte, *cujus ſcutum ferunt centum viginti telis confixum, ipſum verò ſex accepiſſe vulnera, & oculum amiſiſſe.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

de victimes. Des nuages de traits ſe perdent dans les airs. Alors les torches de bitume portent le feu de toutes parts. Les tours embraſées chancèlent & menacent de s'écrouler, le boulevart retentit des coups redoublés du belier qui l'ébranle. Déjà ſur le haut du rempart on voyoit les aigles du Sénat arborées; l'univers rentroit dans ſes droits.

Mais ce poſte que des légions n'auroient pas gardé, que Céſar lui-même eût peut-être mal défendu, un ſeul homme le diſpute à l'ennemi, & oſe déclarer que tant qu'il eſt vivant & qu'il a les armes à la main, la victoire n'eſt pas décidée. Cet homme étonnant s'appeloit Scæva (*a*). Il avoit langui dans la foule obſcure des légions, juſqu'a la conquête des Gaules, où il avoit obtenu, par ſon courage & au prix de ſon ſang, le grade de Centurion : hom-

(*a*) *Scutoque ad eum* (*Cæſarem*) *relato Scævæ Centurionis, inventa ſunt in eo foramina ducenta & triginta : ejus operâ caſtellum conſervatum eſſe magnâ ex parte conſtabat.* Cæſ. de bell. civ. lib. 3.

me (6) voué à tous les forfaits, & qui ne ſavoit pas que contre ſon pays la valeur eſt le plus grand des crimes. Si-tôt qu'il vit ſes compagnons renoncer au combat, & chercher leur ſalut dans la fuite, il s'écria : « Romains, où vous emporte une impie & lâche frayeur, une frayeur juſqu'à vous inconnue dans les armées de Céſar ? Vils fugitifs, troupeau d'eſclaves, quoi ! ſans verſer une goutte de ſang, vous préſentez le dos à la mort ! Quoi ! vous ſupporterez la honte de n'être pas au nombre de ces braves gens que vous voyez périr, de n'être pas portés ſur les mêmes bûchers, & d'être cherchés vainement dans cette foule de morts illuſtres ! Si le zèle ne peut vous retenir, que l'indignation du moins vous retienne. Ne voyez-vous pas que de tous les poſtes que l'ennemi pouvoit attaquer, c'eſt le nôtre qu'il a choiſi ? Non, ce jour ne ſe paſſera point ſans coûter du ſang à Pompée. Il eût été plus heureux pour moi de mourir aux yeux de Céſar ; mais ſi la Fortune m'envie un témoin ſi cher, j'em-

porterai du moins chez les morts les éloges de ſon rival. Venez, compagnons, jetez-vous avec moi au milieu de nos ennemis ; que les traits s'émouſſent ſur l'airain qui nous couvre, & que la pointe des épées ſe briſe au moins dans notre ſein. Déjà la pouſſière s'élève & ſe répand, déjà le bruit de ces ruines retentit juſqu'aux oreilles de Céſar ; amis, la victoire eſt à nous ! le voilà qui s'avance ! tandis que nous mourons, le voilà qui vient nous venger » !

Jamais le premier ſon de la trompette, au moment d'une bataille, n'excita plus d'ardeur que la voix de Scæva. Ses compagnons, frappés de ſon audace, l'admirent tous, & brûlent de le ſuivre, impatiens de voir par eux-mêmes, ſi, enfermé dans un lieu étroit & ſe voyant accablé par le nombre, un ſeul homme a dans ſa vertu d'autre reſſource que la mort. Pour Scæva, du haut du rempart qui s'ébranle & menace de s'écrouler, il commence par rouler les cadavres dont les tours ſont déja comblées ; & à meſure que les enne-

mis ſe ſuccèdent, il les accable ſous le poids. Les ruines & les débris, les maſſes de bois & de pierre, tout devient une arme en ſes mains. Il va juſqu'à menacer les aſſaillans de ſa propre chûte. Tantôt il les repouſſe à coups de pieux & de leviers; tantôt il tranche à coups d'épée les mains qu'il voit s'attacher au mur. Aux uns il écraſe le tête ſous la pierre, & à travers les débris des os qu'il enfonce, le cerveau rejaillit au loin. A d'autres, il préſente des torches allumées: leurs cheveux s'enflamment, leur viſage brûle, & leurs yeux, où le feu pénètre, en ſont tout à coup dévorés. Dès que la foule des morts entaſſés, & qui s'accumulent ſans ceſſe, a égalé la hauteur du mur, Scæva ſe jette ſur ce monceau ſanglant, & ſe précipite au milieu des armes avec la rapidité d'un léopard qui s'élance ſur les épieux. Preſſé par d'épais bataillons, enveloppé par une armée entière, par-tout où il jette les yeux il y porte la mort. Déja ſon glaive eſt émouſſé: il ne bleſſe plus, il meurtrit & il briſe. Tous les traits de l'ennemi s'adreſ-

ſent à lui ſeul. Il s'y expoſe, il s'y tient en butte ; & les Dieux ſe donnent le ſpectacle nouveau d'un combat entre un ſeul homme & la guerre. Son épais bouclier retentit des coups redoublés qui le percent. Son caſque briſé meurtrit ſa tête, & ſon ſein ſe fait un armure des traits dont il eſt hériſſé. Qu'on ceſſe de prétendre à lui percer le cœur : le dard, le javelot n'y peuvent plus atteindre ; c'eſt au belier, à la baliſte à renverſer ce nouveau mur qui protège Céſar, & réſiſte à Pompée. Il ne daigne plus ſe couvrir de ſes armes ; &, ſoit pour ne pas laiſſer oiſive la main qui porteroit le bouclier, ſoit pour éviter le reproche d'avoir voulu prolonger ſa vie, il s'abandonne ſans défenſe à tous les coups des aſſaillans. Enfin accablé ſous le poids des flèches dont il eſt couvert, comme il ſent que ſes genoux fléchiſſent, il ne ſonge plus qu'à choiſir un ennemi ſur qui tomber.

Tel l'éléphant, dans les champs de la Libye, percé de lances & de dards qui n'ont pu pénétrer juſqu'au vif à travers ſa

dure enveloppe, les ſecoue en ridant ſa peau, ou les briſe en repliant ſa trompe.

Voilà cependant qu'un Crétois tend ſon arc, & viſe à Scæva : ſa flèche part ; & fidèle aux vœux de celui qui l'a décochée, atteint Scæva, & lui tranſperce un œil. Scæva (7), rompant tous les liens qui attachent le globe ſanglant, & arrachant d'une intrépide main la flèche & l'œil qu'elle tient ſuſpendu, il les foule aux pieds l'un & l'autre. Ainſi, une ourſe de Pannonie, furieuſe de ſe ſentir bleſſée du dard qu'un chaſſeur lui a lancé, ſe replie ſur elle-même, pour arracher de ſa bleſſure le trait qui la ſuit en tournant avec elle.

Le front pâliſſant de Scæva avoit perdu ſa férocité, une pluie de ſang inondoit ſon viſage ; les cris de joie des vainqueurs rempliſſoient l'air ; à peine euſſent-ils marqué plus d'alégreſſe ſi le ſang qu'ils voyoient couler eût été celui de Céſar. Mais Scæva (*a*), tenant ſa douleur renfer-

(*a*) *Scæva Centurio multis egregiis tum quoque inſignis facinoribus, in oculum teto per-*

mée au fond de ſon ame : « Citoyens (dit-il d'un air plein de douceur, & comme ayant perdu courage) ; citoyens, je vous demande grace : détournez de moi le fer homicide ; il n'eſt pas beſoin, pour m'ôter la vie, de me lancer de nouveaux traits, il vous ſuffit d'arracher de mon ſein ceux dont il eſt déja percé. Emportez-moi vivant dans le camp de Pompée, rendez ce ſervice à votre Chef : il vaut mieux pour lui que l'exemple de Scæva montre à renoncer à Céſar, qu'à mourir pour Céſar d'une mort honorable ».

Le malheureux Aulus ajoute foi à ce langage plein d'artifice ; & ſans s'apercevoir que Scæva tient ſon épée prête à

---

cuſſus ante ordines proſiliit, manu innuens ſilentium, quaſi dicturus aliquid ; moxque Pompeianum Centurionem, virtute nobilem, appellabat : Serva tui ſimilem ; ſerva amicum ; mitte qui me manu ducant ſaucium. *Cùmque tamquam ad transfugam duo viri accuriſſent, alterum occidit priuſquam dolum ſentiret, alterius abſcidit humerum.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

le percer, il l'embraſſe pour l'enlever & l'emporter avec ſes armes. Soudain, auſſi prompt que la foudre, le glaive de Scæva eſt plongé dans ſon ſein. La force revient à Scæva, & ranimé par ce nouvel exploit: « Ainſi périſſe (dit-il) & ſoit puni quiconque oſera croire avoir réduit Scæva à demander la vie. Si Pompée veut obtenir la paix de cette épée que je tiens, qu'il rende les armes à Céſar, qu'il ſe proſterne, & qu'il l'adore. Lâches, me croyez-vous timide & tremblant comme vous à l'aſpect de la mort ? Sachez que le parti de Pompée & du Sénat vous eſt moins cher, qu'à moi l'honneur de mourir en ſervant Céſar ». Comme il diſoit ces mots, un tourbillon de pouſſière élevé dans les airs, annonce que Céſar arrive avec ſes cohortes ; & ſon approche épargne à Pompée le plus accablant des affronts, la honte d'avoir cédé à un ſeul homme, & d'avoir vu ſon armée entière reculer devant Scæva. Celui-ci, que la chaleur du combat avoit ſoutenu, tombe de défaillance dès que le combat ceſſe.

Ses compagnons (8) l'environnent en foule, & le reçoivent dans leurs bras. C'eſt à qui ſera chargé de ce glorieux fardeau. Il leur ſemble que c'eſt quelque Dieu que ce corps déchiré renferme; ils adorent en lui la vivante image de la plus ſublime vertu. Chacun s'empreſſe à retirer les flèches de ſes bleſſures; & les temples des Dieux, les autels de Mars ſeront ornés des armes de Scæva. O nom glorieux à jamais, ſi ce vaillant homme eût ſignalé ſon zèle à vaincre les ennemis de ſa patrie! O Scæva, tu ne ſuſpendras point aux murs du capitole les monumens de ta victoire! Rome ne retentira point du bruit de ton triomphe. Malheureux! falloit-il employer tant de vertu à te donner un maître?

Pompée (9), repouſſé de cet endroit du camp, ne ſe tint pas plus en repos que la mer, quand les vents furieux l'agitent & qu'elle ſe briſe contre ſes écueils, ou que, heurtant contre les flancs d'une montagne inébranlable, elle s'élève & ſuſpend ſes flots pour retarder au moins ſa chûte.

Il embarque une partie de ſes troupes, leur fait tourner les forts les plus voiſins, enlève ces poſtes par une double attaque, & reculant ces bornes de ſon camp, ſe déploie dans la campagne, & y jouit de l'avantage de pouvoir changer de poſition. Tel l'Eridan (10), lorſqu'il enfle ſes eaux, ſurmonte les digues qui protègent ſes bords, & ſe répand au loin dans les campagnes. Que s'il rencontre dans ſon cours quelque endroit foible qui n'ait pu ſoutenir l'effort de ſes rapides flots, il ſort tout entier de ſa couche profonde, & à travers des terres inconnues va ſe creuſer un nouveau lit. Les laboureurs des champs inondés s'en éloignent, & de nouveaux poſſeſſeurs s'emparent du fond que le fleuve a quitté.

A peine Céſar eſt averti par ſes ſignaux de cette attaque inopinée, il accourt, & il trouve (11) ſes remparts renverſés, la pouſſière même abattue, & le même ſilence qui régneroit parmi des ruines antiques. Le calme du lieu, la tranquillité de Pompée, le ſommeil qu'on oſe goûter après

après avoir vaincu Céſar, l'enflamme de fureur. Il veut aller, dût-il hâter ſa perte, troubler ce repos inſultant. Torquatus commandoit le fort que Pompée avoit pris. Il découvre Céſar qui s'avance; & auſſi-tôt, avec la même célérité qu'un Nocher habile replie ſes voiles & les dérobe à la tempête qui le menace, ce guerrier prudent ſe retire, & va regagner le camp de Pompée, pour ramaſſer toutes ſes forces, & ſe former dans un eſpace étroit. Dès que Pompée voit que Céſar a paſſé la première enceinte, il fait deſcendre toutes ſes troupes des collines qu'elles occupent, les déploie autour de Céſar, & l'inveſtit de ſon armée entière. Lorſque l'Ethna (12), où mugit Encelade, ouvre tout à coup ſes cavernes brûlantes, & ſe répand lui-même en torrens de feu dans les campagnes d'alentour, l'habitant de ces campagnes en eſt moins effrayé, que ne le fut le ſoldat de Céſar à cette irruption ſoudaine. Vaincu, même avant le combat, par la ſeule pouſſière qu'il voyoit s'élever, dans le trouble & l'aveuglement

où l'avoit plongé ſa frayeur, il vouloit fuir, il ſe précipitoit au devant de l'ennemi; & ſaiſi d'épouvante, il couroit à ſa perte.

Il dépendoit de Pompée d'étouffer dans le ſang juſqu'aux ſemences de la guerre (*a*). Il retint ſes ſoldats animés au carnage, il commanda au fer & à la mort de s'arrêter. Rome aujourd'hui ſeroit heureuſe, libre, maîtreſſe d'elle-même, & rétablie dans tous ſes droits, ſi l'impitoyable Sylla ſe fût trouvé à la place du généreux Pompée; & c'eſt un malheur à jamais déplorable, que Céſar ait dû ſon ſalut à ce qui mettoit le comble à ſes crimes, à l'injuſtice d'être en guerre avec un gendre ſi rempli de clémence & de piété. O perte irréparable d'un moment de bonheur! L'Afrique n'eût pas vu le déſaſtre d'Utique, ni l'Eſpagne celui de Munda; le Nil

(*a*) *Ne Cæſar quidem diſſimulavit eam diem bello finem allaturam fuiſſe, ſi hoſtis ſciſſet uti victoriâ.* Ibid. *Voyez* Plut. Vie de Jules-Céſar.

n'eût pas été ſouillé d'un meurtre abominable ; le jeune & vaillant Juba n'eût pas couvert le ſable de Libye de ſon cadavre dépouillé ; le ſang d'un Scipion n'eût pas appaiſé les mânes des Carthaginois, & la vie n'eût pas été privée du ſage & vertueux Caton. O Rome ! ce jour pouvoit être le dernier jour de tes malheurs. Pharſale pouvoit s'effacer du livre de tes deſtinées.

Céſar abandonne un pays où le ſort des armes lui a été contraire ; & avec les débris de ſon armée, il paſſe dans la Theſſalie (*a*).

Les amis de Pompée (13) firent tous leurs efforts pour le détourner du deſſein de ſuivre Céſar, & pour l'engager à retourner à Rome, & à regagner l'Italie, où il n'avoit plus d'ennemis. « Non (leur dit-il), je ne veux point, à l'exemple de Céſar, jeter la guerre au ſein de ma patrie ; & Rome ne me reverra qu'a-

(*a*) *Petiit Apolloniam, indeque in Theſſaliam clam noctu profectus eſt.* App. lib. 2.

près que j'aurai renvoyé mes armées. Lorſque ces troubles ſe ſont élevés, il ne tenoit qu'à moi de garder l'Italie, ſi j'avois voulu faire des places de Rome un champ de bataille, voir aſſiéger les temples de nos Dieux, & enſanglanter leurs autels. Pourvu que j'éloigne la guerre, je conſens à paſſer au delà des Scythes, dans les climats glacés du Nord, ou à ſuivre Céſar à travers les régions brûlantes du Midi. Moi, Rome, troubler ton repos après ma victoire; moi qui, pour t'épargner les horreurs des combats, ai pu me réſoudre à te fuir! Ah! que plutôt, pour ta ſûreté, Céſar ſe flatte que tu es à lui, & te ménage comme ſa conquête » ! Après ce diſcours, il prit ſa route vers les contrées de l'Orient; & par des chemins qu'il ſe fraya lui-même à travers les montagnes qui ſéparent l'Illyrie & la Macédoine, il arriva dans la Theſſalie, où la Fortune avoit marqué le dernier théâtre de la guerre.

La Theſſalie, du côté où le ſoleil ſe

lève environné des frimas de l'hiver, eſt ombragée par le mont Oſſa ; mais lorſque l'été promène le char du Dieu du jour au milieu & au plus haut du ciel, c'eſt le mont Pellion qui s'oppoſe aux premiers traits de ſa lumière. Au midi s'élève l'Othrix couronné d'épaiſſes forêts, qui défendent cette contrée de la rage du Lion céleſte. Le Pinde, au couchant, lui ſert de barrière contre le Zéphire & l'Iapis ; & les peuples qui vers le nord habitent au pied de l'Olympe, ſont à couvert des Aquilons, & ne ſavent pas que les aſtres de l'Ourſe brillent toute la nuit au ciel. Les plaines que ces monts environnent étoient jadis cachées ſous les eaux, avant qu'à travers le vallon de Tempé, les fleuves ſe fuſſent ouvert un paſſage pour ſe jeter au ſein des mers. Ils ne formoient qu'un lac immenſe ; leurs eaux s'accumuloient au lieu de s'écouler. Mais quand le bras d'Hercule eut ſéparé l'Oſſa de l'Olympe, & que Nérée entendit la chûte de ces torrens, nouveaux pour lui, alors ſortit de deſſous les eaux cette Pharſale que

les Dieux auroient dû laiſſer à jamais ſubmergée. On vit paroître les champs de Philacé, où régna le premier des Grecs (*a*) qui deſcendit au rivage Troyen ; & ceux de Ptélée ; & ceux de Dorion, qui depuis ont été célèbres par le malheur de Thamiris, le rival des Muſes ; & Trachine, où s'exila Hercule ; & Mélibée, la patrie du compagnon de ce héros, de Philoctète, héritier de ſes flèches ; & Lariſſe, autrefois puiſſante ſous le règne du vaillant Achille ; & ces campagnes où fleuriſſoit Argos, couverte aujourd'hui de moiſſons ; & cette Thèbes fabuleuſe, dont on nous montre encore la place, Thèbes où la malheureuſe Agavé enſevelit la tête de Panthée, de ce fils qu'elle-même elle avoit immolé dans un accès de ſes fureurs.

Les eaux de ce marais immenſe s'écoulèrent donc par divers canaux, & formèrent autant de fleuves : le pur & foible Æas, qui, de ſon humble lit, coule dans

(*a*) Protefilas.

la mer d'Ionie ; & l'Inachus, père d'Iſis, qui n'eſt pas plus fort que l'Æas ; & l'Achéloüs, qui ſe vit au moment d'être l'époux de Déjanire ; & l'Evène, qui fut teint du ſang de Neſſus, & qui traverſe Calidon, la patrie de Méléagre ; & l'Amphriſe, dont les claires eaux arroſent les prairies où Apollon, berger, garda les troupeaux d'Admète ; & l'Anaurus, d'où jamais il ne s'élève aucun nuage, & que les vents n'oſent troubler ; & nombre de fleuves inconnus au Dieu des mers, qui rendent au Pénée le tribut de leur onde. L'Epidane ſe jette à flots précipités dans l'Enipe, qui ne devient rapide qu'en s'uniſſant à lui ; l'Aſope reçoit dans ſon ſein le Phénix & le Melas ; le Titarèſe ſe joint au Pénée ; mais ſans ſe confondre avec lui, il coule le long du rivage : on croit qu'il prend ſa ſource dans les marais du Styx ; que, fier encore de ſon origine, il dédaigne de mêler ſes eaux avec celles d'un fleuve obſcur, & qu'il eſt craint des Dieux comme le Styx lui-même.

Dès que ces fleuves écoulés laiſſèrent à ſec les campagnes, divers peuples s'empreſsèrent à les venir cultiver : de ce nombre furent les Magnètes, inventeurs de l'art de dompter les chevaux, & les Miniens, conſtructeurs célèbres du vaiſſeau que monta Jaſon. Ce fut auſſi dans les antres des montagnes de Theſſalie que la nue d'Ixion engendra les centaures, tels que Monichès qui briſoit les durs rochers du mont Pholoé ; Rhécé, qui du haut de l'Etna lançoit des chênes qu'il arrachoit du ſommet de cette montagne, & que Borée à peine auroit déracinés ; & Pholo qui ſe glorifioit d'être l'hôte du grand Alcide ; & toi, Neſſus, que ce héros perça de ſes flèches empoiſonnées ; & toi, ſage Chiron, qu'on voit briller au ciel vers le pole glacé de l'Ourſe, l'arc tendu ſur le Scorpion. Cette même terre (14) a produit toutes les ſemences de guerre. Ce fut là que du ſein du roc frappé du trident de Neptune, s'élança le courſier, préſage des combats ; ce fut là qu'il reçut de la main du Lapithe le premier frein

qui le dompta ; qu'il rongea le mords pour la première fois, & couvrit d'écume les rênes. Ce fut de là que le premier vaiſſeau qui jamais ait fendu les ondes, emporta l'homme audacieux loin de la terre, ſon élément, ſur l'abîme inconnu des mers. Ce fut encore un Roi de Theſſalie, Itonus, qui apprit aux humains à fondre les métaux dans d'immenſes fournaiſes, à façonner leur maſſe brute ſous les coups des marteaux brûlans, à faire de l'argent & de l'or les ſignes mobiles des richeſſes, & à calculer leur valeur : ſecret fatal, qui fut pour les peuples une ſource de guerres, de malheurs, & de crimes. La Theſſalie avoit auſſi engendré le ſerpent Pithon, & ces deux enfans d'Aloée (*a*), dont l'impiété ſeconda la révolte des Titans, lorſque ſur Pélion, qui touchoit preſque au ciel, Oſſa fut encore entaſſé, & coupa la route des aſtres.

A peine (15) les deux Chefs ſont campés dans ces champs proſcrits par les

(*a*) Ils s'appeloient Otus & Ephialte. Iphimédie, femme d'Aloée, les avoit eus de Neptune.

Dieux, le preſſentiment du combat agite l'une & l'autre armée. Tout annonce que le moment d'une action déciſive, ce moment ſi grave & ſi terrible, approche : les eſprits foibles & timides tremblent d'y toucher de ſi près, & ne voyent dans l'avenir que ce qu'il y a de plus funeſte. D'autres, mais c'eſt le petit nombre, s'armant de force contre l'événement, portent dans les haſards un courage mêlé d'eſpérance & de crainte. Du nombre des lâches étoit Sextus, l'indigne fils du grand Pompée, qui, dans la ſuite, échappé des combats & vagabond ſur les mers de Sicile, fit le métier infame de pirate, & obſcurcit la gloire que ſon illuſtre père avoit acquiſe ſur ces mers.

L'effroi dont il étoit ſaiſi dans l'attente de l'avenir, lui fit chercher à le connoître. Mais ce ne fut ni Delphes, ni Délos, ni Dodone qu'il conſulta : il ne chercha point un devin qui ſût lire les deſtinées dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiſeaux, dans les feux de la foudre, ni obſerver le cours des étoiles, comme les

ſavans Chaldéens. S'il eſt encore quelque moyen caché, mais innocent, d'interroger le ſort, ce n'eſt pas celui qu'il emploie ; c'eſt un art abhorré du ciel, c'eſt la magie qu'il met en uſage. Il porte ſes vœux aux autels des Furies ; il évoque les ombres & les Dieux des enfers. Ce malheureux ſe perſuade que les Dieux du ciel ne ſont pas aſſez clair-voyans. Ce qui achève de le décider, c'eſt le voiſinage des peuples de l'Emus. L'art des femmes de cette contrée paſſe toute croyance (*a*). C'eſt l'aſſemblage de tout ce qu'on peut imaginer & feindre de plus monſtrueux. La Theſſalie leur fournit des plantes venimeuſes en abondance, & ſes rochers affreux ſont propres à cacher le myſtère infernal de leurs enchantemens. Il y croît des herbes que Médée chercha vainement dans la Colchide ; & qu'elle ne trouva que dans ces lieux ſauvages, des

(*a*) En prenant ſoin d'adoucir & d'abréger les détails de cet épiſode, j'ai cru devoir en conſerver aſſez pour faire voir quelle idée les Anciens avoient de la magie, & quels procédés ils lui attribuoient.

herbes dont la force toute-puiſſante fait violence même aux Dieux.

Ces Dieux (16), qui daignent ſi rarement écouter les vœux du reſte des mortels, ſont attentifs aux chants impies du peuple cruel de l'Emus. Les accens magiques pénètrent ſeuls au fond des demeures céleſtes. Les Immortels n'y peuvent réſiſter, le ſoin même du monde ne peut les en diſtraire. Quand le murmure d'une Emonide frappe leurs oreilles, Babylone & Memphis auroient beau déployer tous les ſecrets de leur magie antique, il n'eſt point d'autel qu'un Dieu n'abandonnât pour celui de l'Enchantereſſe. Ses charmes (17) inſpirent l'amour à des cœurs qui jamais n'auroient été ſenſibles. Par elle, de ſages vieillards brûlent d'une flamme inſenſée: ſans filtre ni poiſon, ſes paroles ſuffiſent pour jeter les eſprits dans un délire affreux. Deux ames que ni le penchant, ni le devoir, ni la douce puiſſance de la beauté n'attire, un nœud magique les enchaîne, & rien ne peut les en dégager. A la voix d'une Theſſalienne (18),

l'ordre des choſes eſt renverſé, les lois de la nature ſont interrompues. Le monde, emporté par ſon cours rapide, reſte tout à coup immobile, & le Dieu qui imprime le mouvement aux ſphères, eſt tout étonné de ſentir que leurs pôles ſont arrêtés. Par ces mêmes enchantemens la terre eſt inondée, le ſoleil obſcurci, le ciel (19) tonne à l'inſçu de Jupiter. L'Emonide, en ſecouant ſes cheveux autour de ſa tête, remplit l'air de noires vapeurs, & répand au loin les orages; la mer s'irrite, quoique les vents ſe taiſent; les flots ſont retenus dans un calme profond, quoique les vents ſoient déchaînés; les airs & les eaux ſe combattent; les vaiſſeaux voguent contre les vents; les torrens qui tombent du haut des rochers, demeurent ſuſpendus au milieu de leur chûte; les fleuves remontent vers leur ſource; le ſommet des monts s'applanit; l'Olympe s'abaiſſe au deſſous des nuages; les neiges de Scythie fondent au milieu de l'hiver, & ſans que le ſoleil y darde ſes rayons; la mer, repouſſée loin du rivage, réſiſte au poids

de l'aſtre qui la preſſe, & n'oſe ſurmonter ſes bords ; la terre eſt ébranlée ſur ſon axe incliné, ſa maſſe peſante eſt pouſſée hors du centre de ſon repos, & laiſſe à découvert le ciel qui l'environne ; les étoiles ſe détachent de la voûte azurée ; la lune, en pleine ſérénité, ſe colore d'un rouge obſcur, comme quand l'ombre de la terre lui dérobe l'aſpect de l'aſtre dont elle emprunte ſes rayons : le tourment que lui cauſe le charme, ne ceſſe qu'au moment qu'elle deſcend du ciel, & qu'elle vient écumer ſur l'herbe.

Tous les animaux dévorans, tous les reptiles venimeux tremblent devant l'Enchantereſſe : leur ſang & leur venin lui ſervent à compoſer ſes poiſons. Le tigre vorace & le fier lion lèchent ſes mains & la careſſent. La froide couleuvre rampe à ſes pieds, & ſe déploie ſur l'herbe humide ; la vipère ſe replie autour d'elle, & l'enveloppe de ſes nœuds ; les ſerpens ſavent que de ſa bouche le ſouffle humain leur eſt mortel.

Quel pénible ſoin pour les Dieux que

d'obéir à ces enchantemens ! Qu'ont-ils à craindre, s'ils les mépriſent ? Quelle eſt la loi qui les y ſoumet ? Eſt-ce de force (20) ou de plein gré qu'ils cèdent ? Eſt-ce par un culte qui nous eſt inconnu que l'Emonide ſe les concilie ? ou bien ſont-ils intimidés des menaces qu'elle leur fait ? A-t-elle cet empire ſur tous les Dieux ? ou ne l'a-t-elle que ſur un ſeul, qui peut ſur le monde ce qu'elle peut ſur lui, & qui force la nature entière à ſubir l'aſcendant qu'il ſubit lui-même ?

Erichtho, l'une des Emonides, avoit abandonné, comme trop doux encore, les rites criminels, les noirs enchantemens uſités parmi ſes compagnes ; elle avoit porté les ſecrets de ſon art à un plus haut degré d'horreur. Elle s'étoit interdit la demeure des vivans ; & pour être plus chère aux Dieux des morts, elle habitoit parmi des tombeaux, dans l'aſile même des ombres. Auſſi ni l'air qu'elle reſpire, ni le ciel dont elle jouit, ne l'empêchent d'entendre ce qui ſe paſſe chez les mânes & dans le conſeil infernal. Sur le viſage

de cette femme impie, qu'un jour ſerein n'éclaira jamais, une maigreur hideuſe ſe joint à la pâleur de la mort. Ses cheveux mêlés ſur ſa tête ſont noués comme des ſerpens. C'eſt lorſque la nuit eſt la plus noire & le ciel le plus orageux, qu'elle ſort des catacombes, & qu'elle court dans les champs déſerts, pour recueillir les feux de la foudre. Ses pas imprimés ſur la terre brûlent le germe des moiſſons. Son ſouffle même eſt utile à ſa rage : l'air qu'elle reſpire en eſt empoiſonné. Elle ne daigne pas adreſſer aux Dieux du ciel des vœux timides & ſupplians : aux premiers accens de ſa voix, ils ſe hâtent de l'exaucer, ſans jamais lui donner le temps de redoubler le chant magique. Ses autels ne ſont éclairés que par des torches funéraires, & ſon encens ne fume que ſur des braſiers qu'elle a pris aux bûchers des morts. Elle y va dérober les os brûlans encore d'un fils chéri, ou d'une jeune épouſe, & les flambeaux que leurs parens ont portés à leurs funérailles, & les débris à demi-conſumés

du

du lit où le mort repoſoit, & les lambeaux de ſes voiles funèbres, & ſes cendres étincelantes qui exhalent l'odeur de la chair & du ſang. Quand le charme qu'elle veut opérer l'exige, elle enſevelit des vivans, & commande aux Parques de trancher les jours qu'ils devoient à leurs deſtinées; ou bien, tirant de la pouſſière des corps déjà enſevelis, elle force la Mort à lui lâcher ſa proie. Mais le plus ſouvent, au lieu de ranimer ceux qu'elle arrache des tombeaux, elle en repaît ſes regards avides, & les déchire avec fureur. Les plus horribles dépouilles de la mort ſont un butin précieux pour elle. C'eſt de ces reſtes exécrables que ſont tirés ſes charmes les plus forts. Elle ſe jette encore avec plus d'ardeur ſur les criminels ſuſpendus à l'inſtrument de leur ſupplice, & s'y attache comme un vautour. Si on laiſſe étendu ſur la terre un mort privé de ſépulture, elle accourt avant les oiſeaux & avant les bêtes féroces; mais elle n'a garde d'employer ſes mains ou le fer

à déchirer ſa proie ; elle attend que les loups la dévorent, & c'eſt de leur goſier avide qu'elle ſe plaît à l'arracher. Le meurtre ne lui coûte rien, ſi-tôt qu'elle a beſoin d'un ſang qui fume encore, & qui jailliſſe de la plaie, ou qu'elle veut pour ſes ſacrifices une chair vive & un cœur palpitant. Elle déchire les entrailles d'une mere, & en arrache un fruit prématuré, pour l'offrir à ſes Dieux ſur une autel brûlant. S'il lui faut des ombres plus terribles, elle choiſit parmi les vivans, & fait des mânes à ſon gré. Toute mort eſt à ſon uſage : de la joue éteinte des adoleſcens, elle enlève ce duvet tendre qui annonçoit la fleur de l'âge ; de celui qui meurt dans la virilité, ce ſont les cheveux qu'elle ravit. Elle aſſiſte à la mort de ſes proches, & ſans pitié pour ce qu'elle a de plus cher, elle ſe jette ſur le mourant, feint de lui donner le dernier baiſer, & lui tranche la tête, ou lui entr'ouvre la bouche, & d'une dent impie lui mordant la langue déja glacée & preſque attachée au palais,

elle murmure ſur ſes lèvres éteintes, & lui confie les noirs ſecrets qu'elle fait paſſer aux enfers.

Dès que la Renommée a fait connoître au fils de Pompée cette exécrable Enchantereſſe, il ſe met en marche au milieu de la nuit, à l'heure même où le ſoleil eſt à ſon midi ſous notre hémiſphère; & ſuivi de ſes complaiſans les plus familiers & les plus intimes, il traverſe d'affreux déſerts. Ces miniſtres aſſidus de tous ſes vices, après avoir long-temps erré parmi des tombeaux entr'ouverts & ſur des débris de bûchers, aperçurent de loin Erichto (c'étoit le nom de la Theſſalienne) aſſiſe dans le creux d'un rocher, du côté où le mont Emus s'abaiſſe & va ſe joindre aux plaines de Pharſale. Elle eſſayoit des paroles inconnues aux magiciens & aux Dieux mêmes de la magie; & compoſoit de nouveaux chants pour des ſortilèges nouveaux: car dans la crainte que le Dieu vagabond qui préſide aux armes, n'entraînât les Romains en de nouveaux climats, & que la Theſſalie ne fût privée

de tout le ſang qui s'alloit répandre, elle jetoit ſur les champs de Philippes, qu'elle arroſoit de ſes poiſons, un charme aſſez fort pour y fixer la guerre, afin d'avoir à elle tout cet ample carnage, & de diſpoſer à ſon gré de tout le ſang de l'univers. Elle s'applaudit d'avance de pouvoir mettre en pieces les cadavres des rois égorgés, amaſſer les cendres de l'Italie entière, recueillir les oſſemens de tant d'illuſtres morts, & commander à de ſi grandes ombres. Son plus ardent déſir, ſa ſeule inquiétude eſt de ſavoir ce qu'on lui laiſſera du corps de Pompée jeté ſur le ſable, ou du cadavre de Céſar. Ce fut dans ce moment que Sextus l'aborda, & lui parla le premier en ces termes.

« O toi, la gloire des Emonides, toi, qui peux révéler ou changer l'avenir, je te conjure de me laiſſer voir ſans nuage & ſans aucun doute quelle ſera l'iſſue de cette guerre. Celui qui t'implore n'eſt pas le moins conſidérable d'entre les Romains. Le nom de Pompée eſt aſſez illuſtre; tu vois ſon fils, & l'héritier de ſa ruine

ou du trône du monde. Mon eſprit, dans l'incertitude, eſt ſaiſi d'un mortel effroi, & je me ſens plus de courage pour ſoutenir un malheur certain. Ote aux haſards le droit de me ſurprendre & de m'accabler tout à coup ; force les Dieux à s'expliquer ; ou, ſans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux ; ouvre-moi le ſéjour des mânes, & contrains la mort à t'apprendre ce que je veux ſavoir de toi. Ce ſoin n'a rien qui t'humilie ; & l'événement qui ſe prépare eſt digne que tu cherches à découvrir, ne fût-ce que pour toi, ce qu'en décidera le ſort ».

La Theſſalienne s'applaudit de voir ſon nom devenu ſi célèbre. Elle répondit à Sextus : « Jeune homme, s'il ne s'agiſſoit que de quelques deſtins d'une moindre importance, il me ſeroit facile d'obtenir des Dieux, en dépit d'eux-mêmes, tout ce que tu demanderois. Il eſt accordé à mon art de prolonger une vie dont les aſtres preſſent la fin, ou de trancher des jours qu'ils veulent prolonger

juſques dans l'extrême vieilleſſe. Mais les événemens publics forment une chaîne qui, dès l'origine du monde, les tient liés & dépendans. Si l'on y veut changer quelque choſe, l'ordre univerſel en eſt ébranlé, & tout l'univers s'en reſſent. Alors, nous magiciens, nous avouons que la Fortune eſt plus forte que nous. Que ſi tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te ſeront ouvertes pour arriver à la vérité. La terre, les airs, le chaos, les mers, les campagnes, les rochers de Rodope, tout me parle. Mais puiſqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute la chaleur de la vie, & dont les organes encore flexibles forment des ſons à pleine voix : n'attendons pas que ſes fibres deſſéchées ne puiſſent plus nous rendre que des accens foibles & confus ».

Elle dit, & redoublant par ſes charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, & va courant

ſur un champ de morts qui n'étoient point enſevelis. A ſon aſpect, les loups dévorans prennent la fuite, & les oiſeaux voraces détachent leurs griffes de la proie, même avant d'y avoir goûté. Cependant la Theſſalienne roule ces cadavres glacés, pour en choiſir un dont le poumon n'ayant reçu aucune atteinte, lui rende les ſons de la voix. Elle en trouve pluſieurs, & ſon choix ſuſpendu tient une foule de morts dans l'attente, lequel d'entre eux va revoir la clarté. Si elle eût voulu relever à la fois toutes ces troupes égorgées & les renvoyer aux combats, les lois de la mort auroient fléchi, &, par un prodige de ſon art puiſſant, un peuple rappelé des rivages du Styx auroit reparu ſous les armes. A la fin, elle choiſit parmi ces morts un interprète des deſtinées, & traînant à travers des rochers aigus ce malheureux condamné à revivre, elle va le cacher au fond du creux immenſe d'une montagne conſacrée à ſes myſtères ténébreux. Cette caverne (21) ſe prolonge & deſcend preſque juſqu'aux

enfers. Une ſombre forêt la couvre de ſes rameaux courbés vers la terre, & dont aucun jamais ne ſe dirigea vers le ciel : c'eſt le Taxus (*a*), dont le noir feuillage la rend impénétrable au jour. Au dedans croupiſſent d'immobiles ténébres ; & l'intérieur de l'antre eſt revêtu de cette mouſſe humide & limoneuſe qu'engendre une éternelle nuit. Jamais ce lieu ne fut éclairé que d'une lumière magique ; l'air n'eſt pas plus peſant & plus noir au fond de l'antre du Tenare, ſur les confins de ce monde & de l'empire des morts. Auſſi les Dieux des enfers ne craignent-ils pas d'envoyer les mânes dans la caverne d'Erichto : car, quoiqu'elle faſſe violence aux deſtins, l'ombre qu'elle évoque peut douter elle-même ſi elle ſort des enfers, ou ſi elle y entre. L'Enchantereſſe étoit vêtue, comme les Furies, d'un voile peint de couleurs bizarres, dont le mélange bleſſoit la vue. Elle ſe couvrit le viſage de ſes cheveux qu'elle entrelaça de ſerpens ;

(*a*) Arbre vénimeux.

& voyant que les compagnons de Sextus & Sextus lui-même tremblans à ſon aſpect, avoient la pâleur ſur le front & les yeux fixés à la terre : « Revenez (leur dit-elle) de la frayeur dont vous êtes atteints : ce corps va reprendre la vie, & ſes traits vont ſe rétablir dans un état ſi naturel, que les plus timides pourront ſans crainte le voir & l'entendre parler. Je vous pardonnerois de trembler ; ſi je vous faiſois voir les noires eaux du Styx & les bords ou le Phlégéton roule ſes ondes enflammées, ſi je paroiſſois moi-même au milieu des Furies, ſi je vous montrois Cerbère ſecouant ſous ma main ſa crinière de ſerpens, & les géans enchaînés par le milieu du corps, & frémiſſans de rage; mais ici, lâches que vous êtes, que craignez-vous devant des mânes tremblans eux-mêmes devant moi » ?

Alors faiſant au cadavre de nouvelles bleſſures, elle verſa dans ſes veines un ſang nouveau, plein de chaleur. Elle a eu ſoin d'y mêler des flots de l'écume lunaire, & de celle auſſi que la rage fait diſ-

tiller aux animaux ; elle y a joint une infinité de poiſons encore plus violens, que la nature lui fournit, ou qu'elle-même a donnés au monde, tels que les herbes qu'elle a infectées par ſes noirs enchantemens, & ſur leſquelles, dès leur naiſſance, le fiel de ſa bouche a coulé.

Alors ſa voix, plus puiſſante que tous les philtres, ſe fait entendre aux Dieux des morts. Ce n'eſt d'abord qu'un murmure confus, & qui n'a rien de la voix humaine. C'eſt un mélange du hurlement des bêtes féroces, du cri lugubre des oiſeaux de la nuit, & du ſifflement des ſerpens ; il tient auſſi du gémiſſement des ondes qui ſe briſent contre un écueil, du mugiſſement des vents dans les forêts, & du bruit du tonnerre en déchirant la nue. Tous ces ſons divers n'en font qu'un. Elle y ajoute le chant magique, & ces paroles qui pénètrent juſques dans le fond des enfers.

« Eumenides (dit-elle), & vous, Crimes & Tourmens du Tartare ; & toi, Chaos, toujours avide d'engloutir des mondes

ſans nombre ; & toi, Monarque des enfers, que tourmente ſans ceſſe ton immortalité ; effroyable Styx ; & vous, champs Elyſées, que moi ni mes compagnes nous ne verrons jamais ; toi, Proſerpine, qui, pour l'enfer, as quitté le ciel & ta mère, toi, qu'on adore là-bas ſous le nom d'Hécate, & par qui les mânes & moi nous communiquons en ſecret ; & toi, Gardien des portes de l'enfer, toi, qui jettes à Cerbère nos entrailles pour l'appaiſer ; & vous, Parques, qui allez reprendre un fil que vous avez coupé ; & toi, Nocher de l'onde infernale, qui ſans doute es las de repaſſer de l'un à l'autre bord les ombres que j'évoque ; noires Divinités, écoutez ma prière ; & ſi ma bouche eſt aſſez impure, aſſez criminelle pour vous implorer, ſi jamais elle ne vous nomma ſans s'être remplie de ſang humain, ſi j'ai égorgé tant de fois ſur vos autels & la mère & l'enfant qu'elle avoit dans ſes flancs, ſi j'ai rempli les vaſes de vos ſa-

crifices des membres déchirés de tant d'innocens qui auroient vécu, ſoyez propices à mes vœux. Je ne demandes point une ombre dès long-temps enfermée dans vos cachots, & accoutumée aux ténèbres. A peine celle que j'évoque a-t-elle quitté la lumière : elle deſcend, elle eſt encore à l'entrée du noir ſéjour ; & la rappeler par mes charmes, ce ne ſera point l'obliger à paſſer deux fois chez les morts. Souffrez donc, ſi la guerre civile eſt de quelque prix à vos yeux, que l'ombre d'un ſoldat, qui dans le parti de Pompée ſe ſignaloit il y a quelques inſtans, inſtruiſe le fils de ce Héros, & lui annonce le ſort de leurs armes ».

Après qu'elle a proféré ces paroles (22), elle ſe relève, la bouche écumante, & voit debout devant ſes yeux l'ombre du mort étendu à ſes pieds, qui, tremblante elle-même à la vue de ce corps livide & glacé, le conſidère, & frémit de rentrer dans cette odieuſe priſon. Ces veines rompues, ce ſein déchiré, ces plaies profondes l'épouvantent. Le malheureux ! on lui enlève

le plus grand bienfait de la mort, l'avantage de ne plus mourir.

Erichto s'étonne que l'enfer ſoit ſi lent à lui obéir. Elle s'irrite contre la mort, & d'un fouet de couleuvres vivantes, elle frappe à coups redoublés le cadavre encore immobile. Alors, par les mêmes fentes de la terre où ſa bouche a fait l'invocation, elle hurle contre les mânes, & trouble le ſilence de l'éternelle nuit.

« O Tiſiphonne, & toi, Mégère, vous demeurez tranquilles à ma voix! vous ne chaſſez pas, avec vos fouets vengeurs, cette ame rebelle à travers les noirs eſpaces de l'Erebe! Tremblez que je ne vous appelle par les noms que vous méritez; que je ne vous traîne, comme on a fait Cerbère à qui vous reſſemblez, hors des enfers, à la clarté des cieux, & que je ne vous y retienne. Je vous pourſuivrai à travers les bûchers & les funérailles, dont je vous défendrai l'approche; je vous chaſſerai des tombeaux, je vous écarterai des urnes. Et toi, Hécate, je ſouillerai, je rendrai livide & ſanglante

la face que tu prends pour te montrer aux Dieux du ciel, je te forcerai à garder celle que tu as dans les enfers. Toi, Proſerpine, je dirai à quel indigne appât tu t'es laiſſé prendre & retenir dans les royaumes ſombres, par quel inceſtueux amour tu t'es livrée au Dieu des morts, & que ta mère, après ton infamie, n'a pas voulu te rappeler. Pour toi, le plus injuſte, le plus méchant des Dieux, tremble que je n'entr'ouvre les voûtes infernales. Oui, j'y ferai pénétrer le jour. Tu ſeras tout à coup frappé de ſa lumière.... M'obéirez-vous ? ou faut-il que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom ſans frémir ; celui qui d'un œil aſſuré regarde en face la Gorgone ; celui qui châtie Erinnis tremblante ſous ſes fouets ſanglans ; celui qui ſiége au deſſous de vous, & auſſi loin que vous l'êtes du ciel, dans les abîmes du Tartare, dont vos yeux mêmes n'ont jamais meſuré la profondeur ; le ſeul enfin de tous les Dieux qui, après avoir juré par le

Styx, peut être impunément parjure »?

A peine elle achevoit (23), une chaleur ſoudaine pénètre le ſang du cadavre, & ce ſang commence à couler. Dans ſon ſein glacé juſqu'alors, les fibres tremblantes palpitent ; & la vie rendue à ce corps qui en avoit oublié l'uſage, en s'y gliſſant, ſe mêle avec la mort. Les organes ont repris leur vigueur, les nerfs leur reſſort, mais non pas leur ſoupleſſe. Le cadavre ne ſe lève point peu à peu, & en ſe ployant ſous lui-même ; il eſt repouſſé par la terre, & il ſe dreſſe tout à la fois. Ses yeux ouverts ſont immobiles : ce n'eſt pas le viſage d'un homme vivant, mais d'un homme qui va mourir ; la roideur de la mort & ſa pâleur lui reſtent. Il paroît ſtupide d'étonnement de ſe voir rendu au monde. Mais aucun ſon ne ſort de ſa bouche ; l'uſage de la voix & de la langue ne lui eſt rendu que pour répondre à la Theſſalienne. « Revèle-moi (lui dit-elle) ce que je veux ſavoir, & ſois ſûr de ta récompenſe ; car ſi tu me dis vrai, je t'exempte à jamais d'obéir aux évoca-

L.

tions. Je compoſerai ton bûcher, je charmerai ta tombe de telle ſorte, que ton ombre ne ſera plus obſédée par les enchantemens. Tu revis pour la dernière fois, & ni les paroles, ni les herbes magiques ne troubleront pour toi le ſommeil du Léthé, quand je t'aurai rendu la mort. Les oracles des Dieux du ciel ne montrent l'avenir qu'à travers un nuage; mais celui qui cherche la vérité chez les Dieux des enfers, s'en va ſûr de l'avoir trouvée. Ce ſont les oracles de la mort que l'homme courageux conſulte : ne ménage donc pas celui qui t'oſe interroger; ne déguiſe rien, je t'en conjure; nomme les choſes & les lieux, & que la voix qui t'eſt rendue, ſoit la voix même des deſtins »,

Elle finit par un nouveau charme, qui a la vertu d'inſtruire une ombre de tout ce qu'elle veut qui lui ſoit révélé. Alors le cadavre (24), accablé de triſteſſe & le viſage baigné de pleurs, lui répondit : « Quand tu m'as rappelé du ſéjour du ſilence, je n'ai pas eu le tems d'examiner

le

le travail des Parques ; mais ce que j'ai pu ſavoir des ombres, c'eſt qu'une diſcorde effroyable agite celles des Romains, & que la fureur qui les anime encore, trouble le repos des enfers. Les uns ont quitté l'Elyſée ; les autres, ayant briſé leurs fers, ſe ſont échappés du Tartare, & c'eſt par eux que l'on a ſu ce que les deſtins préparoient. Les ombres heureuſes paroiſſoient conſternées ; j'ai vu les deux Decius, ces victimes de la patrie, j'ai vu Camille & Curius pleurer ſur le malheur de Rome. Le favori de la Fortune, Sylla ſe plaint qu'elle trahit ſon fils ; Scipion donne des larmes au ſien, qui va périr dans la Libye ; le vieux Caton, l'ennemi de Carthage, prévoit en gémiſſant le ſort de l'héritier de ſes vertus : il ne vivra point ſous un maître. Toi ſeul, ô Brutus ! ô généreux Conſul ! qui chaſſas nos premiers tyrans, toi ſeul, entre les juſtes, tu montres de la joie. Mais le cruel Marius, le fier Catilina, & ſon complice Cethegus triomphent. J'ai vu auſſi les Druſus, ces hardis partiſans

du peuple, & les Gracches, ces fiers Tribuns, dont le zèle outré ne connut aucun frein, je les ai vus ſe réjouir enſemble. Des mains chargées d'éternelles chaînes font retentir d'applaudiſſemens les noirs cachots du Dieu des morts. Ce Monarque du ſombre Empire fait élargir les priſons du Tartare, il fait préparer des rochers aigus, & des chaînes de diamant, & des tortures pour les vainqueurs. O jeune homme ! emporte avec toi la conſolation de ſavoir que les mânes heureux attendent Pompée & ſes amis, & que, dans le climat le plus paiſible & le plus ſerein des enfers, on garde une place à ton père. Qu'il n'envie point à ſon rival la foible gloire de lui ſurvivre. Bientôt viendra l'heure où les deux partis ſeront confondus chez les morts. Hâtez-vous de mourir; & d'un humble bûcher, deſcendez parmi nous avec de grandes ames, en foulant aux pieds la fortune & l'orgueil de tous ces demi-Dieux de Rome. Ce qu'on agite à préſent ſe borne à ſavoir, entre les deux Chefs, lequel périra

ſur le Nil, lequel périra ſur le Tibre. Pompée & Céſar ne ſe diſputent que le lieu de leurs funérailles. Pour toi, Sextus, ne cherche pas à t'éclairer ſur ton ſort ; les Parques l'accompliront, ſans que je te l'annonce. Pompée t'apprendra ce que tu dois ſavoir ; il eſt pour toi le plus ſûr des oracles. Mais, hélas ! il ne ſaura lui-même où t'envoyer, d'où t'éloigner, quel climat, quel rivage tu dois chercher ou fuir. Craignez l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique : la Fortune diſperſe vos tombeaux comme vos triomphes. O malheureuſe famille ! vous n'avez pas dans l'univers d'aſile plus ſûr que les champs de Pharſale ».

Après (25) que ce corps ranimé eut fait ce qui lui étoit preſcrit, il ſe tint muet, immobile ; & la triſteſſe ſur le viſage, il redemandoit la mort : mais pour la lui rendre, il fallut un nouvel enchantement ; car les deſtins ayant exercé leurs droits, ne pouvoient plus rien ſur ſa vie. L'Emonide compoſe donc un bûcher magique, où ce corps vivant va ſe placer lui-même.

Elle y met le feu, & l'y laiſſe mourir pour ne reſſuſciter jamais.

Elle accompagna Sextus juſques au camp de ſon père; & comme la lumière naiſſante commençoit à éclairer le ciel, pour donner le temps au fils de Pompée & aux ſiens de regagner leurs tentes, elle ordonna à la nuit de repouſſer le jour & de les couvrir de ſes ombres.

EXCERPTA
EX LIBRO SEXTO.

(1) . . . . . Clausa profundo
Undique præcipiti, ſcopuliſque vomentibus æquor,
Exiguo debet, quod non eſt inſula, colli.
Terribiles ratibus ſuſtentant mœnia cautes,
Ioniumque furens, rapido cùm tollitur auſtro,
Templa domuſque quatit, ſpumatque in culmina,
pontus.

(2) . . . . . Coit area belli:
Hîc alitur ſanguis terras fluxurus in omnes;
Hîc & Theſſalicæ clades, Libycæque tenentur.
Æſtuat anguſtâ rabies civilis arenâ.

(3) Major cura duces miſcendis abſtrahit armis:
Pompeium, exhauſtæ præbenda ad pabula terræ,
Quæ currens obtrivit eques, gradibuſque citatis
Ungula frondentem diſcuſſit cornea campum.
Belliger attonſis ſonipes defeſſus in arvis,
Advectos cùm plena ferant præſepia culmos,
Ore novas poſcens moribundus labitur herbas,
Et tremulo medios abrumpit poplite gyros.

(4) Jam magis atque magis præceps agit omnia
fatum;

Nec medii dirimunt morbi vitamque, necemque;
Sed languor cum morte venit, turbâque cadentum
Aucta lues, dum miſta jacent incondita vivis
Corpora: nam miſeros ultra tentoria cives
Spargere, funus erat.

(5) At liber terræ ſpatioſis collibus hoſtis
Aëre non pigro, nec inertibus angitur undis;
Sed patitur ſævam, veluti circumdatus arctâ
Obſidione, famem. Nondum ſurgentibus altam
In ſegetem culmis, cernit miſerabile vulgus
In pecudum cecidiſſe cibos, & carpere dumos,
Et morſu ſpoliare nemus, letumque minantes
Vellere ab ignotis dubias radicibus herbas;
Quæ mollire queunt flammâ, quæ frangere morſu,
Quæque per abraſas utero demittere fauces,
Plurimaque humanis antehac incognita menſis,
Diripiens miles, ſaturum tamen obſidet hoſtem.

(6) Pronus ad omne nefas, & qui neſciret, in armis
Quam magnum virtus crimen civilibus eſſet.
Hic ubi quærentes ſocios, jam Marte relicto,
Tuta fugæ cernit: Quò vos pavor, inquit, abegit
Impius, & cunctis ignotus Cæſaris armis?
O famuli turpes, ſervum pecus, abſque cruore
Terga datis morti? Cumulo vos deeſſe virorum
Non pudet, & buſtis? Interque cadavera quæri?
Non irâ ſaltem, juvenes, pietate remotâ,
Stabitis? E cunctis per quos erumperet hoſtis,
Nos ſumus electi. Non parvo ſanguine Magni

Iſta dies erit. Peterem felicior umbras
Cæſaris in vultu. Teſtem hunc Fortuna negavit;
Pompeio laudante cadam. Confringite tela.
Pectoris incurſu, juguliſque retundite ferrum.
Jam longinqua petit pulvis, ſonituſque ruinæ;
Securaſque fragor concuſſit Cæſaris aures.
Vincimus, ô ſocii! veniet qui vendicet arces,
Dum morimur. Movit tantùm, vox illa furorem,
Quantùm non primo ſuccendunt claſſica cantu;
Miranteſque virum, atque avidi ſpectare ſequuntur,
Scituri juvenes, numero deprenſa, locoque,
An plus quam mortem vita daret. Ille ruenti
Aggere conſiſtit, primùmque cadavera plenis
Turribus evolvit, ſubeunteſque obruit hoſtes
Corporibus; totæque viro dant tela ruinæ,
Roboraque, & moles; hoſti ſeque ipſe minatur.
Nunc ſude, nunc duro contraria pectora conto
Detrudit muris, & valli ſumma tenentes
Amputat enſe manus; caput obterit, oſſaque ſaxo,
Ac male defenſum fragili compage cerebrum
Diſſipat; alterius flammâ crineſque, genaſque
Succendit: ſtrident oculis ardentibus ignes.
Ut primùm, cumulo creſcente, cadavera murum
Admovêre ſolo; non ſegnior extulit illum
Saltus, & in medias jecit ſuper arma catervas,
Quàm per ſumma rapit celerem venabula pardum.
Tunc denſos inter cuneos compreſſus, & omni
Vallatus bello, vincit quem reſpicit hoſtem. ....
Ac veritus credi clypeo, lævâque vacaſſe,

Aut culpâ vixiſſe ſuâ, tot vulnera belli
Solus obit; denſamque ferens in pectore ſilvam
Jam gradibus feſſis, in quem cadat eligit hoſtem....

(7) Ille moras ferri, nervorum & vincula rumpit,
Affixum vellens oculo pedente ſagittam
Intrepidus, telumque ſuo cum lumine calcat.
Pannonis haud aliter poſt ictum ſevior urſa,
Cum jaculum parvâ Libys amentavit habenâ,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, & ſecum fugientem circuit haſtam.
Perdiderat vultum rabies: ſtetit imbre cruento
Informis facies: lætus fragor æthera pulſat
Victorum. Majora viris de ſanguine parvo
Gaudia non faceret conſpectum in Cæſare vulnus.
Ille tegens altâ ſuppreſſum mente dolorem,
Mitis, & à vultu penitùs virtute remotâ,
Parcite, ait, cives; procul hinc avertite ferrum;
Collatura meæ nil ſunt jam vulnera morti:
Non eget ingeſtis, ſed vulſis pectore telis.
Tollite, & in Magni viventem ponite caſtris.
Hoc veſtro præſtate duci: ſit Scæva relicti
Cæſaris exemplum potiùs, quam mortis honeſtæ.
Credidit infelix ſimulatis vocibus Aulus;
Nec vidit recto gladium mucrone tenentem;
Membraque captivi pariter laturus & arma,
Fulmineum mediis excepit faucibus enſem.
Incaluit virtus; atque una cæde refectus,
Solvat, ait, pœnas, Scævam quicumque ſubactum
Speravit: pacem gladio ſi quærit ab iſto

Magnus, adorato ſubmittat Cæſare ſigna.
An ſimilem veſtri, ſegnemque ad fata putatis?
Pompeii, vobis minor eſt, cauſæque ſenatûs
Quam mihi mortis amor.

(8) . . . . . Labentem turba ſuorum
Excipit, atque humeris defectum imponere gaudet;
Ac velut incluſum perfoſſo in pectore numen,
Et vivam magnæ ſpeciem virtutis adorant. . . . .
Infelix! quantâ dominum virtute paraſti!

(9) Nec magis hac Magnus caſtrorum parte repulſus
Intra clauſtra piger dilato Marte quievit,
Quam mare laſſatur, cùm ſe tollentibus Euris,
Frangentem fluctus ſcopulum ferit, aut latus alti
Montis adeſt, ſeramque ſibi parat unda ruinam.

(10) Sic pleno Padus ore tumens, ſuper aggere tutas
Excurrit ripas, & totos concutit agros.
Succubuit ſi qua tellus, cumulumque furentem
Undarum non paſſa, ruit; tum flumine toto
Tranſit, & ignotos aperit ſibi gurgite campos.
Illos terra fugit dominos; his rura colonis
Accedunt, donante Pado.

(11) Invenit impulſos, preſſo jam pulvere, muros,
Frigidaque ut veteris deprendit ſigna ruinæ.
Accendit pax ipſa loci, movitque furorem
Pompeiana quies, & victo Cæſare ſomnus.
Ire vel in clades properat, dum gaudia turbet.

(12) Non ſic Ætnæis habitans in vallibus horret
Enceladum, ſpirante Noto, cum tota cavernas
Egerit, & torrens in campos defluit Ætna;
Cæſaris at miles, glomerato pulvere victus,
Ante aciem, cæci trepidus ſub nube timoris,
Hoſtibus occurrit fugiens, inque ipſa pavendo
Fata ruit. Totus mitti civilibus armis,
Uſque vel in pacem, potuit cruor: ipſe furentes
Dux tenuit gladios. Felix, ac libera legum
Roma fores, juriſque tui, viciſſet in illo
Si tibi Sylla loco. Dolet heu, ſemperque dolebit,
Quod ſcelerum, Cæſar, prodeſt tibi ſumma tuorum,
Cum genero pugnaſſe pio. Proh triſtia fata!
Non Uticæ Libye clades, Hiſpania Mundæ
Fleſſet, & infando pollutus ſanguine Nilus
Nobilius Fario geſtaſſet rege cadaver;
Nec Juba Marmaricas nudus preſſiſſet arenas,
Pœnorumque umbras placaſſet ſanguine fuſo
Scipio; nec ſancto caruiſſet vita Catone.
Ultimus eſſe dies potuit tibi Roma malorum;
Exire è mediis potuit Pharſalia fatis.

(13) Arma ſecuturum ſoceri, quacumque fugaſſet,
Tentavere ſui comites divertere Magnum,
Hortati patrias ſedes, atque hoſte carentem
Heſperiam peteret. Nunquam me Cæſaris, inquit,
Exemplo, reddam patriæ, nunquamque videbit
Me, niſi dimiſſo redeuntem milite, Roma.
Heſperiam potui, motu ſurgente, tenere,
Si vellem patriis aciem committere templis,

Ac medio pugnare foro. Dum bella relegem,
Extremum Scythici tranſcendam frigoris orbem,
Ardenteſque plagas. Victor tibi, Roma, quietem
Eripiam, qui, ne premerent te prœlia, fugi!
Ah potiùs, ne quid bello patiaris in iſto,
Te Cæſar putet eſſe ſuam.

(14) Hac tellure feri micuerunt ſemina Martis.
Primus, ab æquoreâ, percuſſis cuſpide ſaxis,
Theſſalicus ſonipes, bellis feralibus omen,
Exiluit; primus chalybem, frenoſque momordit,
Spumavitque novis Lapithæ domitoris habenis.
Prima fretum ſcindens Pagaſæo littore pinus,
Terrenum ignotas hominem projecit in undas.
Primus, Theſſalicæ rector telluris, Itonus
In formam calidæ percuſſit pondera maſſæ,
Fudit & argentum flammis, aurumque monetâ
Fregit, & immenſis coxit fornacibus æra.
Illic, quod populos ſcelerata impegit in arma,
Divitias numerare datum eſt.

(15) Hac ubi damnata fatis tellure locarunt
Caſtra duces, cunctos belli præſaga futuri
Mens agitat; ſummique gravem diſcriminis horam
Adventare palam eſt. Propiùs jam fata moveri
Degeneres trepidant animi, pejoraque verſant.
Ad dubios pauci, præſumpto robore, caſus
Spemque metumque ferunt.

(16) Impia, tot populis, tot ſurdas gentibus aures

Cœlicolûm, diræ convertunt carmina gentis.
Una per æthereos exit vox illa receſſus,
Verbaque ad invitum perfert cogentia numen,
Quod non cura poli, cœlique volubilis unquam
Avocat.

(17) Carmine Theſſalidum dura in præcordia fluxit
Non fatis adductus amor; flammiſque ſeveri
Illicitis arſêre ſenes.

(18) Ceſſavere vices rerum; dilataque longâ
Hæſit nocte dies; legi non paruis æther.
Torpuit & præceps audito carmine mundus;
Axibus & rapidis impulſos Jupiter urgens,
Miratur non ire polos.

(19) Et tonat ignaro cœlum Jove. Vocibus iiſdem
Humentes latè nebulas, nimboſque ſolutis
Excuſſete comis. Ventis ceſſantibus, æquor
Intumuit; rurſus vetitum ſentire procellas
Conticuit turbante Noto; puppimque ferentes
In ventum tumuere ſinus; de rupe pependit
Abſciſſâ fixus torrens; amniſque cucurrit
Non qua pronus erat..... Submiſſo vertice montes
Explicuere jugum; nubes ſuſpexit Olympus.
Solibus & nullis Scythicæ, cùm bruma rigeret,
Dimaduêre nives; impulſam ſidere Tethyn
Reppulit Hæmonidum, defenſo littore, carmen...
Has avidæ tigres & nobilis ira leonum
Ore fovent blando; gelidos his explicat orbes,

Inque pruinoſo coluber diſtenditur arvo.
Viperei coeunt, abrupto corpore, nodi;
Humanoquo cadit ſerpens afflata veneno.

(20) . . . . . Parere neceſſe eſt;
An juvat? ignotâ tantum pietate merentur;
An tacitis valuere minis? hoc juris in omnes
Eſt illis ſuperos? an habent hæc carmina certum
Imperioſa deum, qui mundum cogere, quicquid
Cogitur ipſe, poteſt?

(21) Haud procul à Ditis cæcis depreſſa cavernis,
In præceps ſubſedit humus: quam pallida pronis
Urget ſilva comis, & nullo vertice cœlum
Suſpiciens, Phœbo non pervia taxus opacat.
Marcentes intus tenebræ, pallenſque ſub antris
Longâ nocte ſitus, nunquam, niſi carmine factum,
Lumen habent. Non Tænareis ſic faucibus aër
Sedit iners, mœſtum mundi confine latentis,
Ac noſtri: quò non metuunt emittere manes
Tartarei reges. Nam quamvis Theſſala vates
Vim faciat fatis, dubium eſt, qnod traxerit illuc
Aſpiciat Stygias, an quod deſcenderit, umbras.
Diſcolor, & vario furialis cultus amictu
Induitur, vultuſque operitur crine ſoluto,
Et coma vipereis ſubſtringitur horrida ſertis.
Ut pavidos juvenis comites, ipſumque timentem
Conſpicit, exanimi defixum lumina vultu;
Ponite, ait, trepidâ conceptos mente timores:
Jam nova, jam veræ reddetur vita figuræ:

Ut quamvis pavidi poſſent audire loquentem.
Si verò Stygioſque lacus, ripamque ſonantem
Ignibus oſtendam, ſi me præſente videri
Eumenides poſſent, villoſaque colla colubris
Cerberus excutiens, & vincti terga gigantes!
Quis timor, ignavi, metuentes cernere manes?

(22) Hæc ubi fata caput, ſpumantiaque ora levavit,
Aſpicit aſtantem projecti corporis umbram,
Exanimes artus, inviſaque clauſtra timentem
Carceris antiqui. Pavet ire in pectus apertum,
Viſceraque, & ruptas letali vulnere fibras.
Ah miſer! extremum cui mortis munus iniquæ
Eripitur, non poſſe mori. Miratur Erichtho
Has fatis licuiſſe moras, irataque morti
Verberat immotum vivo ſerpente cadaver;
Perque cavas terræ, quas egit carmine, rimas
Manibus illatrat, regnique ſilentia rumpit.
Thiſiphone, vociſque meæ ſecura Megæra,
Non agitis ſævis Erebi per inane flagellis
Infelicem animam! Jam vos ego nomine vero
Eliciam, Stygiaſque canes in luce ſuperna
Deſtituam; per buſta ſequar, per funera cuſtos;
Expellam tumulis, abigam vos omnibus urnis.
Teque deis, ad quos alio procedere vultu
Ficta ſoles, Hecate, pallenti tabida formâ,
Oſtendam, faciemque Erebi mutare vetabo.
Eloquar, immenſo terræ ſub pondere quæ te
Contineant, Ennæa, dapes; quo fœdere mœſtum

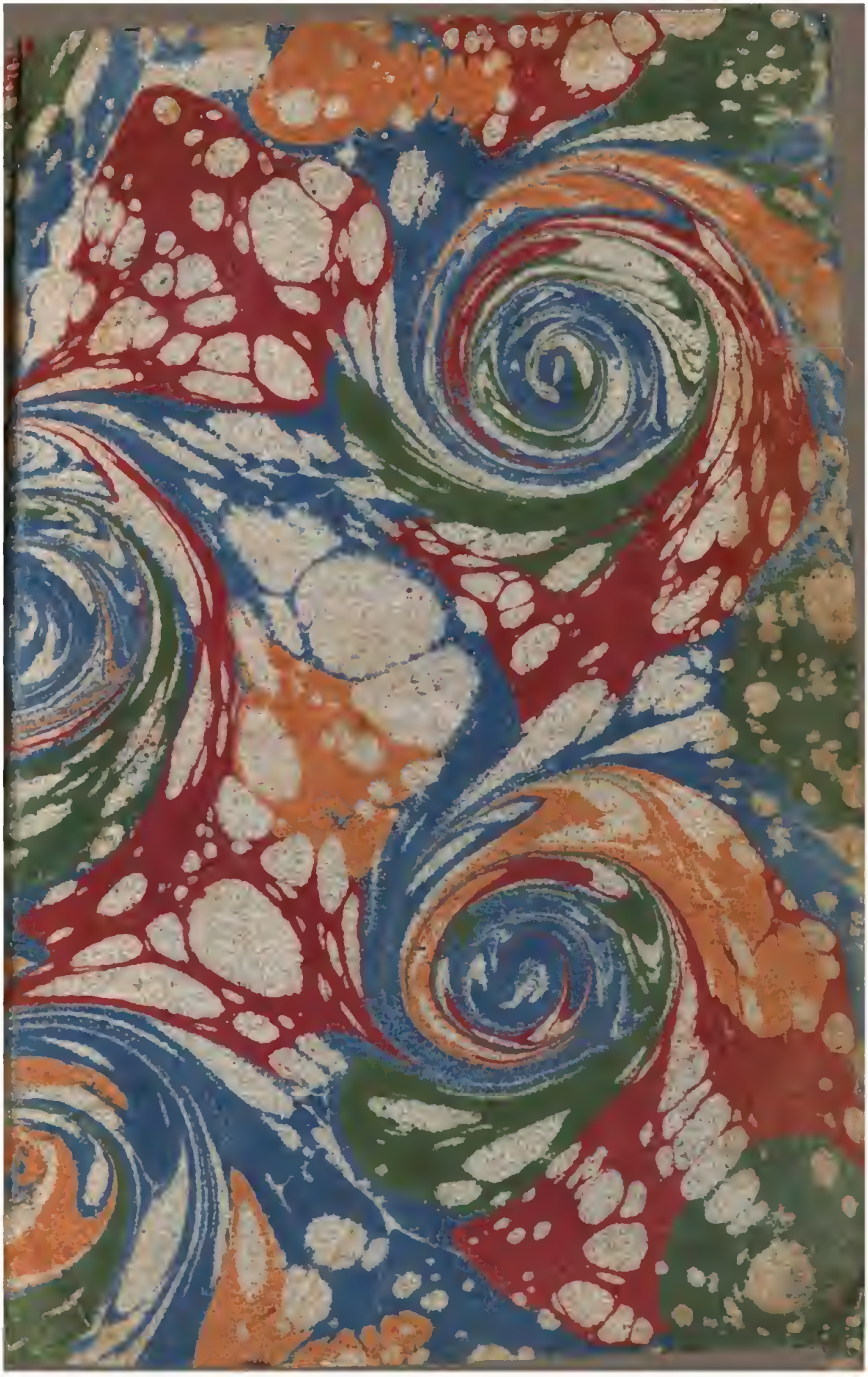
Regem noctis ames ; quæ te contagia paſſam
Noluerit revocare Ceres. Tibi, peſſime mundi
Arbiter, immittam ruptis Titana cavernis,
Et ſubito ferière die. Paretis ? an ille
Compellandus erit, quo nunquam terra vocato
Non concuſſa tremit, qui Gorgona cernit apertam,
Verberibuſque ſuis trepidam caſtigat Erinnym ;
Indeſpecta tenet vobis qui Tartara ; cujus
Vos eſtis ſuperi ; Stygias qui pejerat undas ?

(23) Protinus aſtrictus caluit cruor, atraque fovit
Vulnera, & in venas extremaque membra cucurrit.
Percuſſæ gelido trepidant ſub pectore fibræ ;
Et nova deſuetis ſubrepens vita medullis,
Miſcetur morti. Tunc omnis palpitat artus ;
Tenduntur nervi ; nec ſe tellure cadaver
Paulatim per membra levat, terrâque repulſum eſt,
Erectumque ſimul.

(24) . . . . . Mœſtum, fletu manante, cadaver
Triſtia non equidem Parcarum ſtamina (dixit)
Reſpexi, tacitæ revocatus ab aggere ripæ :
Quod tamen è cunctis mihi noſcere contigit umbris,
Effera Romanos agitat diſcordia manes,
Impiaque infernam ruperunt arma quietem.
Elyſias alii ſedes, ac Tartara mœſta
Diverſi liquere duces. Quid fata pararent
Hi fecere palam. Triſtis felicibus umbris
Vultus erat. Vidi Decios, natumque patremque,
Luſtrales bellis animas, flentemque Camillum,

Et Curios; Syllam de te, Fortuna, querentem.
Deplorat Libycis perituram Scipio terris
Infauſtam ſobolem; Major, Carthaginis hoſtis,
Non ſervituri mœret Cato fata nepotis.
Solum te, Conſul depulſis prime tyrannis,
Brute, pias inter gaudentem vidimus umbras.
Abruptis Catilina minax, fractiſque catenis
Exultat, Mariique truces, nudique Cethegi.
Vidi ego letantes popularia nomina Druſos;
Legibus immodicos, auſoſque ingentia Gracchos.
Æternis chalybum nodis, & carcere Ditis
Conſtrictæ plauſere manus; campoſque piorum
Poſcit turba nocens. Regni poſſeſſor inertis
Pallentes aperit ſedes, abruptaque ſaxa
Aſperat, & durum vinclis adamanta, paratque
Pœnam victori. Refer hæc ſolatia tecum,
O juvenis, placido manes patremque domumque
Expectare ſinu, regnique in parte ſerenâ
Pompeio ſervare locum. Nec gloria parvæ
Sollicitet vitæ. Veniet quæ miſceat omnes
Hora duces. Properate mori, magnoque ſuperbi
Quamvis è parvis animo deſcendite buſtis,
Et Romanorum manes calcate deorum.
Quem tumulus Nili, quem Tibridis alluat unda
Quæritur, & ducibus tantum de funere pugna eſt.

(25) . . . . . Sic poſtquam fata peregit,
Stat vultu mœſtus tacito, mortemque repoſcit.

Fin du premier Volume.

584316